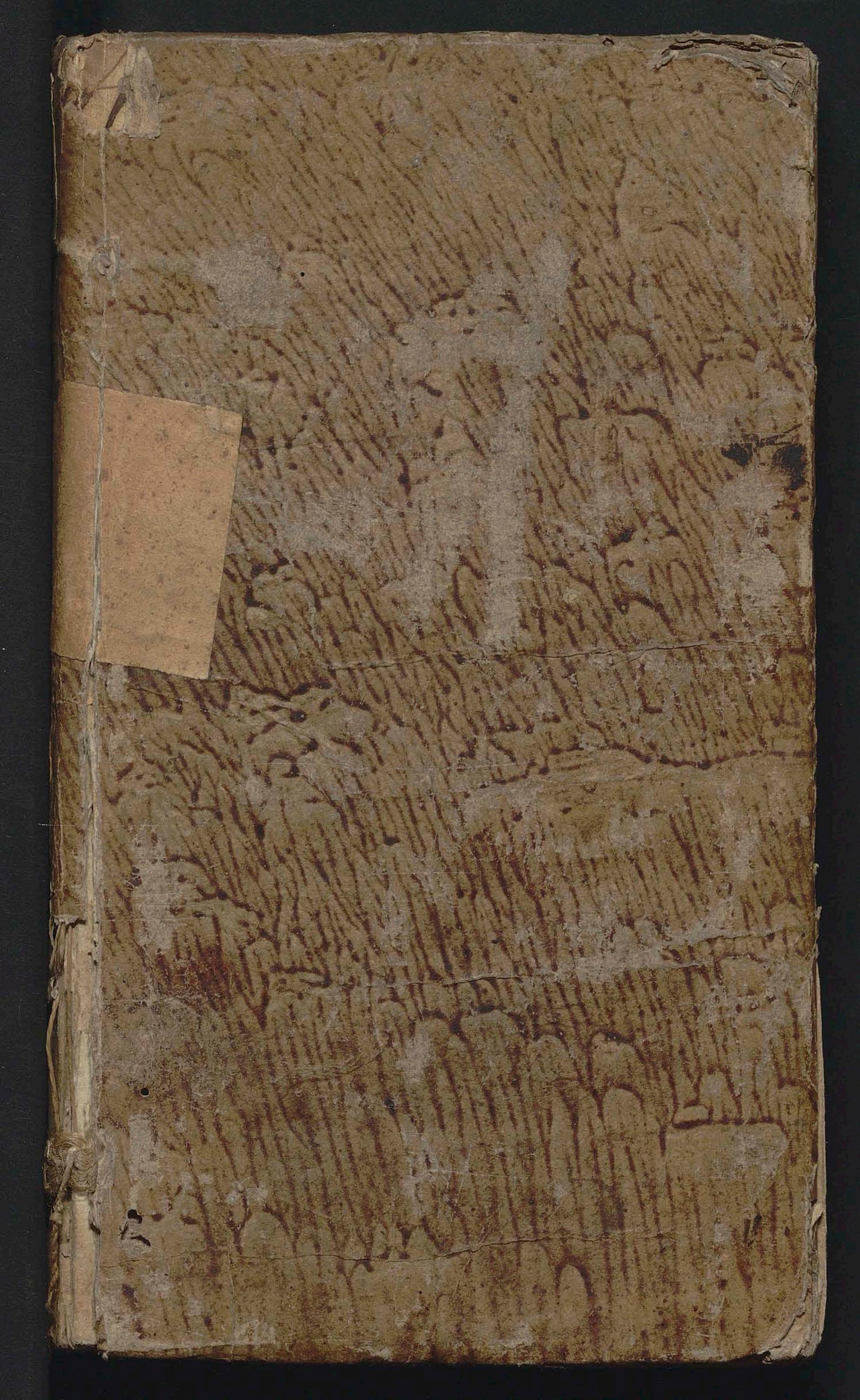


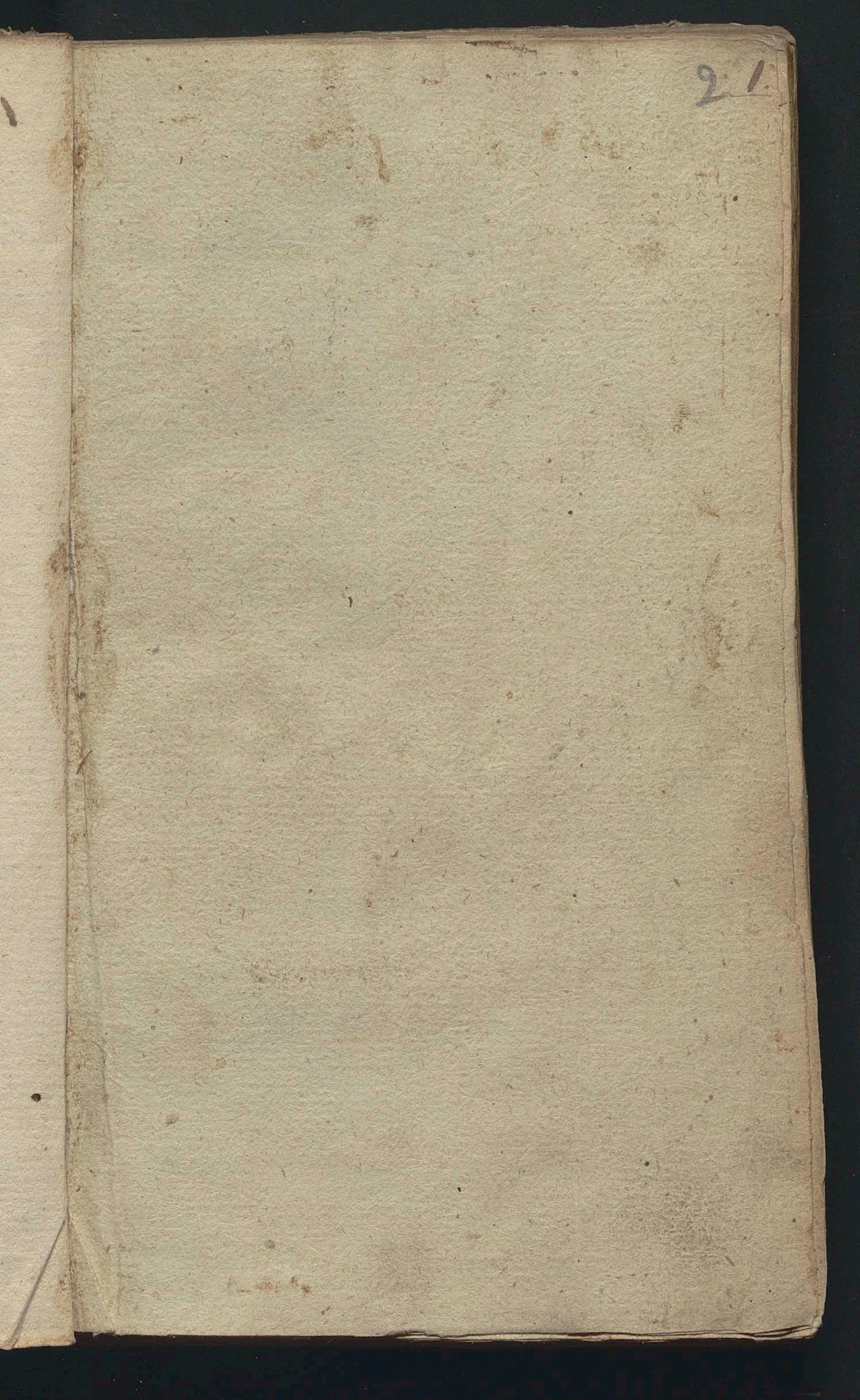
N. Inv. 7081

Literatur

1

15го Сентября 1827. года былъ в п. ч. нмгъ на н. уд.

1830. Iesień bardzo piękna, a osobliwie Listopad bardzo przyiemny, albowiem w dzień S. Marcina tak ciepło było, iak w naypięknieyszych dniach Maia.

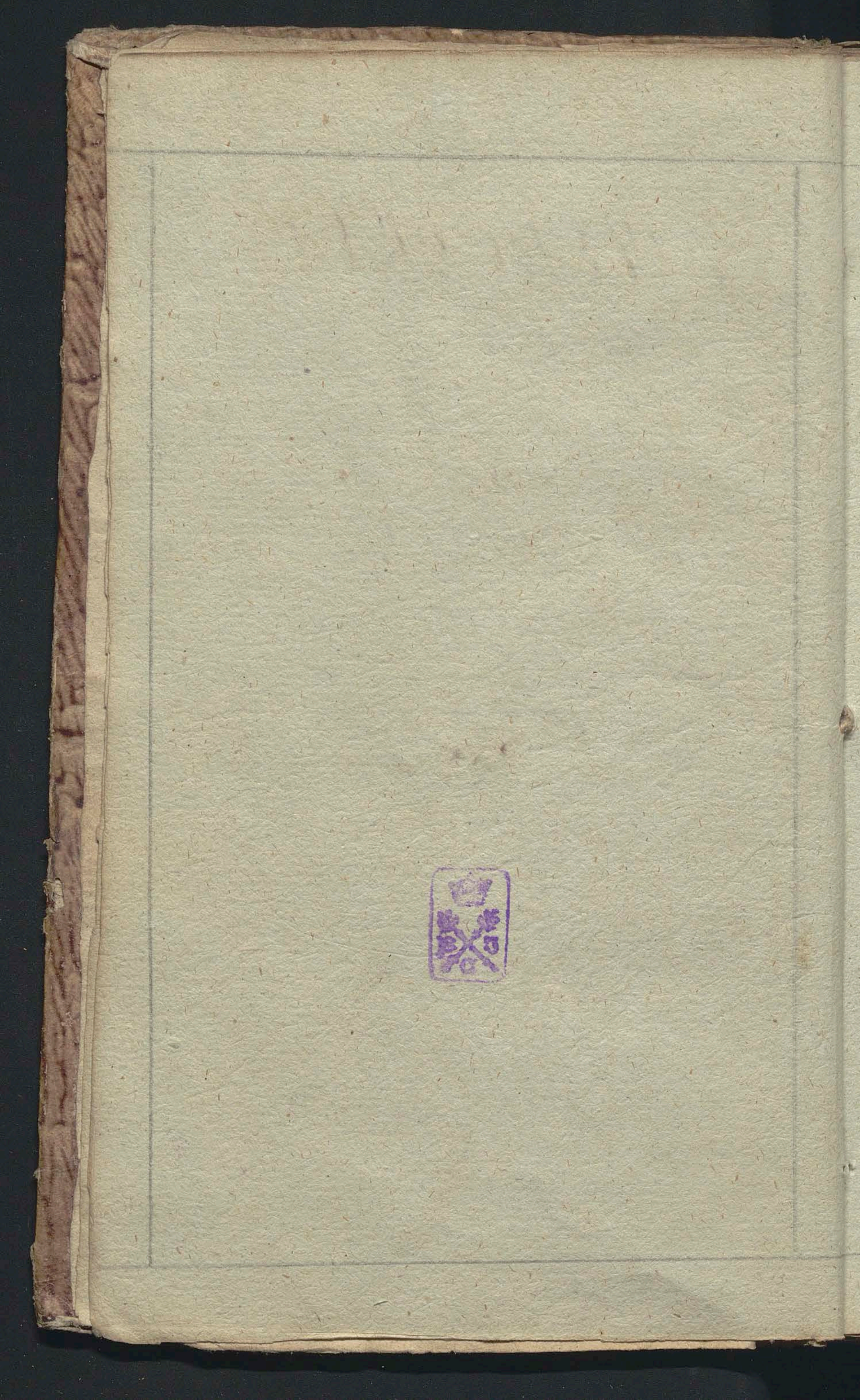


MEMOIRES
ET
Avantures
DE
Mad[lle] Moll Flandres

ecrits par elle même.

Traduits de L'anglais

A Londres, Chez Nourse, Libraire dans
le Strand 1761.



Memoires et Avantures de Mad^lle. Moll Flandres.

Comme mon véritable nom est si bien connu dans les régistres de Newgate,*) et qu'il y a mêmes quelques petites affaires indécises sur mon compte j'ai jugé à propos de me servir du sobriquet que m'ont donné mes camerades, tant pour l'honneur de ma famille, que pour éviter toute brouillerie avec la justice; ainsi je ne me ferai connaitre dans ces mémoires que sous le nom emprunté de Moll Flandres.

J'ai oui dire, que dans certains pays, lorsqu'un criminel est condamné à la mort ou aux galères, le gouvernement adopte les enfans qu'il laisse, et les entretient à l'hopital jusqu'à ce qu'ils soient en état d'apprendre un métier pour gagner leur vie.

Si cette loix eût prévalu dans ma patrie, je ne me serais point trouvée seule sans secours, sans habits, et sans pain, dans un âge où je n'étais pas capable de faire reflexion sur mon état. Je n'aurais point non plus, été entrainée dans un genre de vie, où je risquai selon le cours ordinaire de perdre et le corps et l'ame.

Ma mere fut condamnée à être penduë, pour un vol de peu de conséquence; elle avait trouvée le moyen d'enlever d'une boutique trois piéces de toile fine. Cependant, comme elle se trouvait enceinte, on lui donna son répit de sept mois. Pendant cette intervalle elle accoucha de moi. On lui sut si bon gré d'avoir donné une citoienne au

monde, qu'elle obtint sa grace, à condition de passer en Amérique. Pendant son absence, je restai en très mauvaises mains, comme vous pouvez le croire. Comme je n'étais âgée que de six mois, je ne puis me rappeller ce, qui m'arriva dans ce tems là. La premiere circonstance, qui me revient à l'esprit, est assez singuliere; je me trouvai dans une troupe de Bohemiennes qui rodatent la campagne. Ces bonnes gens me laisserent à Colchester dans la Comte d'Essex, ou pour mieux dire j'y échapai d'entre leur mains. L'on me conduisit chez le
×Marguillier de la paroisse, qui ayant compassion de mon âge, me plaça en pension chez une bonne dame chargée de l'éducation des orphelines. Nous n'y étions pas mal; à la réserve d'habits grossiers, de mauvaise nourriture, et de plus mauvais appartemens, nous nous y trouvions comme chez un maitre à danser.

J'y restai jusqu'à l'âge de neuf ans, que je fus frappée d'une terrible nouvelle. Les Magistrats du quartier voulurent absolument me mettre en condition. On m'en avait si souvent parlé, que la seule idée de servir m'effraïait. J'offris donc mes petits services à ma maitresse; car je savais déja filer, et je croïois pouvoir gagner ma vie à ce métier. Un jour surtout qu'elle était venuë dans la sale où nous travaillions, me voyant pleurer à chaudes larmes, elle s'attendrit et m'assura que je ne sortirai pas de chez elle, que je ne fusse devenue

grande fille. Je n'etais pas trop contente de cette promesse; car je redutais encore les service tôt ou tard. Je lui expliquai ma façon de penser. Comment petite morveuse me dit-elle vous voudriez donc vivre en fille de qualité? Oui, repliquai-je. A ces mots elle fit un éclat de rire immodéré. J'ajoutai que je me croyais capable de gagner trois sols par jours, et que trois sols étaient plus que suffisans pour mon entretien. Helas! ma pauvre enfant, dit-elle d'un ton de pitié, à peine trois sols suffiront-ils pour vous nourrir. Si cela est, dis je, je ne mangerai rien pourvû que je puisse rester près de votre personne. Ces mots furent prononcés d'un air si naïf, que ma maîtresse en fut touchée; elle se mit à pleurer comme moi, et m'emmenant avec elle, m'assura, que je n'entrerois point en service. Cette promesse me tranquillisa.

Quelques jours après, ma maîtresse se trouva en visite chez le Maire de la ville. Elle ne manqua pas de parler de moi; le Maire fut si diverti de mon histoire, qu'il fit appeller sa femme et ses deux filles pour l'écouter. On y rit infiniment à mes depens. La curiosité femmelle les mena chez nous elle demanderent d'abord à voir la jeune fille de qualité. La maîtresse me montrant au doigt, leur dit: voici la demoiselle. Ce mot de demoiselle que j'en-

tendais pour la premiere fois, fit une singuliere impression sur mon esprit; je ne savais qu'en deviner. J'eus néanmoins la précaution de me lever, et je saluai les dames tant bien, que mal. Vous voulez donc être fille de qualité, me dit la femme du Maire? Eh! qu'entendez-vous par ce mot fille de qualité? Madame, lui dis-je, je ne veux pas être servante, et qui n'est pas servante, est sans doute fille de qualité. Elle fut si contente de ma réponse qu'elle me donna une piéce de douze sols, et m'encouragea à mériter le nom de fille de qualité.

Je donnai cet argent à la maitresse, l'assurant, que tout ce, que je pourrais gagner, dès que je serais fille de qualité, serait à elle. On comprit alors ce que je voulais dire, par un terme, que j'avais toujours en bouche. Oui, leur dis-je, c'est être fille de qualité, que de travailler pour son pain; car nôtre voisine Madame Berkley, n'est qu'une Marchande de modes, et cependant on la qualifie de Madame. Il ne tiendra donc qu'à vous, interrompit la maitresse, d'être en peu de tems une dame de qualité telle que Madame Berkley; car elle a un très mauvais caractère et a déja eu trois batards. Je ne comprenais pas ce mot de bâtard, mais j'ajoutai que je voulai pareillement être Dame de qualité autant

que la Berkley à quelque prix que ce fut. Ces contes étaient repandus par toute la ville, et donnaient à rire aux jeunes gens. Il en venait souvent nous voir, et alors il restait toujours quelques pièces d'argent.

J'avais atteint l'age de dix ans, mon air était modeste et raisonnable. La maîtresse me disait souvent, que je serais jolie, elle m'achetait avec mon argent tantôt une coëffe tantôt des rubans ce qui flattait infiniment ma vanité. J'avais toujours soin d'être propre, de sorte que le jeunes demoiselles de la ville étaient enchantées de mon economie et de mes bonnes manieres. Une surtout d'entr'elles prit tant d'affection pour ma personne, qu'elle m'offrit de m'amener chez sa mere pour y etre sur le pied, non de servante, mais de compagne.

Ayant obtenu le consentement de ma maitresse, je me rendis à ma destination, où je fus reçue à bras ouverts. J'étais charmée de vivre parmi des jeunes filles de qualité qui avaient mille complaisances pour moi.

J'avais leur Maitre de langues, et de musique, et je me flatte d'avoir fait des progrés considérables sous eux. Je parlais le françois avec un accent peu commun aux gens de ma nation, et j'avais une excellente voix, je chantais à ravir; ainsi je puis dire, que j'ai eu toute l'éducation d'une fille de qualité. On peut croire qu'avec cela, j'avais un fond de vanité, c'est le caractère général du beau Sexe. Aussi entendais-je dire de moi mille agréables choses, et toute la jeunesse me faisait des protestations d'amour. Entr'autres les deux fils de la dame de la maison s'empressaient à me combler de caresses; c'étaient deux aimables Cavaliers, mais d'un caractère tout à-fait différent.

L'ainé était un libertin versé dans l'art dangereux de tromper la foiblesse de mon sexe; aussi me tendoit-il de piéges à tout moment. Il me louoit sur ma taille sur mes traits, et m'appellait, en présence même de ses soeurs la plus parfaite créature du monde. Je rougissais de ces

discours, qui me faisoient néanmoins un plaisir inconcevable.

Un jour qu'il montait a l'apeartement des ses soeurs; je devinai que c'etait lui et sortis de l'appartement pour lui dire, qu'elles etoient allées faire un tour au jardin. Me trouvant seule, il se jettá á mon cou et m'accabla de baisers. Je fis quelques foibles efforts pour me debarrasser; il redoubla de carresses, et après s'être épuisé, se laissa tomber sur un fauteuil, où il me fit une declaration passionée de son amour. Cet aveu échauffa mes esprits, mon sang brûloit dans mes veines, et ne puis lui dissimuler mon ardeur secrette qui éclatoit dans mes jeux. Cependent nous n'en passâmes pas plus loin cette fois. Ses soeurs revenaient de la promenade; ainsi il se contenta de me donner encore un baiser en m'assurant, qu'il se souviendroit de moi et que je le reverrois. Je le revis trop souvent pour mon malheur; car ce n'était que trompeur et de mon coté j'agissois de bonne fois.

Depuis ce moment je roulois d'étranges projets dans ma tête. J'étois au comble de la joie en voyent un jeune cavalier aimable et riche venir se jetter á mes genoux,

et me prodiguer de l'encens. Cependant il n'o-
sait pas encore profiter de l'ascendant qu'il
avait remporté sur mon esprit. Nous nous
entretenions souvent à la sourdine mais il ne
prénoit jamais que des libertés innocentes.
Il s'enfermait quelques fois dans ma cham-
bre, où il ne tenoit qu'à lui dire de brus-
quer les choses, car je ne crois pas, que je
m'y serais opposée. Je recevais chaque fois
quelques pièces dont j'achetais de frivoles
ornemens, pour lui plaire.

J'avais cependant grand soin de dérober
cette amourette à la famille. Je cachois mes
feux en public, et ne repondois à ses questions
que par un air indifférent. Il est vrai que nous
nous rencontrions souvent dans de petits coins,
où nous echangions toujours quelques embrassa-
des. Un soir sur tout il me pria de vouloir
bien lui acheter le lendemain quelques manchet-
tes brodées dans une boutique, qu'il m'indiqua,
par où il devait passer à dix heures du matin dans
le carosse de son pere pour aller diner chez un
ami. J'acceptai la proposition. En effet à l'heure
marquée, le carosse arrive; j'y monte. Ce fut ~~a~~
lors qu'il me tint les discours les plus passionnés;
il m'avoua qu'il ne pouvait plus retenir le feu,
dont il était embrasé, et qu'il allait expirer à mes

pieds, si je ne consentais à soulager l'excès de son amour. Je vous épouserois, ma chere, ajouta-t-il, si j'étais majeur et maître de mes volontés; mais aussitôt que cet heureux moment sera arrivé, j'accepte votre main; et attendant prenez mon coeur. Je repondis foiblement que je craignois le suites funestes d'une pareille avanture. Il leva cette difficulté en m'assurant, qu'il auroit soin de tout, et pour commencer, il me glissa dans le sein une bourse de cent guinées. Il me fit alors consentir à mettre pied à terre; nous entrâmes dans une auberge, où nous trouvâmes un appartement commode. Il me jetta sur le lit sans aucune résistance, et en vint alors aux dernieres extrémités. Je goutais des plaisirs jusqu'alors inconnus; nous nous plongeames dans les ebats amoureux pendant l'espace d'une demie heure. Aprés nous être remis de cette fatigue délicieuse, nous fumes diner chez nôtre ami, d'où nous revinmes le même soir chez nous. Le pere heureusement était allé à Londres, et la dame avec le reste de sa famille se trouvait à une course de chevaux, qui devait durer quelques jours. Nous mimes ces momens à profit, et même aprés le retour de la famille, l'amour nous fit trouver des occasiones journalieres de nous entretenir pen-

dant l'espace de six mois; et ce qui me donnait un plaisir sensible, c'est que je goutois toutes les douceurs de la jouissance sans sentir les moindres symptomes d'une honteuse grossesse.

Cependant le Cadet de mon amant commencait à m'importuner par des oeillades et des billets doux. Il s'impatienta tout d'un coup, et pour satiffaire ses désirs honnêtement, me parla de mariage sans aucun détour. Cette proposition eut sur moi un effet singulier. Une alliance avec ce jeune homme faisait ma fortune, mais il ignoroit les liaisons étroites que j'avais avec son frère. D'ailleurs c'était faire un affront à une famille entiere, à qui j'avais de grandes obligations, que d'épouser le fils sans leur consentement. Je lui ouvrits mon coeur. Il ne se rebuta point; au contraire il m'en pressait plus vivement et n'en faisait point un mystere en présence de sa mere et de ses soeurs. Je remarquai du moins que leur conduite à mon égard commençait à changer de face. J'appris même que leur dessein était de me congédier au premier jour. Cette nouvelle ne m'épouvanta point, d'autant que je pouvois devenir enceinte, et

que c'eut été un meilleur prétexte pour eux de me renvoyer. D'ailleurs j'etais capable de gagner ma vie partout.

Sur ces entrefaites, le jeune homme me fit sçavoir que son amour pour moi avait éclaté dans la famille; qu'il n'imputait point cette découverte à mon indiscrétion, puisqu'il l'avait publiée lui meme; qu'au reste il ne rougissait point d'avouër sa flamme; qu'à la vérité ses parens s'en trouvaient offensés, mais qu'il savait faire son choix, et qu'il pouvait même sans leur secours m'entretenir honnêtement par sa profession d'Avocat; en un mot qu'il ne tenait qu'à moi de le rendre heureux en unissant ma destinée à la sienne.

Je me trouvais dans un embarras extrême. J'étais la maitresse de l'ainé; comment devenir l'épouse du cadet? D'ailleurs l'ainé ne m'avait-il pas promis de m'épouser, dés qu'il serait majeur? Il est vrai que depuis qu'il avait obtenu les derniers faveurs, il n'avait jamais dit mot du lien matrimonial. — Je ne savais enfin quel parti prendre de moi-même; mais le cadet était resolu de fixer mon choix. Il me suivait dans la maison, et au

jardin, et parlait de son amour en toute compagnie. Il falloit absolument sonder l'esprit de l'ainé; un jour qu'il était chez moi, je parus plus triste qu'à l'ordinaire; mes yeux étaient même mouillés de quelques larmes. Il m'en demanda la cause. Je lui repondit que je me verrois bientôt dans la triste necessité de me séparer de lui; qu'apparement sa mere supçonnait nos entretiens puisqu'elle me regardait d'assez mauvais oeil; que sa soeur ainée ne me permettait plus de coucher avec elle, et qu'enfin j'avais entendu plusieurs discours malicieux sur mon compte.

Il se mit à rire au lieu de me soulager. Je lui fis de reproches amers, le traitant d'ingrat et de perfide. Alors il prit un ton sérieux, et me protesta, qu'il soutiendrait toujours mes intérêts; qu'au reste nos liaisons n'avaient été connues de personne; et que me soupçons timides lui avaient arraché la plaisanterie, dont j'avais été choquée. Ne craignons rien, ma chere, ajouta-t-il, nous pouvons en sureté nous donner des af-

surances mutuelles de nôtre amour; rien ne pourra corrompre nos plaisirs.

Je ne puis comprendre ce discours, interrompis-je; car d'où viendrait ce changement dans la conduite de vôtre famille à mon égard, si l'on ne nous soupçonnait pas d'une intrigue amoureuse? Je vous avouerai, dit-il, qu'ils ont conçu un soupçon de cette nature; mais c'est à l'égard de vous et de mon frere Robert; car cet étourdi ne dissimule point sa flamme, ainsi que moi; il ne cesse de faire vôtre éloge en présence de ma mere et de mes soeurs. Il publie hautement qu'il est resolu de vous épouser en peu de jours et que vous y avez même consenti. Ces derniers mots m'effaroucherent. Moi, m'écriai-je, consentir à épouser votre cadet? ai-je une main à donner? ne l'avez vous point reçue il y a un an, et ne m'avez vous point dit, que j'étais toute à vous en attendant les céremonies de l'église? Il me parut interdit quelques moments, puis se jettant à mes genoux, qu'il baigna de ses pleurs; oui dit-il, je suis tout à vous et vous êtes toute à moi, et nôtre amour est le lien plus indissoluble que le mariage. Mais agissons doucement, ajouta-t-il; faisons en sorte que ce jeune étourdi eut plus de discretion dans ses discours.

Je veux même l'éloigner de la maison paternelle, et en moins d'un an j'espère que nous verrons nos feux consacrés aux pieds de l'autel. En disant ces mots, il s'élança sur moi et me combla de tendresse. Je fus néanmoins surprise, qu'il borna son ardeur aux accolades; car ce n'était point son usage ordinaire, d'ailleurs l'occasion était le des plus belles; car il n'y avait personne à la maison. Je crus même entrevoir un air sombre et rêveur, auquel il n'était pas accoutumé, ce qui me fit faire mille tristes réflexions. Je sus un jour après, qu'il avait eu un entretien avec son frere à mon sujet, car il m'en fit un détail fort circonstancié. Il me dit que son cadet était toujours dans le mêmes sentimens, et prêt à m'épouser sans le consentement de sa famille, et qu'il ne doutait pas qu'il ne pût obtenir le mien. Et vous interrompis-je brusquement, ne croyez-vous pas que je saurais rejetter son offre? Il verra néanmoins que mon choix est bien déterminé. Tant mieux, ma cher, reprit ce perfide amant, mais permettez que je continue encore un moment. Je faisais des remontrances sérieuses pour détourner mon frere de son projet, mais il n'entend point raison: il dit qu'il préfere votre

personne aux plus riches partis de la province.
Alors il me demanda ce que j'étais résolue de faire? De m'en tenir, repliquai-je, à mon premier choix, et de lui fermer la bouche, ainsi qu'à toute la famille, en leur disant: que je suis l'épouse du frère ainé.

Je m'apperçus qu'il était un peu effraïé de ma resolution. Il me conseilla toutefois de ménager sa mére qui était d'une humeur acariâtre. Car si elle soupçonait ajouta-t-il, qu'il y eut la moindre intrigue entre nous, elle bouleverserait toute la maison; toute son ésperance est fondée sur moi; elle prétend m'unir à la meilleure famille de nôtre province; de sort que vous ne feriez pas mal de profiter de l'occasion et d'épouser mon frère au plutôt, ce qui sera pour vous un parti fort avantageux.

Ces mots acheverent de me désesperer; tout mon sang s'émut; j'eus seulement la force de le regarder d'un air d'indignation et je tombai évanouie. Il me prit entre les bras et à force de secousses et de baisers me fit reprendre mes sens; mais j'étais si foible que je ne pus proferer un seul mot.

Il essaya alors de me convaincre de la

nécessité de cette démarche par mille argu-
mens spécieux qui ne m'en imposaient pas.
En revanche, je lui reprochai son ingratitude,
son infidélité après la promesse qu'il m'avait
faite de m'épouser, en vertu de laquelle je
m'étais prêtée à ses infames plaisirs. Il re-
sta comme pétrifié quelques momens; ensuite
me jura qu'il aurait toujours de l'amitié pour
moi; mais qu'il ne pouvait se resaudre à
coucher avec une personne, qu'il prévoyoit
devoir être un jour l'epouse de son frere.
En prononcant ces mots, il sorti brusquement
de l'appartement et me laissa dans la situa-
tion la plus affreuse. J'eus même un accès
de fiévre qui m'obligea à garder ma chambre
pendant dix semaines. Les medecins m'a-
vaient abandonné dès le commencement;
mais mon temperament l'emporta et sur la
maladie et sur leur remedes. A mon mal
succèda une noire mélancolie et les docteurs
declarerent que j'étais atteinte d'amour. Tou-
te la famille se mit à m'examiner, mais j'é-
ludai leur curiosite par mes réponses et en
contenant ma flamme.

L'ainé, qui me voyoit quelques fois, me dit, qu'un jour à table, s'etait élevée une dispute violente sur l'état de ma maladie. La mere m'avait envoïe un morceau à manger, elle voulut savoir si j'avais de l'appétit. La servante qui me soignoit, lui dit, que je n'avais rien mangé, et que je ne me porterois jamais bien, attendu que ma maladie était incurable, puisque c'était l'amour. Plût au Ciel, reprit le cadet, qu'elle fut amoureuse de moi; elle ne languiroit pas longtems; car je lui donnerois un remede infaillible. Fi, petit drôle, dit la mere, comment pouvez-vous parler de la sorte? Madame repliqua le fils, il serait cruel de voir mourir une aimable personne, quand on est à portée de la guerir par un moyen si facile et si doux. Mais interrompit la mère, épouseriez vous une personne qui n'a pas un sol de bien? N'est-on pas assez riche, dit Robert, quand on a une belle femme et d'une humeur spirituelle? Les soeurs commencerent alors à décrier ma figure et me trouverent mille défauts que je n'avais pas.

Cependant cette affaire me troubla l'esprit; je pleurois incessament, et mes soupirs s'étaient même faits entendre à la dame de la maison

qui eut la bonté de monter dans mon appartement. Elle me consola par ses discours et m'assûra qu'elle conservait toujours pour moi sa premiere amitié? Mais, ajouta-t-elle, i faut que vous repondiez à une question, que je vais vous faire. N'y auraitil pas quelque liaison entre vous et mon-fils Robert. Madame, lui répondis-je, vous pouvez être assurée du contraire. Il est vrai que votre cadet tient des discours qui pourroient faire naître de pareils soupçons, mais c'est l'effet d'une jeunesse étourdie, et ceux qui veulent vous faire accroire de telles choses, sont des personnes malicieuses.—

La vieille dame parut satisfaite de ma réponse, et m'embrassa tendrement. Elle me demanda même, si j'étais bien servie; je lui dis que je n'oublierai jamais les soins qu'on avait pris de moi et que je lui en aurai la principale obligation.—

En rentrant dans la sala à manger, elle trouva les freres et les soeurs aux prises. Les uns soutenoient mes intérêts, les autres m'accabloient d'injures. La bonne dame mit fin à leur dispute en leur racontant ce qui c'était passé entre elle et moi.

Cela est faux, repliqua Robert, car je lui ai

souvent dit, que je l'aimais et elle le sait bien, mais elle ne peut se persuader que j'agis de bonne fois. Veritablement il faudrait qu'elle fut folle, reprit la mere, si elle se mettait dans la tête, qu'un jeune homme de qualité voudrait épouser une fille, qui n'a pas le premier sol ; je sais même qu'elle n'a jamais conçu une pareille idée. Mais vous, mon fils Robert, ajouta-t-elle, êtes vous serieux, ou ne faites vous que badiner ? Ma foi, Madame, reprit le fils, je vous dirai la chose tout vraiment. Je l'aime à la folie, et je voudrais pouvoir l'epouser dès demain. Hélas ! interrompit la mere en jettant un profond soupir, voilà un de mes fils perdu ! On n'est pas perdu, dit Robert, lorsqu'on tombe entre les mains d'une sage et jolie femme. Ce sont de belles paroles, reprit la mere, mais si vous persistez dans ce dessein, vous êtes un jeune homme ruiné à jamais.

Tous ces discours me furent rapportés fidélement par l'ainé. Ils ne contribuerent pas peu à ma querisson. Je commençais à me lever et à faire un tour dans le jardin, où je vis bientôt, que malgré toutes les protestations, j'étais regardée d'un oeil assez indifferent dans la maison. Je résolu de faire connaitre mes sentimens à

la dame et de lui demarider en même-tems mon congé. Elle me reçut d'un air fort affable, et lorsque je lui dits, que je sortirai de la maison pour n'y plus causer de trouble, elle laissa couler quelques larmes. Je vous croyois, dit-elle, une personne dangereuse par l'amour que mon cadet avait conçu pour vous, mais en voyant cette démarche de votre part, j'admire vôtre vertu, et si mon fils persevere toujours dans les mêmes sentimens, je serais charmée de vous unir ensemble. Sans me laisser de tems de dire un seule mot, elle fit appeller Robert, Mon fils, lui dit-elle, il ne tient qu'à vous d'être heureux, si vous aimez cette demoiselle, ainsi que vous me l'avez souvent dit. Madame, s'écria le fils, en se jettant à ses genoux, comment pouvez-vous douter de ma passion après avoir vu les preuves, que j'en ai données. Si je l'aime, grand Dieu! Ah! Madame, vous me rendez l'homme du monde le plus heureux, mais au nom de l'amour ne différez pas plus long-tems mon bonheur. Elle fut touchée de sa tendresse et nous assura, que dès ce soir même nôtre mariage s'accomplira; qu'à la vérité son mari était à Londres pour vaquer à ses affaires, mais qu'elle pouvait répondre de lui, et qu'ainsi son consentement

était donné. Robert impatient de toucher au comble de sa félicité sort brusquement, et court chez le Curé de la paroisse, qui se rendit sur le champ à la maison, et nous unit ensemble avec toutes les cérémonies de l'église. L'indifference de l'ainé m'avait fait accepter la proposition; cependant une chose m'embarrassait. Je craignois, que son cadet en m'embrassant au lit, ne découvrit d'abord la différence qu'il se trouve entre une femme et une pucelle. Pour lui oter la connaissance de ce mystere, nous lui fimes avaler au souper maintes et maintes rasades de vin de Champagne. Cette ruse produisit l'effet, que l'ainé s'en était promis.

Mon mari fut mis au lit yvre mort, desorte, que le matin il ne se souvenait pas, s'il avait eu affaire à moi ou non. Je lui fis accroire qu'il s'était comporté en galant homme, quoiqu'à la verité il ne m'avait point touchée; mais j'étais sur par ce moyen, qu'il ne serait plus en droit de faire des raisonnemens sur mon compte.

Nous avons vecu ensemble dans la maison de son pere pendant cinq ans; rien d'intéressant ne nous est arrivé dans cette intervalle. Mon mari avait d'assez bonnes qualités, mais il abrégea ses jours par l'usage des liquers fortes. Il me laissa deux enfans, et environ douze cens livres sterling. Ma belle mere voulut avoir soin des enfans, que je lui cédai sans repugnance, car je n'avais jamais aimé

leur peur. Aussi sa mort ne fit-elle pas grande impression sur mon esprit, non qu'il ne fût tendre et complaisant, mais la vüë de son frere, qui vivait au Chateau et dont j'idolatrais l'image, m'occupait au point, que je commetais avec lui tous les jours et toutes les nuits, l'inceste et l'adultere du moins en imagination.

Après les funérailles de mon mari, je me retirai à Londres. J'étais une jeune et riche veuve, j'avais lieu d'attendre à mes pieds une foule d'adorateurs. Aussi s'en présenta-t-il dès les premiers jours. C'étaient pour la plupart des marchands; car j'avais loué un appartement dans leur quartier. Mon hôte, qui étoit le drapier, voulut être de la partie. Sa soeur, jeune écervelée, entreprit de me procurer tous les plaisirs de la saisons, elle me menoit à la promenade, aux spectacles, et aux assemblées. Tous les soirs nous avions chez nous une cohue de jeunes gens, qu'elles avait priés pour tenir compagnie, disait-elle, à la belle veuve. Depuis ce tems-là je n'eus d'autre nom, que celui qu'elle m'avait donné. Mais parmi toute cette foule amoureux, je n'en découvris pas un qui me parlat seulement de mariage. J'avais déjà été la dupe de l'amour, je voulais rester dans le veuvage ou me marier, et pour me marier il me falloit un parti avantageux.

J'avais une inclination pour les gens de qualité;

je m'apperçus que ces Messieurs me tenoient toujours des propos hors de place. Ceux, qui me faisoient des discours plus raisonnables, c'étaient des négocians crasseux, qui avaient croupi dans un comptoir. Je ne méprisais point l'état de marchand; mais j'en voulois un, qui eût aussi l'air gentilhomme, qui fut en état de me mener avec grace à la cour ou au théatre. En un mot, un marchand qui ne porteroit pas le commerce sur son visage, ni l'empreinte de son tablier sur son habit.

Je trouvai enfin cet animal amphibie, ce gentilhomme bourgeois, mais je tombai dans le piege, que j'avais tendu moi-même. Je ne lui eus pas plutôt produit mes especes, qu'il commença un train de vie à ne pas durer long-tems. Eh! bien ma chere, me dit-il un jour, j'ai envie de vous montrer l'université d'Oxford et je veux que vous y paroissiez en dame de qualité, et moi comme un Lord. Il faut que je fasse ce personage-là pendant une semaine. Mais comment y irons-nous, lui dis-je; car je ne puis monter à cheval, et le chemin est trop long pour le faire en carosse. On peut aller par-tout, reprit-il, en carosse à six chevaux. En effet, il nomma le jour; un magnifique carosse fut loué avec six chevaux, un cocher, un postillon, deux laquais, un écuyer, et un page à grand plumet. On le qualifioit dans toutes les auberges de Milord, et

vous pouvez croire qu'on n'oublia pas de me prodiguer le nom de Comtesse et de Milady. Nous arrivames ainsi à Oxford, et j'avouerai pour l'honneur de mon mari, qu'aucun gueux dans toute l'Angleterre n'aurait mieux joué le rôle, qu'il avait entrepris. Nous fîmes voir la curiosités, que renferme cette célebre université; nous parlâmes à deux ou trois jeunes bacheliers, à chacun desquels nous promimes, de le faire précepteur du fils ainé de Milord. Aprés avoir étalé nôtre magnificence pendant quelques jours, nous primes la route de Northampton voyageant toujours en gens de distinction. Aussi nous en coutat-il pour nôtre qualité; car à nôtre retour à Londres nous avions depensé en neuf jours de tems au delà de cent livres sterling. Nous continuames ce train pendant deux ans; les actions de mon mari, à la dépense près, ne sont pas assez intéressantes pour demander un recit particulier. Il suffit de dire qu'il fut, un jour arreté pour dette, et conduit à la maison de l'arreteur, d'où il me fit tenir un billet pour me prier de me transporter à l'endroit. Je ne fus pas surprise de cet événement, je m'y étais long-tems attendue, et j'avais même eu soin d'écarter quelques bagatelles pour mon usage en cas d'accident. Il m'avoua franchement qu'il s'était attiré ce malheur par son extravagance; que sa perte était irréparable, et qu'on

consequence il me conseilloit, de m'en retourner à la maison, et de faire mes dispositions pour en emporter les meilleurs effets pendant la nuit. Quant à moi, ajoutat-il, je suis resolu de me sauver d'ici, et de gagner le pays étranger, d'où vous recevrez de mes nouvelles. La seule chose qui m'inquiète c'est le tort que j'ai fait à votre fortune. Je reconnus à ce discours que mon mari avait les sentimens d'un Gentilhomme; c'est en cette qualité que je l'avais pris et il ne démentit jamais son caractere. Il est vrai, qu'il avait mangé tout mon bien, et qu'il me reduisait à la triste nécessité de voler ses créanciers pour subsister.

Je le quittai la larme à l'oeil, et ne le revis jamais depuis; car il trouva le moyen de se sauver d'entre les mains de l'arreteur et de passer en France. Il m'écrivit une lettre à son arrivée, et je n'ai plus entendu parler de lui. Dans cette lettre il me marqua un endroit, où il avait engagé 20. pieces de toile fine pour 30. livres sterling, qui en valoient au délà de 90. Il m'envoya en même tems le billet du prêteur, et un ordre de le retirer en payant l'argent. Je le fis, et j'en eus dans la suite plus de 100. livres en les vendant en detail à des personnes de ma connaissance.

J'avais recueilli des débris de mon mari, environ 500. livres sterling, mais ma situation était singuliere. J'étais une veuve ensorcelée;

car j'étais mariée sans avoir de mari, & je n'osais me remarier, quoique je susse, que mon époux ne reviendra jamais en Angleterre quand même il vivrait encore 50. ans.

Dans cette embarras extrême je jugeai qu'il falloit chercher un appartement dans un quartier éloigné et changer mon nom. Je choisis le quartier de la monnoye, où je louai une petite chambre, et ayant pris l'habit de veuve, je mes fis appeller Madame Flanders.

Mon dessein était d'y mener une vie obscure, mais je me trouvai en peu de jours, entourée d'une foule de gens, qui ne m'avaient jamais vu auparavant. Les femmes n'étaient pas en grand nombre dans ce quartier, car c'est un lieu privilegié pour les débiteurs. — Je vis bientôt qu'une jolie femme est de grande ressource pour les hommes dans leur afflictions; car tel qui dinoit à crédit dans l'auberge, trouvait toujours un ecu ou deux, quand il s'agissoit de régaler une femme qu'il aimait.

Cependant je tins contre toutes leurs attaques, mais malheureusement j'eus le sort de la maitresse de Milord Rochester, qui le recevait chez elle sans lui accorder d'autre faveur; c'est à-dire, j'eus le nom d'une p. . . sans en gouter les plaisirs; ce qui me détermina à changer de quartier, d'autant plus que je me dégoutais de

la compagnie. En effet c'étoit affreux de voir des personnes qui étaient plus que ruinées, dont les familles étaient des objets d'horreur pour eux, et de charité pour les autres, dépenser dans la débauche le dernier sol, sans faire reflexion à l'avenir, ou plutôt pour éteindre dans leurs coeurs tout sentiment de honte et de repentir.

Mais je ne suis pas faite pour prêcher; je dis seulement qu'ils étaient de francs scélérats qui me révoltoient; car ils agissoient non seulement contre leurs conscience, mais même contre la nature. Je voyois souvent des soupirs entrecouper leurs chansons bachiques et amoureuses; il leur échapait même des traits, qui indiquoient assez le fond de leurs ames. J'en entendais qui après avoir fait une débauche en femmes ou en vin, s'écrioient: Hélas! ma pauvre Betty, ou ma pauvre Molly (: c'etaient les noms de leurs femmes:) il faut cependant que je boive encore un coup à ta santé. On voyoit le lendemain cette pauvre Betty ou Molly se présenter à eux avec trois ou quatre enfans, qui avaient été mis à la porte, et qui manquoient de pain. Leurs peres après avoir donné quelques larmes à la nature, les renvoyoient, alloient chercher du remede à leur chagrin dans la débauche, & ainsi ils se perdaient sans ressource.

Leur conduite me suggérait mille refléxions; je voulois sortir de ce lieu abominable, mais

je ne savais où donner de la tête; car mes finances s'épuisaient à vue d'oeil.

J'avais lié connaissance avec une voisine d'un excellent caractere; elle était veuve ainsi que moi, mais plus à son aise. Son mari avait été Capitaine d'un vaisseau marchand, qui avait échoué en revenant des Indes occidentales. Sans cet accident le voyage eut été de plus considérables: le Capitaine non content d'avoir sauvé sa vie, mourut de désespoir; la veuve poursuivie des créanciers se refugia dans le quartier de la monnoie, où elle trouva le moyen d'accomoder ses affaires. Elle me fit part de cet accommodement, et sachant, que j'étais là par choix, et non par nécessité, elle m'offrit un appartement dans sa maison de Redriff, où il avait apparence, disait-elle, que je trouverois un bon parti, car ce quartier était habité uniquement par des maîtres de vaisseaux.

J'acceptai son offre généreuse; je restai environ six moi avec elle; pendant ce tems l'aventure qu'elle m'avait prédite lui arriva; un Capitaine se présenta et épousa la veuve. Je n'avais en pour adorateurs qu'un charpentier et quelques bas officiers. Il était difficile d'attraper un Capitaine: il y en avait de deux sortes. Les uns étaient en train de faire fortune, c'est-à-dire, ils avaient un vaisseau. Ces Messieurs ne se marioient jamais qu'avec des personnes riches. Les autres, qui n'en avaient que le nom, voulaient une femme avec une somme d'argent pour acheter au mari une parti de la cargaison, afin d'encourager les marchands à s'y intéresser, ou du moins une femme qui par le

moyen de ses amis pût procurer à son époux, le commandement d'un bon vaisseau. Comme je n'étais point riche, et que d'ailleurs j'étais destituée d'amis, je me trouvais dans le cas de rester longtems dans un triste veuvage.

Je sus par expérience que les mariages à Londres ne se faisoient pas comme en province. L'amour n'y avait nulle part, c'était l'intérêt seul qui les dirigeait. L'argent rendait une femme agréable à tous égards; c'était toute la beauté que les hommes cherchaient dans leurs épouses. Il est vrai qu'ils demandaient une autre espece de beautés dans leurs maîtresses; pour être put... il fallait un joli minois, une taille fine, et une conversation spirituelle.

D'un autre côté le sexe avait perdu le privilege de la résistance, de sorte, qu'à la premiere question il fallait absolument repondre oui; ou renoncer absolument au mariage; car un homme était sur de trouver son fait ailleurs. Les femmes étaient, pour ainsi dire, exposées en vente; on en trouvait à tout prix.

D'ailleurs les hommes ne se faisaient aucun scrupule d'aller en bonnes fortunes, sans avoir le moindre droit d'y pretendre. Ils se trouvoient même offensés, si une femme s'avisait de les interroger sur l'état de leurs affaires. J'en eus un exemple frappant dans la personne d'une jeune demoiselle, qui demeurait dans nôtre voisinage, et avec qui j'avais lié une très-étroite connaissance. Un Capitaine lui faisoit sa Cour, car elle était riche de deux mille livres sterling. Sa curiosité l'excita un jour à s'informer dans un cercle de jeunes personnes, des moeurs et de la fortune de son amant. Il n'en fut pas plutôt averti, qu'il se rendit chez elle, et

lui reprocha en termes amers, la liberté peu commune qu'elle avait prise à son égard; ajoutant qu'il ne l'incommoderait plus de ses visites après une démarche pareille de sa part. Il ne dissimula pas en public son mecontentement, de sorte que j'appris bientôt cette affaire. Je fus d'abord chez mon amie, où nous tinmes Conseil sur cette matiere importante. Elle m'ouvrit son coeur, et je fus surprise de voir, qu'elle n'osait faire eclater son ressentiment sur la conduite du Capitaine, quoiqu'elle en fut outrée; au contraire elle regrettait la perte qu'elle venait de faire d'autant plus, qu'une autre personne moins riche qu'elle, s'était attiré les regards du même Capitaine.

Je traitai ce sentiment de bassese, et de pusillanimité. Je lui fis entendre, que toute pauvre que j'etais, je mépriseroi un homme qui voulut se donner à moi, sans autre recommandation que la sienne; mais qu'une personne, qui avait du bien, n'était point dans le cas, ordinaire de tant de femmes, qui sont obligées de prendre des maris tels, qu'ils se présentent; en un mot, que si elle souffroit de pareils affronts, toutes les dames du quartier se moqueroient de sa timidité; que d'ailleurs il y avait une façon d'humilier le Capitaine et ses semblables sans quoi les femmes seroient les plus malheureuses créatures du monde. J'ajoutai que si elle suivoit mon avis, elle parviendrait en peu de jours à se venger du Capitaine, et à la ramener à sa porte. La demoiselle, sourit à ces paroles, et me fit entrevoir, que si le Capitaine revenoit, elle n'aurait pas la force de le faire attendre longtems dans son antichambre.

Cependant elle gouta mon conseil, et comme le Capitaine avait fait accroire aux dames de nôtre quartier, qu'il avait quitté sa maitresse de son propre mouvement, j'insinuai à la demoiselle qu'il fallait soutenir le contraire en déclarant hautement qu'elle avait rendré à ce parti comme peu convenable; que d'ailleurs c'etait un homme d'un mauvais naturel, et dont les moeurs étaient fort corrompuës. Ce dernier article se trouvait vrai à la ~~lêtr~~, mais je m'apperçus que mon amie loin d'en être effrayée, s'en applaudissait dans le fond.

Ce stratagême eut tout le succés imaginable. On déchira le Capitaine dans toutes les assemblées femelles; comme je passais ~~la~~ plupart de mon tems en visites frivoles, j'entendais toujours quelque noveau trait qu'on ajoutait au portrait de ce perfide amant. Je ne manquai pas d'y mettre mon mot; je le fis passer pour un homme ruiné, à qui fallait absoluement un riche parti pour le remettre sur ses pieds; je leur appris que les propriétaires du vaisseau allaient lui ôter le commandement pour le donner à un autre qui pouvait y employer une bonne somme d'argent. J'ajoutai même qu'il avait déja ~~u~~ femme à Plymouth, et une autre aux Indes occidentales, ce qui est assez l'usage de ces Messieurs-la.

Il n'en fallut pas davantage pour voir nôtre

vengeance pleinement satisfaite. Le pere de la jeune demoiselle, à qui le Capitaine s'était addressé après avoir quitté mon amie lui défendit l'entrée de sa maison. Il se présenta à d'autres personnes, qui le rejetterent comme un imposteur et un débauché. Son nom fut tellement sifflé dans tout le quartier, qu'il fut obligé de le quitter, et de tenter fortune à l'autre coté de la riviere. Sa renommé le devança partout; il ne pût trouver entrée dans les bonnes maisons de Ratcliff. Il est vrai qu'il aurait pu avoir cent femmes au lieu d'une; mais elles n'étaient pas ce qu'il cherait.

Je suggérai encore une ruse assez ingenieuse à la jeune personne de ma connaissance. Il s'agissait de persuader à un de ses parens, qui était marié, de la visiter deux ou trois fois par semaine dans un magnifique equipage & avec une brillante livrée. Dès la premiere visite il attira toute l'attention du voisinage! Je ne manquai pas d'aller répandre la nouvelle; je le fis passer pour un homme, qui avait mille livres sterling de rente, qu'il venait offrir à mademoiselle; j'ajoutai même qu'elle allait passer dans un plus beau quartier de la ville parceque nôtre rue était trop étroite pour recevoir les carosses de Monsieur et de sa famille.

Ce fut alors qu'on rit de la belle maniere aux depens du Capitaine, qui était prêt à se pendre. Il écrivit à la demoiselle les lettres le plus passionées, demandant pardon de sa témérité et la priant de lui accor-

der un rendez-vous, pour justifier sa conduite à ses yeux.
Il lui fut permis de venir, et la demoiselle se vengea pleinement de l'affront qu'elle avait reçu. Pour qui me preniez-vous, lui dit-elle, en prétendant que je vous donnasse ma main sans vous connaître. Vous croyez apparement que j'étais une de ces pauvres femmes, qui sont obligées de recevoir le premier chretien, qui se présente à elles. Au contraire, si vous ne me faites voir sur le champ l'état de vos affaires, je ne veux plus entendre parler de vous. Il faudra aussi que vous me répondiez sur certains points, qu'on allegue contre votre personne. Ensuite elle lui expliqua les discours qu'on avait tenus, et que j'avais inventés contre lui; mais il satisfit en honnête homme, à toutes ses questions. Il apporta un certificat signé des propriétaires du vaisseau, pour prouver qu'il y était interessé; il amena aussi deux témoins qui déposerent qu'il n'avait point de femme à Plymouth ni aux Indes occidentales. En un mot, elle humilia tellement son esprit hautain qu'il devint amant le plus humble, le plus modeste, et en mêm tems le plus empressé.—

La demoiselle comprit alors que, si nôtre sexe est avili aux yeux des hommes, par la grande facilité de la plupart des femmes, nous pouvons cependant avec un peu de fermeté maintenir nos privilèges, et même en certaines occasions, nous venger d'eux.

Elle continua long-tems ce même role. Elle rebu-

ta pas son amant par des manieres hautaines et dedaigneuses, car elle ne craignait rien tant, que de le perdre; mais par une politique rafinée elle obtint de lui tous les éclaircissemens, qu'elle demandait, sans qu'il osât lui faire la moindre question á son tour.

En un mot, il ne fut que trop heureux de l'obtenir á quelque prix que ce fut. Elle lui ceda 1400. livres sterling, et le restant (car elle en avait 2000.) fut mis à part pour ses menus plaisirs.

Cette histoire pourra servir d'instruction á notre sexe. Les demoiselles veront, qu'il n'y a qu'á se tenir fermes contre les premieres attaques des hommes, & qu'elles pourront ensuite capituler á discretion.

Mais pour revenir á mes propres affaires je me trouvais maintenant fort embarassée; il me fallait absolument un mari pour me mettre á mon aise; mais pour me procurer cet animal, j'avais besoin de toute mon industrie. Il couroit un bruit, que je n'avais pas de bien; c'etait assez pour ruiner mon projet de mariage. On me donnait de l'esprit, et de la beauté; mais on me refusait l'essentiel, c'est-á-dire, de l'argent.

Je vis qu'il était nécessaire, que je cherchasse un autre quartier, et que je prisse un autre nom. Je communiqueu cette pensée á la femme du Capitaine, dont j'avais été la confidente. Je ne craignis pas de lui exposer l'état de mes affaires,

qui commençaient à décliner; car je n'avais que 300. livres sterlings de reste avec une assez bonne garde-robe, une montre d'or, et quelques diamans de peu de valeur. Ma chere et fidele amie me conseilla de prendre exemple sur ces hommes qui ayant peu de bien font valoir leur mérite auprès des femmes; elle entreprit de diriger mes pas elle même dans cette affaire épineuse. Nous convinmes, que je la qualifierais de cousine, qu'en cette qualité je me rendrais chez un de ses parens en Campagne avec des lettres de recommandation qu'elle me donnerait. Je suivis son conseil, qui me reussit parfaitement bien. Elle vint me rejoindre à la Campagne quelques jours après avec son mari, et m'appellant toujours sa cousine, elle insista que je viendrois passer un mois chez elle à Londres, car elle avait lué une belle maison dans un autre quartier de la ville. On fit accroire au mari que j'avais au delà de 1500. livres sterling, que j'attendais de grands biens à la mort d'un parent.

Le capitaine ne manqua pas de publier cette nouvelle. Il n'en fallut pas d'avantage pour m'attirer une foule d'adorateurs. J'avais besoin des avis de ma confidente pour fixer mon choix, sur la personne qui me convenait, car il s'agissait de trouver un amant qui ne s'aviserait pas d'approfondir l'état de mes affaires, mais qui s'en tiendroit,

uniquement à lui dire. Elle me montra cette personne, et m'enseigna la façon dont je dovait le conduire.

Je donnai un libre cours aux sermens et aux protestations d'amour, quil me tint, quoique je susse, qu'elles n'étaient fondées, que sur mes prétendues richesses. Il fallait néanmoins en lui cachant ma pavrreté, sonder sa situation; car si je me lassois tromper, nous étions ruinés l'un et de l'autre, et si je ne lui fasais aucune question interessée, il pouvait croire, que c'était l'effet de ma pauvreté.

Je fassais donc semblant en toute rencontre de douter de la sincérite de son amour, en lui disant quil n'aimait que mon bien. Il protestait que ma personne seul le charmait, et quil ne faisait aucune attention aux biens de la fortune; je lui disais toujours, que je ne pouvois y ajouter foi.

Un matin quil était venu dans ma chambre, il tira de son doigt sa bague à diamans, et écrivit les paroles suivantes sur un carreau de la fenêtre:

„Je vous aime sincérement.„

Je le priai de me prêter sa bague, et j'écrivis dessous: „C'est le jargon de tout amant.„

Il reprit la baque, et continua:

„Notre vertu est assez de richesse.„

J'ajoutai:

„L'argent est la vertu qui t'interesse.

Le feu lui monta au visage, dès qu'il vit que j'étais si prête à lui repondre, et dans une espece de rage il jura qu'il me surpasserait bientôt Ensuite il continua:

„J'aime votre personne et méprise votre or.„ Je ne tardai pas à y joindre ce vers:

„Je suis pauvre: voyons, que dites vous encore?

C'etait avouer une triste verité; je ne sais ce qu'il en pensa. Cependant il me prit entre ses bras, et m'accabla de caresses. Alors prenant une plume, et sortant un morceau de papier de sa poche (car le diamant ne répondait pas à sa vivacité,) il écrivit ces mots:

„Soyez pauvre, pourvu que vous soyez ma femme.„

J'arrachai la plume, et lui fis cette reponse: Mais n'en seriez vous pas faché au fond de l'ame.

Il parut piqué de ce doute, d'autant que je le mettais par mon opiniâtreté dans le cas de me contredire, ce qui ne s'accordait pas, disait-il, avec son amour, ni même avec la bienséance. Mais, ajoutait-il, puisque je suis en train de versifier, permettez-moi de continuer.

„Que l'amour seul cause tous nos ébats.

J'écrivis:

Elle aime assez qui ne vous haït pas.

Il fut charmé de cet aveu et mit bas les armes.

Je n'abais pas raison de mon côté d'être mécontent de lui; car c'était l'homme du monde le plus spirituel, et le plus joyeux. Il me prit cependant un remords de conscience. J'avais de la repugnance à tromper un aussi honnête homme; mais ses bonnes qualités me faisaient esperer qu'il prendrait la chose mieux, que toute autre personne. D'ailleurs je lui avais déclaré que je n'étais pas riche, de sorte, qu'il ne pourrait jamais me reprocher de l'avoir tromper.

Depuis ce tems-là il renouvella ses instances pour obtenir ma main. J'etais si sure de lui, que je le traitais avec beaucoup d'indifference, car je croyais que cette froideur me donnerait un grand avantage lorsqu'il s'agirait de lui exposer l'état des mes affaires, ce qui devait arriver tôt ou tard.

Je lui dis un jour que je lui savais gré du compliment qu'il m'avait fait, en me proposant le mariage sans aucun éclaircissement sur ma situation, et qu'il était juste que je lui rendisse le même compliment; mais vous me permettrez, ajoutai-je, de vous demander une seule question, à laquelle il ne tiendra qu'à vous de satisfaire, ou non. Dites-moi donc où vous comptez vous fixer et de quelle maniere nous nous établirons.

Il m'expliqua alors sans la moindre difficul-

té l'état de ses affaires; il me dit, que la meilleure partie de son bien était à la Virginie; qu'il en recevait tous les ans environ 300. livres sterling, mais qu'il en aurait le double, s'il y faisait sa résidence. En un mot je fut convaincue, qu'il avait de quoi m'y entretenir fort honnêtement. Je lui dis cependant que je n'avais pas grande envie de me transporter dans ce païs-là, parceque je n'étais pas en possession d'un bien proportioné à sa fortune. Il répondit généreusement qu'il ne demandoit pas à savoir ce que je pouvais lui donner, mais qu'il se trouverait trop heureux de posseder ma personne; que d'ailleurs je ne le suivrais pas en Amérique, si je n'y étais portée d'inclination.

C'était plainement contenter mes veux, et je dois cette victoire à l'indifference, que j'ai témoignée dans le cours de cette affaire. Il me pressa enfin de lui donner la main; je crus que je ne devais plus differer mon bonheur, car je l'aimais à l'adoration.

Nous fumes mariés en aveugles; car il n'était pas à beaucoup près si riche que je l'avais cru, et ma fortune ne répondait pas à ses espérances. Je ne savais de quelle façon je devais lui remettre ma dot, ce qui était absolument necessaire; mais un jour que nous nous entretenions sur quelque matiere indifférente, je dis tout d'un coup:

Mon cher, il y a quinze jours, que nous vivons ensemble, et vous ne savez pas encore si votre femme vous apporte du bien, ou non. Je suis content de vous avoir repliqua-t-il, et vous savez que je ne vous ai jamais fait pareille question. J'en suis d'accord, repris-je, mais il n'en est pas moins de mon devoir de vous en informer. J'ai cependant une petite difficulté. Le Capitaine Stevens, (: c'était le mari de ma confidente:) a debité à mon insu, que j'étais beaucoup plus riche, que je ne le suis. Vous ne devez pas vous en inquiéter, interrompit mon époux; si le Capitaine Stevens a exaggéré vôtre bien, ce n'est pas votre faute. Quand vous n'auriez pas le sol, vous ne m'auriez pas trompé, car vous m'avez souvent dit, que vous etiez pauvre. Je le repette encore, interrompis-je; je ne suis pas riche, cependant j'ai une bagatelle à donner. Alors je sortis de ma poche des billets de banque, pour la somme de 50. livres sterling, que je lui présentai en disant, que ce n'était pas encore le tout. Il reçut cette somme avec d'autant plus de joie, qu'il commencait à croire que me richesse se bornaient, à mes habits de soie, ma montre, et quelques autres bijoux que je portais.

Deux jours après, je feignis avoir affaire près de la bourse, et m'étant absentée pour l'espace d'environ une heure, je revins avec la Somme

de 50. livres sterling en especes, que je lui remis. Enfin la semaine suivante, je me transportai dans l'appartement, que j'occupais avant mon mariage, et je lui en rapportai le reste de mes billets de banque, qui faisaient 180. livres sterling. Je lui donnai en même tems 20. guinées, que je prétendais avoir reçu pour mon dividend d'un créancier, qui m'en devait 600. et qui venait de faire banqueroute. A présent, mon cher, lui dis-je, je suis au désespoir de n'avoir plus rien a vous offrir. J'ajoutai que sans la banqueroute de ce créancier, j'aurais été en état de lui apporter au moins 1000. livres sterling; qu'au reste je lui avais tout donné sans réserve, & que je lui en aurais donné vingt fois autant, si l'avais eu. —

Ma franchise l'enchanta; et je me trouvai de mon coté fort heureuse d'être son épouse, sans qu'il eut à me reprocher une supercherie; car il n'y a rien rien de plus dangereux, que de tromper un amant; on est sure qu'il se vengera dès que l'occasion s'en présentera.

Mon mari ayant reçu ma dot, se disposa d'en faire un bon usage. Ses terres à la Virginie étaient en très-mauvais état. Ses fermiers le volaient, de sorte, que sa présence y était absolument necessaire. Il me proposa le voyage, en me vantant les avantages, qui en résulteraient, et qui nous mettraient en état d'y faire une figure très-considerable. Il m'assura qu'il y avait une maison bien meublée, où

demeurait sa mere avec une soeur; mais qu'à nôtre arrivée il les ferait passer dans une autre maison qui appartenait à sa mere pour sa vie, et qui lui reviendrait après sa mort.

Je donnai mon consentement sans la moindre répugnance, et nous nous embarquames quelques jours après.

Nôtre trajet ne fut point des plus agréables, car outre deux tempêtes, qui penserent submerger nôtre vaisseau, nous rencontrames un pirate, qui nous enleva presque toutes nos provisions. Il avait même contraint mon mari, a passer sur son bord, mais à force de prieres et de larmes je le leur arrachai. Enfin nous arrivames à la Virginie, où nous fumes reçus avec les plus grandes démonstration de joye et de tendresse par la mere de mon époux.

Nous y vecumes ensemble, car je ne voulus pas absolument, que ma belle-mere nous quittât; cette bonne femme avait mille égards pour moi. Mon époux redoublait aussi de tendresse, de sorte que je me croyois la femme du monde la plus heureuse lorsqu'un singulier évènement vint tout-à-coup troubler ma félicité.

Ma belle-mere était d'une humeur fort enjouée; elle se plaisait sur-tout à me raconter des histoires divertissantes tant sur le pays, que sur le gens qui l'habitaient.

Entr'autres, elle me fit savoir, que la plupart des habitans y étaient venus dans un état très-médiocre; qu'en général il y en avait de deux sortes.

Les uns y avaient été vendus par les maîtres des vaisseaux pour servir en qualité de domestiques, comme on les appelle; les autres ont été relégués dans la colonie après avoir été trouvés coupables en Angleterre de vols et de crimes, qui méritaient la potence. Quand ils arrivent ici, ajouta-t-elle, nous ne mettons nulle difference entr'eux; nous les achetons et les employons au travail des champs. Dès que leur terme est expiré (: car il y en a de condamnés à sept ans d'esclavage, d'autre à quatorze:) le Gouverneur leur assigne des terres à cultiver pour leur propre usage. Ils y plantent du tabac et sément du blé, & à force d'industrie parvient souvent à faire fortune. Nous avons aujourd'hui, ajouta-t-elle, des personnes, qui ont frisé la corde, à la tête de la Magistrature, et de la milice du pays.

Ici ma mere s'arrêta un moment, et ensuite me dit d'un air de confidence, qu'elle était du second ordre de ces habitans, qu'elle avait eu une affaire à Londres, où elle s'était trop hazardée, et qu'ayant été prise sur le fait, on lui avait fait la grace de l'exiler en Amerique. Pour preuve de ceci, voyez, dit-elle, cette marque. Elle ôta un gand et me montra une main très-belle, marquée d'un fer chaud. Je ne pus retenir mes larmes, mais ma mere me consola, en me disant, qu'il n'y avait rien d'etrange dans cette disgrace, et que personne n'en faisait un mystere; vous connaissez, ajouta-t-elle, Mr. Raney, Major de notre milice; c'était un des plus fameux filous de Londres; Mr. Banrey qui est juge

de paix, y gagnait aussi sa vie à voler les petites boutiques. Ils sont marqués l'un et l'autre, ainsi que plusieurs encore, que je pourrais vous nommer.

Nous raisonnions souvent sur cette matière; la vieille trouvait toujours quelque nouvelle histoire pour m'amuser. Je pris la liberté un jour de lui demander familierement la sienne. Elle me la raconta avec une naïveté qui m'étonna. Je sus donc qu'etant jeune elle avait été entrainée en mauvaise compagnie à Londres. Sa mere l'envoyait souvent porter de la viande à une de ses parentes, qui était en prison. Cette prison était l'école de l'iniquité. Ma mere m'assura que cet endroit corrompait plus de jeunes gens que le reste de la ville. C'est Newgate, ajouta-t-elle, qui peuple cette colonie.

Elle continua ensuite son histoire avec un detail si circonstancié, que j'en étais fort inquiéte; mais lorsque je lui entendis prononcer son nom, je pensai m'évanouir. Ma mere appercevant mon désordre, m'en demanda la raison. Je lui dis, que les maux qu'elle avait soufferts, avaient fait une forte impression sur mon esprit, et je la priai de m'épargner le reste d'un recit aussi mortifiant. Mais pourquoi s'allarmer de mes aventures passées, reprit-elle. pour moi je le regarde toujours d'un oeil satisfait, puisque je leur dois le bonheur de me trouver ici. Elle finit son histoire en me disant, qu'à son arrivée en Amerique

elle avait trouvé un bon maitre, qui après la mort de sa femme l'avait épousée; que de ce mariage elle avait eu mon mari, et ma belle soeur; qui enfin en force d'industrie elle avait augmenté son bien considerablement, sur-tout depuis seize ans, que son mari était mort, et l'avait laissé entre ses mains.

A peine eut elle achevé ce recit, que je me retirai dans mon cabinet, pour donner un libre cours à mes pleurs. Que l'on se figure, quelle était ma douleur, lorsque je réflechis, que cette femme était absolument ma véritable mere, et que depuis trois ans j'avais couché avec mon frere. J'avais eu deux enfans de ce concubinage incestueux, et je portais le troisieme.

Je me considérai comme le plus malheureuse femme du monde. Si ma mere ne m'eut parlé de ses avantures, j'eusse été innocente; car ce n'eut point été un crime, de coucher avec mon mari; que je ne connaissais pas pour être mon frere.

Le trouble où était mon esprit, m'empecher de prendre le moindre repos. J'aurais peut etre trouvé quelque sôlagement, en dévoilant le mystere; mais c'en etait assez pour me perdre. Je dissimulai mes peines autant que je pus, mais lorsqu'il fallait me mettre au lit de mon mari, ses caresses me revoltaient, et il ne s'en apperçut, que trop bien. Il attribuait ma conduit, à un dégout mêlé d'indifférence, et j'essuyais en consequence mille disgraces de sa part. Je ne pouvais cependant me résoudre, à decouvrir le secret de sorte, que je vecus encore trois ans avec lui, mais

sans avoir aucun enfant. Cette découverte m'avait déjà fait une fausse couche.

Mon mari m'avait fait une promesse en Angleterre de m'y ramener, si je ne me plaisais pas en Amérique. Je saisis donc l'occasion de lui en parler. Je me plaignis de ses mauvaises manieres et de sa jalousie; je lui fis entendre qu'il vaudrait mieux pour moi de me retirer chez mes amis en Angleterre, et procurer par ma retraite la tranquillité à l'un et l'autre. Il fut tellement piqué de cette proposition, qu'il commença à me maltraiter; il m'accusa de vouloir le ruiner, et prétendit enfin que, bon gré malgré, je resterais en Amérique.

Ce discours renouvella mes craintes. D'ailleurs comme il ignorait le mystere affreux de ma naissance, il agissait en bon pere de famille. Je lui dois cette justice; il était industrieux, et donnait tous ses soins à assurer un établissement solide à ses enfans.

Cependant il était absolument nécessaire, que je me séparasse de lui; je ne le regardais plus comme un mari, mais comme un frere, avec lequel j'entretenais un commerce incestueux.

Les ennemis de notre sexe ont souvent dit, que quand nous prenons une chose en tête, le diable ne nous en serait pas démordre. En effet j'étais résolue de reussir dans mon projet à quelque prix que ce fût. Mes instances auprès de mon mari étaient inutiles; la seule personne qui pût me faciliter ce dessein c'était ma mere. Je lui devellopai la principale cause de ma conduite. Je lui dis, qu'elle même avait occasioné la rupture entre mon mari et moi, par le recit fatal de ses

avantures, sur-tout en m'enseignant le nom qu'elle avait portait à Londres; que le trouble, où m'avait jetté son discours avait été l'effet de la même cause. Enfin je lui appris mon veritable nom, qui était le sien, avec des circonstances si frappantes de ma naissance, qu'elle ne douta plus, que je ne fusse cette enfant, qu'elle avait mise au monde dans la prison, et qu'elle avait laissée en telles et telles mains à son départ de l'Angleterre pour l'Amérique.

Cette nouvelle lui causa une surprise extrême; elle avait peine à se ressouvenir du passé, en prévoyant la confusion où toute la famille se trouverait; mais les circonstances, que je lui avais citées, s'accordaient si bien avec son histoire, qu'elle n'eut pas un mot à répliquer. Au contraire me prenant entre ses bras; elle me mouilla de ses larmes, et après un assez long silence (: car la douleur avait étouffé sa voix:) misérable fille, s'écria-t-elle, quel mauvais esprit t'a conduit dans cette partie du monde? et dans quelle situation, grand Dieu! dans les bras de ton propre frere. Malheureuse enfant, mariée à mon fils! Ma fille et mon fils coucher ensemble, et avoir des enfans! Que deviendrons nous, hélas! après cet execrable inceste? que ferons nous, que dirons nous? La pauvre femme s'épuisa enfin, et tomba sur sa chaise. Je n'avais pas la force d'ajouter une seule parole. Je pris donc le parti de me retirer, et de laisser ma mere, à ses réflexions; car elle en avait plus à faire que moi. Le miennes étaient déjà faites.

Nous eumes bientôt un second tête a tête sur le même sujet. Ma mere voulait oublier l'histoire qu'elle

m'avait raconté elle-même, et se flattait que les principales circonstances, pourraient m'échapper; car elle leur donna une tournure tout-a-fait différente, et retrancha plusieurs particularités intéressantes, mais je pris la liberté de la corriger et de mettre les faits dans tout leur jour, de sorte, que désespérant du succés de cette ruse, elle recommença ses exclamations, et ses blasphêmes. Quand elle eut achevé de se plaindre, nous deliberames sur la conduite, qu'il fallait tenir à l'egard du mari. Le point était très delicat, et nous ne savions, de quelle manière il recevrait la nouvelle. En cas qu'il jugea à propos de la publier, comme cela pouvait arriver, (car il était d'une humeur prompte et emportée;) nous serions ruinées, ma mere et moi. D'un autre coté les loix lui permettaient de me renvoyer; il est vrai que ces mêmes loix m'autorisaient à lui demander ma partie du bien, mais où fournir de quoi fournir aux frais de la justice? Nos enfans étaient bâtards, et par conséquent incapables de reclamer leur légitime. Enfin peut-être se rejetterait-il entre les bras d'une autre femmes, et me laisserait abandonnée à la misere.

Ma mere était du même sentiment à ce sujet, de sorte, que nous ne savions à quoi nous determiner. Nous tenions souvent conseil ensemble, et enfin elle me suggera un moyen, qui lui parut le plus commode, mais auquel j'avais peine à me conformer. „Ma fille, me ditelle, il faut absolument, que vous restiez attachée à votre mari, jusqu'à ce que nous trouvions une occasion plus favorables, de lui relever ce grand mystere. Je lui repondis, qu'il m'était imposs-

ble de cacher plus long-tems le trouble qui m'agitait, et que je voulais en informer mon mari, dès le vivant de ma mere; car si je n'en parlais qu'après votre mort, ajoutai-je, on me prendrait pour une folle, d'autant que je n'aurais plus de témoin pour certifier cette aventure singuliere. —

Nous convinmes enfin, que je prendrais un milieu entre le sentiment de ma mere, et le mien; c'est-à dire, que nous travaillerions de concert à faire consentir mon mari à mon retour en Angleterre; qu'après mon départ ma mere lui en ferait sentir la cause peu à peu avec toute la discretion que demandait la delicatesse de cette affaire.

Cette resolution était toute à fait de mon goût; car je détestais ce mari, et ses caresses me revoltaient, au point que je redoutais l'heure où il fallait monter ce lit incestueux.

Quelques jours après, nous fimes la proposition à mon mari, mais il la rejetta brusquement, et ne voulut point prêter l'oreille à nos remonstrances. Comme il soupçonnait, que j'étais mécontente de lui, il changea de conduite, et me montra dès lors plus de complaisance et de tendresse.

Un jour que nous nous reposions après notre repas dans le bocage de notre jardin, il me dit mille chose agréables sur nos petites disputes, et m'assura que j'aurais lieu de m'applaudir de ses manieres doresnavant.

Je ne répondis que par un soupir, dont il parut

fort surpris. M'en ayant demandé la cause, je lui dis, après un moment de silence, que je me trouvais heureuse, à une chose près, qui me tourmentait l'esprit, et que j'avais une peine infinie à la lui communiquer. Il me pressa vivement à partager avec lui le douleur; je lui dis que la crainte de troubler son repos, m'en avait empeché jusque-là; qu'il suffisait que je fusse malheureuse sans empoisonner sa vie par la connaissance d'un secret affreux.

Ma réponse ne fit, que piquer sa curiosité, il me reprocha le peu de confiance que j'avais en lui, et m'assura qu'il apporterait tous les soins possibles à calmer mes inquiétudes. Si quelques traits, ajouta-t-il, qui nous sont échappés dans notre emportement, vous font impression, je les oublie de ce moment. Puissai-je aussi tout oublier, lui repondis-je, mais ce trait est trop enraciné dans mon coeur, pour jamais sortir dans mon esprit.

Il cessa alors de m'importuner me priant de faire en sorte, que nôtre tranquillité n'en fut jamais interrompuë.

Ce n'était pas ce que j'cherchais; au contraire je m'attendais qu'à force de prières il m'arracherait un secret, qui était prêt à éclater. Je lui ouvris même ma pensée en lui promettant de lui reveller cette affaire mysterieuse à certains conditions, que je prescrirais. Vous n'avez qu'à les proposer dit-il, j'y souscrirai de tout mon coeur.

Je le priai alors de me promettre sur sa parole d'honneur et par écrit, qu'il ne me maltraiterait pas s'il voyait, que je n'étais que la cause innocente de

malheurs qui pourraient s'ensuivre de ma déclaration.

Il n'y a rien de plus raisonnable, interrompit mon mari; je ne suis pas un homme à vous blamer pour ce qui n'est pas de votre faute. Je vous en donne ma parole d'honneur, et je suis prêt à la confirmer par écrit.

Je courus chercher une plume, de l'encre et du papier. Il écrivit les conditions que je lui dictai et les signa de son nom.

Entr'autres il était marqué qu'il ne me saurait pas mauvais gré de ne lui avoir pas fait part de ce secret auparavant; et que comme il n'y avait que nous deux d'intéressés, il n'en parlerait à personne qu'à ma mere.

Après qu'il eut apposé son nom à mes conditions, je le priai de recevoir avec une entiere soumission à la providence divine le coup le plus terrible peut-être, qui soit jamais tombé sur aucune famille.

Je ferai tout ce, qui dependra de moi, repliqua mon mari, pourvû que vous ne me teniez plus en suspens, car vos préliminaires m'assassinent.

Eh! bien, lui dis-je, j'ai laché un mot dans ma colère, il y a quelques années, que vous avez entendu. J'ai déclaré que je n'etais pas votre femme légitime, et par conséquent, que nos enfans ne l'étaient pas non plus. La chose n'était que trop vraie, puisque je suis vôtre soeur, et vous mon frere, enfans de la même mere, qui est dans cette maison, et qui ne sauroit nier la vérité d'un fait, que les circonstances les plus évidentes

ont contasté.

Son visage pâlit à se paroles affreuses, et ses yeux prirent un air égaré; je craignis le suites de ce changement, et lui fit ressouvenir de sa promesse dans les termes lees plus empressés, mais voyant quil tombait en défaillance, je lui donnai un verre de rum qui est la liqueur ordinaire de ce pays là

Dès quil eut repris l'usage de ses sens, je lui expliquai de quelle maniere j'avais fait cette horrible découverte; que le recit des avantures de notre mere, m'en avait laissé entrevoir les principales circonstances, et que sans cette conversation j'aurais apparemment resté toujours dans l'ignorance.

Ce que vous dites, est juste, repliqua mon frere, mais je vous avouë, que ma surprise est extrême; cependant le mal n'est pas sans remede. Oui vous sortirez de cet embarras, sans que vous soyez même obligée de passer en Angleterre, Je n'ai qu'un obstacle à lever, et je puis le faire.

Il prononça ces paroles d'un air déterminé, mais je ne soupçonnai point son dessein, qui était de se tuer; persuadée que ceux, qui commettent ces actions téméraires, n'en parlent jamais, ou que ceux qui font de parreilles menaces, ne sont point assez hardi pour les exécuter.

Cependant sa résolution se fortifiait de jour en jour, et avait tellement opéré sur son esprit, qu'à la fin il se pendit à une poutre de sa chambre. Heureusement un Negre de la maison entendant du bruit y accourut, et coupa la corde avant qu'il fut entiérement étranglé.

Le trouble et le désespoir regnaient dans la famille. La santé de mon frere déclinait à vue d'oeil; il avait une maladie de languer, qui l'entrainait au tombeau. Sa situation fit renaitre en moi tous les sentimens de tendresse, que j'avais autre fois conçus pour lui; j'essayai de le consoler et de dissiper le chagrin, dont il était dévoré. Je lui persuadai enfin, que mon absence pourroit contribuer à son rétablissement, et ayant obtenu le consentement de ma mere, je m'embarquai pour l'Angleterre avec une très-riche cargaison, dont mon frere me fit présent.

Avant mon départ nous fumes d'accord qu'un mois après mon arrivée à Londres, il publieroit à ses voisins la nouvelle de ma mort, afin qu'il put se remarier, si l'occasion s'en presentait. Il promit de m'écrire en sa qualité de frere, et de me faire part de son bien; il m'assura qu'à sa mort (: s'il mourait avant moi :) il me laisserait une pension honnête pour le reste de mes jours. En effet il retint toujours pour moi une tendre amitié, mais malheureusement je ne sus pas en profiter, ainsi qu'on le verra dans la suite de mon histoire.

Notre vaisseau mit à la voile pour l'Angleterre au mois d'Août. Le plaisir de revoir ma patrie après huit ans d'absence, m'était fort sensible; mais hélas! j'ignorais le malheureuses aventures que le sort m'y préparait. —

Notre traversée fut assez favorable; nous arri-

vâmes sur la côte d'Angleterre en trente deux jours; une tempete violente nous obligea de relacher à Kinsale d'Irlande. Nous y restames environ treize jours pour raccomoder nos voiles et agrets; ensuite de quoi ayant remis en mer, le vent nous força de gagner le port de Milford dans la principeaute de Galles. J'étais encore éloignée de ma destination, qui était la ville de Bristol, où mon frere avait ses principales correspondances; mais ayant une fois mis pied à terre, je renonçai à L'Océan qui avait causé tous mes malheurs, et résolus de prendre la route de Londres avec mes habits, mon argent, et mes papiers.

J'arrivai à Londres en deux semaines; et quelques jours après, je reçus une lettre du Capitaine, par laquelle il me marquait que le vaisseau était arrivé à bon port, mais que dans une troisieme orage, qu'il avait essuyé, la cargaison avait reçu un dommage considérable. Cette nouvelle me détermina à me transporter sur l'endroit pour recueillir les débris de ma fortune, d'autant plus que les deux amis (: Le Capitaine de vaisseau et sa femme,:) que j'avais autre fois connus à Londres, étaient morts depuis quelque tems. En arrivant à Bristol, je trouvai la Cargaison en très mauvais état, de sorte qu'après la vente, je me vis réduite pour tout bien, a trois cens livres sterling. Avec cette somme je me rendis à Bath, plutôt pour chercher quelque nouvelle avanture, que pour prendre les bains; car je me sentais toujours un penchant extrême pour le plaisir.

Bath est un endroit fertile en galanterie, rempli

de pieges, que se tendent mutuellement l'un et l'autre sexe. J'étais resolue de mettre à profit tous les avantages dont la nature m'avait douée, sans cependant blesser les regles de la bienséance. Je cherchais un mari qui put me faire un établissement honnête. Mais hélas! je n'avais dans le fond qu'une faible barriere à opposer à la ruse, et la force de mes séducteurs.

Je ne fus pas longtems à Bath sans lier connoissance avec des jeunes personnes de mon sexe, dont j'avoue, que les exemples et les discours ne contribuerent pas peu à ebranler ma vertu. Nous vivions dans les délices, etourées d'une foule d'adorateurs, qui nous étourdissaient de leurs fleurettes; mais la dépense était excessive, mes finances diminuaient à vue d'oeil, ce qui me causait mille tristes réflexions dans ces momens serieux. Cependant, je n'eus garde de m'y trop livrer, me flattant toujours, qu'un bon parti raccommoderait mes affaires en peu de tems.

Je fus bientôt détrompée; Bath n'était pas un endroit comme il y en a à Londres, à s'attirer l'attention d'un bon marchand ou d'un Capitaine de vaisseau. A Bath les hommes ne cherchent point des femmes, mais des maitresses, et tous les soins qu'ils apportent, ne tendent qu'à corrompre les coeurs et séduire l'innocence.

En effet je reçus de tems en tems des propositions assez galantes, mais comme l'intérêt ne s'y trouvait pas, j'eus la force d'y résister. Je me comportai tou-

jours de maniere à fermer la bouche à la médisance; les personnes que je voyois plus particulièrement étaient gens d'un caractere posé et qui ne cherchaient en apparence, que l'amusement de la conversation. Cependant, je vis bientôt que l'amour s'en mêlait. Un cavalier d'une aimable figure prit tant d'affection pour ma personne, qu'il passa la plupart de son tems chez moi. Ses soins étaient empressés, mais respectueux, et je me flattais que j'en tirerais un très bon parti. Mon hotesse était une de ces vielles femmes, qui ont renoncé à la galanterie, mais qui l'encouragent dans les autres. Elle s'apperçut aisément des longs entretiens que nous avions ensemble, et conçut le dessein bizarre de nous unir plus étroitement par son entremise. Elle commença par repéter au jeune homme ce, qu'elle m'avait entendu dire plus d'une fois, savoir: que j'etais une veuve arrivée en dernier lieu de la Virginie, d'où j'avais apporté une cargaison considerable, qui avait été endommagée, et que j'en attendais d'autres en peu de tems.

D'un autre côté, la vieille me fit un portrait fort avantageux de mon amant. Elle le connaissait disoit elle, pour une personne de probité, d'une bonne famille et très riche. Il est vrai, ajouta-t-elle, qu'il est marié, mais sa femme, qui est tombée en démence reste enfermée chez ses parens.

Cette dernière circonstance ne me révoltait point car j'étais veritablement éprise de sa personne. Nous

étions logés au même étage, et je le voyais souvent entrer dans ma chambre, lorsque j'étais encore au lit. Il m'embarrassait, me je rends justice à sa modestie, il se bornait uniquement à d'innocentes caresses.

Je ne manquai pas d'en informer mon hôtesse, qui m'assura, que c'était son caractere. Ensuite me conseillant, de le laisser faire, elle entreprit de me faire payer toutes les bontés, que j'avais pour lui. En effet elle conduisit la chose si adroitement, que le même jour le jeune Cavalier m'interogea sur l'état présent de mes affaires, m'offrant sa bourse en même tems. Je le remerciai en l'assurant que j'avais de quoi m'entretenir modestement, jusqu'à l'arrivée du vaisseau, qui devait m'apporter une cargaison de la Virginie; qu'à la vérité mes dernieres marchandises avaient été considerablement endommagées, ce qui m'avait obligé de diminuer ma dépense; que pour cela j'avais congedié ma servante, et que je me contentais de mener un train de vie simple et tranquille; qu'au reste sa compagnie avait beaucoup contribué à me rendre le séjour de Bath agréable, et que j'en demandais une continuation pour toute faveur.

Il s'excusa sur la liberté qu'il avait prise, et se retira. Cependant deux jours après venant chez moi à son heure ordinaire, après quelques carresses il me reprocha le peu de confiance, que je mettais en lui, ajoutant, qu'il ne m'avait fait aucune question pour satisfaire sa curiosité, mais purement pour être utile

en cas de besoin; mais comme je refusais ses offres, il me pria de lui promettre que je m'addresserais à lui dans la suite, si j'avais besoin de sa bourse, & que j'agirais avec la franchise d'une amie.

J'aquiescai à cette honnêt demande, et dès lors j'eus moins de retenue avec lui, quoique toujours avec bienséance. J'étais charmé de l'offre de sa bourse, car la mienne commençait à s'épuiser, mais j'avais encore trop d'orgueil pour lui en faire la proposition. Cependant mon hôtesse, à qui je devais de l'argent, s'avisa de faire une histoire de son chef, et entrant dans ma chambre, lorsque le jeune homme y était, Madame, me dit-elle, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Comment, repris-je, les Français ont-ils pris les vaisseaux qui revenaient de la Virginie? Non, itteròmpit la vieille; mais le garçon, que vous avez envoyé hier à Bristol chercher de l'argent, et revenu sans en avoir apporté.

J'étais choquée de cette mauvaise feinte, qui avait l'air de vouloir en imposer au jeune homme, de sorte, que sortant ma bourse de ma poche, où il y avait douze guinées, je me mis à rire, et lui dis qu'apparemment le garçon se moquait d'elle, puisqu'il m'avait apporté l'or que je tenais dans ma main.—

Le jeune homme qui avait été visiblement révolté par le discours de l'hôtesse, parut charmé de ma réponse. Il me dit même, lorsque la vieille était sortie, qu'il esperait que je me fierais à lui, si l'argent me venait à manquer, puisqu'il avait obtenu cette promesse de ma bouche. Je me plaignis de la conduite de l'hôtesse, qui apparement voulait être payée, mais je la satiferai, ajoutai-je, dès aujourd'hui. Effectivement j'appellai la servante, et lui remis la somme, que je devais à sa Maitresse.

Le lendemain m'étant levée de bonne heure, et me promenant dans ma chambre, j'entendis la voix de mon voisin, qui m'appellait à lui. Je passai dans son appartement, et le trouvant couché, je m'assis à côté de son lit. Il me prit par la main et me dit à l'oreille, qu'il avait une question de consequence à me demander, mais à condition que je lui ferais une réponse sincere. Après avoir un peu badiné sur le mot sincere, je promis que je lui repondrai ingenûment. Alors il me pria de lui montrer la bourse, ce que je fis en riant. J'y avait trois guinées et demie. Est-ce tout l'or que vous avez, me dit-il? non, repliquai-je, à beaucoup près. Il me pressa de lui produire jusqu'à mon dernier soli je rentrai dans ma chambre, et lui apportai une petite boëte, qui contenait encore six guinées et un peu de monnoie, que je jettais sur

son lit, en lui disant, qu'il voyiat toutes les ri-
chesses, dont j'étais pour lors en possesion, Il les
remit, dans ma bourse, sans les compter; ensuite
me priat de lui apporter un sac qui était dans
un coin de son portmanteau. Il en versa l'or sur
son oreiller, et tirant mon bras, me fit signe de l'em-
poigner. Je fis quelque résistance, mais il en rem-
plit ma main, et m'obligea de l'enfermer dans
ma cassette.

Depuis ce jour, il trouvait à tout moment
à redire à mes robes, mes coeffes, et mes dentelles,
~~et me~~ forçait à acheter tou ce quil avait de plus
rare et à la mode. Je le faisais avec un plaisir
secret, car j'aimais la parure à la folie, mais tou-
jours avec une feinte repugnance pour miêx mé-
nager, disais je, l'argent quil m'avait prêté, et
que je voulais lui rendre au plutôt. Il fut offen-
sé de ma delicatesse, et m'assura qu'il ne m'a-
vait point preté cet argent, que c'était un foi-
ble retour pour toutes les bontés, que j'avais eu
pour sa personne; qu'il me donnerait aus-
si une servante, et se ferait un plaisir dorénavant
de manger regulierement à ma table. On peut
croire, que je n'y perdis rien dans la suite.

Nous vecumes ainsi environ trois mois,
qu'il lui prit une idée de s'en retourner à Londres
et de m'y mener dans sa chaise. Avant d'entre-
prendre ce voyage, il fut obligé de se rendre à Shepton

dans le Comté de Somerset, pour des affaires de famille, où il tomba dangereusement malade. Il envoya un domestique à Bath me chercher. J'y volai avec empressement, et fis tant auprès de lui qu'il se laissa transporter dans une litiere à Bath où l'air était meilleur, et les Medecins un peu moins ignorans. Sa maladie dura encore six semaines; le je soignai pendant ce tems-là jour et nuit car je craignais beaucoup de perdre une personne que j'aimais, et dont j'avais lieu d'attendre mille bienfaits.

En effet, dès que sa santé fut rétablie, il me força d'accepter cinquante guinées en recompense, disait-il, des tendres services, que je lui avais rendu pendant sa maladie.

Nous nous mimes en suite en chemine pour la Capitale. La premiere nuit il ne se trouva à l'auberge, qu'une chambre à deux lits. L'hôtte nous dit bonnement, que si j'etais la femme de Monsieur un seul lit nous suffirait, mais que si je n'étais que cousine, nous pouvions nous re-

poser dans ces deux lits aussi honnêtement, que si nous avions chacun nôtre chambre. En disant cela, il tira un grand rideau, qui pouvait servir de cloison. Cela suffit, dit mon Compagnon, pourvû que vous nous donniez un bon souper. Nous nous promenâmes dans le jardin, en attendant l'heure du repas.

Après le souper nous bumes quelques verres de vin de champagne qui nous égayerent, et nous firent tenir quelques propos badins, mais d'ailleurs très modestes. C'était la vertu par excellence de ce jeune homme, car il sortit de la chambre pendant que je me deshabillai, et se coucha meme sans chandelle. Etant au lit, il commença à plaisanter sur nôtre chambre, et m'assura qu'un seul lit eut éte suffisant, qu'il pouvait coucher tout nud dans le mien, sans m'offrir la moindre indécence. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que vous ne soyee la personne du monde que j'aime le plus; mais par cette raison je me ferais un scrupule de flétrir vôtre honneur. Pour preuve de ceci, permettez seulement que je passe dans votre lit. En disant ce paroles il se

leva, et malgré la feinte resistance, que j'opposai se glissa entre mes bras. Je ne m'attendais pas qu'il me tiendrait la parole, qu'il m'avait donnée; je me flattais même du contraire; cependant il ne fit autre chose que me caresser toute la nuit et se leva de bonne heure, sans avoir même touché au centre de l'amour.

Cette avanture doit paroitre singuliere à tous ceux qui savent de quelle maniere les loix de la nature opérent dans le corps humain. Ce n'était pas faute de viguer, car mon compagnon de lit était jeune et des plus robustes.

Nous continuames ainsi notre route couchant toujours ensemble, et ne prenant que des familiaritez innocentes; mais Salomon a dit, que celui qui aime le danger, y périra. Ce fut précisement nôtre cas, quoique la faute me doit être entiérement imputée. Un soir aprés nôtre arrivée à Londres, ayant bu un peu plus qu'a l'ordinaire, nous nous mimes au lit, et aprés quelques folies amoureuses, je lui dis, que pour une fois je le dégageais de sa parole. Il me prit au mot, et rompit dans un

moment toutes les barrieres que l'innocence avait mises entre nous. Ayant une fois trouvé le chemin, il y revint dans la suite á plusieurs reprises, et je changeai le cher et sacré nom d'amie pour l'infame titre de put..n.

Un chose surtout m'embarrassait. Je craignois les suites de cette intrigue, d'autant que je commencois á devenir grosse. Mon amant, á qui je ne cachais rien, m'assura, qu'il aura le plus tendre soin de l'enfant et de la mere. Il jugea même á propos de me placer chez une accouchesse á Hammersmith qui recevait les dames chez elle, sans leur demander la moindre question.

Je reçus une somme assez considérable pour les frais de mes couches, mais j'en épargnai autant que je pouvais pour me mettre á l'abri de la misere á tout évenement.

Enfin j'accouchai d'un beau garçon á la grande satisfaction du pere, qui venait me voir tous les jours. Nous laissames l'enfant entre les mains d'une nourrice,

et je me transportai à Londres, ou j'a-
vais loué un magnifique appartement.
Nous vecûmes ainsi six ans, pendant lequel
tems, il n'arriva rien de particulier, exce-
pté trois enfans que je lui fis, dont les
deux derniers moururent. Mon amant
me procura tous le plaisirs, que nôtre
sexe idolâtre: la comédie l'opera, la table,
et les promenades étaient mes passetems
ordinaires. En un mot je filais des jours
tissus de soye et me croyois aussi heu-
reusse que la premiere Duchesse du
Royaume, lorsqu'une affaire imprévue
vint tou-à-coup arrêter le cours de ma
felicité.

J'étais allée passer les fêtes de Paque
à une maison de campagne que nous
avions aux environs de Londres. Mon a-
mi était retenu en ville par quelques af-
faires de famille. A peine y avais je été
deux jours, que je recus un billet de sa
main, où il me marquait, qu'il était tom-
bé dangereusement malade à la maison
de sa belle-mere, ou je ne pouvait le voir
qu'en qualité de garde-malade. Il me pri-

ait dans même tems de lui rendre ce service, dont il s'était trouvé si bien dans sa derniere maladie. Je me transportai à Londres, en toute diligence et me rendis, selon l'addresse qu'il m'avait envoyée, à la maison de sa belle-mere, qui était dans le quartier de Bloomsbury. Il était à l'agonie, mais la Mere avait défendu de laisser entrer personne, sourtout aucune femme, car son amourette était assez connue dans la famille. Je trouvai néanmoins le moyen de m'informer de son état. M'étant déguisée en servante, je demandai comment il se portait, de la part d'une dame de qualité, qui demeurait dans le voisinage. On me repondait toujours, qu'il n'y avait point la moindre espérance de sa guerison, et que les Medecins l'avaient abandonné. Je sus même par hazard, que sa femme était au logis, et que sa raison commençait à lui revenir.

Tous ces circonstances penserent me deranger l'esprit. J'avais un enfant agé de cinq ans, que je n'etais pas en état d'entretenir; je devais moi-même bientôt

être exposée à la plus affreuse misere.
Remplie de ces idées, j'allais tous les jours demander de ses nouvelles. Les domestiques m'assûrerent enfin que sa santé se rétablissait. Je saisis cette occasion pour lui écrire une lettre, où je depeignis les termes les plus touchans ma triste situation; je lui répresantai son enfant, fruit de nos amours, comme moribond et déstitué de tous les secours nécessaires.

Je ne sais si ma lettre fut d'abord remise entre ses mains, mais je ne reçus sa réponse que quinze jours après. Elle était conçue dans les termes suivans:

Madame!

Je suis extremement surpris du contenu de votre lettre, d'autant que je vous avais fait savoir ma volonté par un billet, qui a été remis le dixhuit de ce mois à votre servante, pour vous le faire tenir. Je ne ferai que repeter ici mes intentions. La main de Dieu vient de me frapper d'un si rude coup, que je me suis vu reduit à l'extrêmité. Le flambeau de la mort a eclairé mes yeux. J'ai vu avec horreur l'énormité de crimes, que j'ai commis, et sur-tout le com-

merce criminel, que j'ai entretenu avec votre personne. J'ai pris en consequence une ferme résolution d'y renoncer à jamais.

Dieu veuille vous inspirer le memes sentimens. En attendant je vous envoye un billet de banque de cinquante piéces. J'aurai soin de l'enfant, que vous laisserez chez la meme nourrice. Vous ne ferez pas mal d'aller á Bath où en quelque autre lieu de la campagne, car je vous ne reverrai de mes jours, non que vous m'ayez offensé par votre conduite, mais parce que je veux profiter des sérieuses reflexions, que ma maladie m'a suggerées.

Je suis &c.

Cette lettre achèva de me désesperer; je m'epuisai en exécrations contre le perfide amant, qui payait me plus tendres faveurs d'une noire ingratitude. A ces accès cependant succéderent quelques sentimens, de piété et de repentir. Je frémissais à la vue de mes pêchés: j'étais mariée à un marchand de drap, qui m'avait quitte par nécessite, mais sans pouvoir dissoudre mon mariage. Cet obstacle ne m'avait pas empêché de me remarier, et à qui, grand Dieu! à mon propre frere

Ensuite de cet incestueux concubinage, j'avais vécu six ans en adultere et à présent je me voyais abandonnée de mes plus chers amis pour prix de mes déréglemens; car mon frere ne faisait plus réponse à mes lettres.

Je me déterminai enfin à lui écrire une seconde lettre, dans laquelle je lui demandai pour toute grace de me mettre en état de retourner chez mes parens à la Virginie. C'était une feinte dont je me servais pour lui arracher encore une somme d'argent, car je n'avais aucune idée, comme on peut le croire de faire ce voyage. Il eut encore la bonté de m'envoyer un second billet de banque, pour la même somme.

J'avais obtenu de mon frere en Amerique, à force de lettres d'importunités un dédommagement modique de la perte que j'avais faite par le mauvais état de ma cargaison, de sorte, que mon fond se montait à présent à environ 450. livres sterling. J'étais d'ailleurs trés bien équipée, j'avais des meubles et quelques piéces de vaisselle.

Avec ces materiaux je devais réparer les torts de la fortune. Je me flattais que j'avais encore de la beauté, aussi prenais-je tous

les soins pour en conserver le reste.

Je me fis d'abord passer pour une riche veuve, qui avait tout son bien à la disposition. Il y avait du vrai et du faux dans cette histoire. Il n'en fallut pas d'avantage pour m'attirer l'attention de quelques gens à bonnes fortunes, et d'une douzaine de petits maitres; mais une chose m'embarrassait extrêmement. Je n'avait point de confidente, qui put m'assister de ses conseils, et je vis alors qu'une femme est à moitié perdue, dès qu'elle est obligée de travailler de son propre chef. Les hommes ont toujours de ressources, que la faiblesse et la timidité naturelle de notre sexe, ne nous permetent gueres de trouver. Je me tins donc sur la défensive, me méfiant de tout le monde, et resolue de ne profiter, que de la plus belle occasion.. Cependant mon fond diminuait, et l'intérêt qui m'en reviendroit de le plaçant, n'aurait pas suffit, à beaucoup près, pour mon entretien, dans une ville comme celle de Londres.

Le hazard enfin m'ouvrit une scene nouvelle. Une vieille femme du nord de l'An-

gleterre logeait au second étage de la maison, où j'occupais le rez-de chaussée. Nous buvions souvent le Thé ensemble. La vieille m'entretenait sans cesse des avantages de sa province. C'était un charmant païs, disait-elle, les honnetes gens y étaient affables: l'on y vivait mieux pour vingt livres sterling par an, que pour le quadruple dans la maudite ville de Londres, où un procès l'avait attirée. Comme cette affaire devait se terminer à la rentrée des juges, qui devait se faire en moins d'un mois, elle offrit de me conduire à sa campagne, et de m'y entretenir moyenant une pension très raisonnable.

Je passais dans l'esprit de la vieille pour une très riche veuve, aussi me prodiquait-elle mille complimens respectueux, depuis le matin jusqu'au soir. Si elle avait connu le veritable état de mes affaires, elle ne se serait point avisée, de me mener dans sa province, où je devais être sacrifiée à ses intérêts, comme je le decouvris dans la suite. Mais il était impossible de me duper, car la seule nécessité, me faisait prendre ce parti. Cependant il arriva une affaire, qui récula

nôtre voyage de quelques jours. Je m'étais rendue à l'hotel de la banque pour y recevoir l'interêt de quelques billets, que j'y avais placés. J'y connaissais un commis, qui était un fort honnete garçon; car voulant un jour m'en aller sans avoir reçu tout mon argent, il me rapella et me conta le reste, qui consistait en une bagattele, que je n'avais pas remarquée. Ce trait me donna une haute idée de la probité. Je le priai de vouloir m'aider de ses conseils dans une affaires épineuse, où je me trouvais embarassée, ajoutant que j'étais une pauvre veuve sans amis, et que j'avais grand besoin de ses lumieres. Il me repondit modestement, qu'il ne se connaissait qu'en affaires de banque, mais qu'il se rendrait ce soir même au lieu que je lui indiquerais, avec un de ses amis, qui était un ésprit universel en toutes sortes de sciences. Je donnai le rendez-vous dans mon appartement. En effet, je vis arriver ces deux personnes, dès ce soir même. Après le Thé, je leur fis un ample détail de ma situation, disant, que j'arrivais de l'Amerique où j'avais eu

le malheur de perdre mon mari, qu'il me restait une bagatelle d'argent, que je voulais mettre à profit, mais, qu'étant destituée d'amis je ne savais de quelle façon m'y prendre.

Le Conseiller me dit, qu'il ne fallait pas le mettre en banque, car la banque ne payait aucune intérêt; mais que si je voulais en acheter des actions, elles me rapporteraient quelque revenu; que pour toucher ce revenu, il fallait se trouver à Londres, ou acheter les actions au nom d'une personne, qui y ferait sa residence, et à qui on pouvait se fier. C'est pourquoi ajouta-t-il en souriant, si votre resolution, Madame, est d'acheter des actions, vous ferez fort bien de vous associer un homme discret qui put en avoir soin et de votre personne en même tems.—

Je me flattais que ce discours pouvait etre sérieux, mais je sus bien-tôt, que ce n'était qu'un simple badinage, car il était marié, sans cependant avoir de femme. Il n'eut pas le tems de m'expliquer cet enigme, car il était obligé de se rendre ailleurs mais il me pria de lui marquer un rendez-vous pour le

landemain. Je lui dis, que je me trouverai chez lui à la meme heure. Il me donna sa demeure par écrit, et me laissa fort satisfait de ce premier entretien,

Je fus le voir a l'heure marquée; il me reçut d'un air poli et gracieux; et entrant d'abord en matiere me conseilla de placer mon argent chez quelque fameux banquier qui m'en donnerait un intérêt raisonnable; cependant sa délicatesse rencontrait partout des difficultez. J'entrevis dans ses raisonnemens tant de probité, et de franchise, que je voulus le laisser à sa discretion. Il ne refusa pas absolument de s'en charger; mais je crains, ajouta-t-il, d'avoir des démélés avec vôtre famille, en cas qu'un accident vous arrive. Je le tranquillisai là-dessus en l'assurant, que si je mourrais, je n'aurais d'autre légataire que lui; d'ailleurs je n'avais aucun héritier, ni parent dans cette partie du monde. Il parut charmé de ce discours, et me demanda pourquoi j'avais tant de bonté pour lui. Je repondis, qu'il était le seul honnete homme, que j'eusse rencontré depuis plusieurs années; et vous interrompit-il la seule honnete femme. Je

souhaiterais, que la mienne fut au diable, car c'est une veritable garce. Elle m'a fait plus de mille infidelitées, et je vous assure, que je ne puis être un cocu content. —

Je voulus détourner la conversation, mais étant en train il me détailla toute la conduite de sa femme. Il me dit qu'ayant été obligé de rester en Irlande trois ans, avant qu'il eut obtenu son emploi à Londres, elle avait eu pendant ce tems-la deux enfans avec un officier; que cependant il lui avait tout pardonné à son rétour; qu'il l'avait comblé de caresses; mais qu'au bout de quelques mois, elle s'était esquivée avec un jeune apprentif emportant tout ce qu'il avait de précieux, de sorte, ajouta-t-il, qu'elle est putain par inclination, et non par nécessité, ce qui serait un peu plus pardonable.

Il me pria alors de l'assister de mes lumieres à mon tour, mais je repondis, que c'etait une affaire trop délicate; que cependant je le croyais maitre de ses volontés, puisque sa femme l'avait abandonné pour suivre les siennes; que d'ailleurs il ne serait pas difficile d'obtenir un divorce, en vertu du quel il pourrait se remarier selon les loix.

Cela est juste repliquat-il mais avant que je travaille à mon divorce, permettez que je vous demande une question. Quand je l'aurai obtenu, voudrez-vous me donner votre main?

Je lui repondis qu'il serait toujours tems d'en parler, après qu'il l'aurait eu, qu'en attendant j'étais obligée pour affaire de me rendre à la campagne, et que sans doute pendant mon absence, il trouverait plusieurs objets plus dignes de son attention.

Nous ne fimes que badiner ensuite sur cette article. Il avait fait préparer un souper élégant, que l'on nous servit vers les neuf heures. Après avoir bu quelques verres d'un excellent vin, il reprit le style amoureux et m'assura qu'il avait été épris de ma personne dès le premier moment qu'il m'avait vu, mais que j'avais achevé de gagner son coeur, par la confidence que je lui avais faite. Il ajouta qu'il n'avait qu'une grace à me demander. Je répondis, que je lui accorderai tout ce, qui était raisonable, car je ne le croyais pas capable de rien offrir, qui put tourner à mon deshon-

neur, ou désavantage. Il me répéta mille protestation de la plus sincere amitié, et de l'amour le plus tendre, en m'assurant que la proposition qu'il allait me faire, ne tendrait qu'à affermir nos liens indissolublement. Il voulait en effet, que je l'epoussasse avant qu'il eut obtenu son divorce, à condition néanmoins, que je vivrais separément, et qu'il n'avait pas sur moi le droit du lit conjugal. — Je m'applaudissais au fond du coeur de cette resolution, mais il fallait jouer un peu l'hypocrite; c'est pourquoi je la rejettai pour le présent sous pretexte que cette démarche nous serait absolument inutile, et qu'elle pouvait nous jetter dans de grands embarras.

Il me proposa alors de signer un contrat avec promesse de l'épouser, aussi-tot que la permission de divorce lui serait accordée. Je lui avouai que cette demande etait la plus raisonnable, mais qu'au reste, il ne me croyait pas assez indiscrette pour me rendre aux premieres propositions que l'on me faisait.

Je voulais par cette air d'indifference irriter sa passion; car je toujours trouvé ce moyen d'une ressource infinie dans toutes les affaires, que j'avais avec les hommes. —

D'ailleurs j'avais un autre motif qui me déterminait à jouer ce rôle. Ma vieille compagne dont j'ai parlé ci-dessus, avait fini son procès, et me pressait vivement de l'accompagner dans sa province, où, disait-elle, je ne pouvais manquer d'attraper un bon parti. Je voulais tenter fortune dans ce païs-là avant de me rendre au bourgeois de Londres, car je ne l'aimais pas assez pour le préférer à un parti plus riche. Au pis aller, j'etais sure de le retrouver chez lui. Je promis en partant, de lui donner souvent de mes nouvelles, et de laisser entre ses mains la plupart de mes effets pour preuve de confiance, l'assurant qu'aussi-tôt que l'affaire du divorce serait achevée, je m'en retournerai à Londres, pour traiter avec lui plus sérieusement.

J'avoue que le dessein, qui me menait en province, n'était pas fort louable; mais celui de la vieille était diabolique, ainsi qu'on le verra dans la suite. Pendant le voyage elle eut pour moi mille égards m'accablant de politesse, et payant tous les frais. Nous trouvames à Werington, ville du comté de Lancaster, un carosse à quatre chevaux,

qui était venu nous chercher de Liverpool. Nous fumes reçus dans cette derniere ville avec beaucoup de cérémonie par un soit-disant Gentilhomme, qui, après nous avoir régalé à l'auberge pendant trois jours, nous accompagna à nôtre déstination. C'etait un magnifique château; orné d'un beau jardin; j'y trouvais deux ou trois aimables demoiselles, qui qualifioient ma vieille amie de cousine. J'y fus traitée avec beaucoup de politesse, car ma compagne n'avait pas manqué de leur dire, que j'étais une veuve très riche.

Je découvris d'abord que les gens de la maison étaient Catholiques Romains; je n'en fus pas effrayée, car j'avais encore ma religion à choisir: Aussi m'acoutumai je a raisonner comme eux sur les points dogmatiques de la religion; j'avais plusieurs argumens en faveur du Pape, et de sept sacremens; je traitais Luther et Calvin d'hérétiques, et donnais tous leurs sectateurs au diable. Je m'apperçus que ma prétendue conversion leur causait une joie infinie. En effet, c'etait le meilleur parti, que je pouvais suivre, pour y rendre

mon séjour de six semaines tranquille.

Au bout de ce tems, la vieille me conduisit à un village près de Liverpool, dans le carosse, qu'un de ses parens lui avait envoyé; attelé de six chevaux, avec quatre domestiques, en très-belle livrée.

Le parent nous reçut à la porte de la maison, et nous fit monter dans un magnifique appartement où un souper nous attendait. Dès le lendemain, il commença à me parler d'amour; le parti était très favorable, si je devais m'en rapporter au temoignage de ma pretendue amie, il n'avait rien moins, que 1500. livres sterling par an, mais la plupart de son bien était en Irlande.

Je n'étais pas non plus un objet méprisable; car la vieille, (je ne sais sur quel rapport:) avait fait accroire à son parent que j'étais riche pour le moins de douze mille livres sterling. L'Irlandois (car je sus par son accent qu'il était de cette nation:) n'eut pas plutôt appris cette agréable nouvelle, qu'il redoubla d'empressemens et de dépenses. Il ne me quit-

tait jamais, s'épuisant en protestations d'amour, et deux ou trois fois par jour je recevais des présens de sa main. J'avoüe que j'en fus un peu éblouie, car c'était un jeune homme d'une aimable figure, grand, bien fait, avec des manieres polies et une complaisance extrême. Il me parlait souvent de sa compagne, qui était dans la plus belle province d'Irlande, de ses chevaux, de ses écuries, de ses fermiers. D'ailleurs il se disait allié aux plus nobles familles de ce royaume-la.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne me fit aucune question sur l'état de mes affaires; il me promit même de me passer par devant un procureur un douaire de six cens guinées par an.

J'étais étourdie de sa générosité, et de sa grandeur d'ame; la vieille me demandait tous les jours quels équipages il me faudrait, combien de pages, combien de servantes. Je n'avais jamais entendu de pareils discours. On peut s'imaginer, que lorsque l'on me proposa le mariage, je ne répondis pas dans la négative. Aussi à peine y eus-je donné

mon consentement, que je vis arriver un prêtre de l'Eglise Romaine pour en faire les cérémonies. C'était à dessein, disait-on, d'éviter l'éclat et les visites.

J'avoue que ma conscience me reprochait l'espece d'infidelité que je faisais à mon ami de Londres, qui se donnait peut-être des peines infinies pour posseder ma personne; mais l'état de magnificence où je me voyais elevée, fit bientôt disparoitre ces reflexions vulgaires. J'étais dans les bras d'un joli cavalier, qui se faisait un devoir, de me procurer tous les plaisirs, dont j'étais follement idolatre.

Nous restâmes encore à la campagne environ un mois, que mon mari prit la résolution de m'emmener avec sa parente en Irlande. En conséquence nous nous mimes en chemin dans un magnifique équipage, que mon mari avait loué, et en trois jours nous arrivâmes à Holyhead, lieu où nous devions nous embarquer.

La vieille feignit ici une maladie pour retarder nôtre départ. Un soir, qu'elle s'était retirée dans son appartement, mon mari me demanda, si je n'avais pas quel-

ques affaires à regler à Londres, ajoutant, que si j'y avais de l'argent en banque il vaudrait mieux l'en retirer pour être placé à Dublin, capitale de l'Irlande. Je lui dis, que j'étais surprise de ce discours d'autant que je ne lui avais jamais donné lieu de former un pareil soupçon. Il est vrai, repliqua-t-il, que vous ne m'en avez point parlé; c'est ma parent qui m'a assuré que vous y aviez une somme assez considérable. Je répondis qu'elle ne m'avait jamais entendu tenir un pareil propos, et j'insistai, qu'on la fit venir pour un moment dans nôtre chambre, car elle n'étoit point encore couchée. Je lui demandai où elle avait entendu dire, que j'avais une somme considérable en banque. Elle repondit que plusieurs personnes le lui avaient dit à Londres. Mais, repris-je, vous ai-je jamais dit moi même que j'étais riche; et si vous le croyiez, pourquoi avez vous conseillée, de vous suivre en province, pour vivre à bon marché? Je crains, ajoutai-je en m'addressant à mon mari, que l'on vous a trompé en me répresentant comme une veuve riche, mais j'atteste le ciel, que je n'y pas eu la moindre part. La

rougeur monta à son visage, et il m'assura quil se contentait de ma personne, et qu' il n'avait eu aucun dessein intéressé en mé pousant. J'eus bien gardé d'ajouter foi à ses parolles, car à son air distrait et revenir j'entrevis, que nous étions trompés l'un et l'autre. J'en fus persuadée un moment après, qu'il éclata en injures contre sa prétenduë parente; il la traita de put..n, de voleuse, et enfin la chassa à coups de pied de son appartement. Cette avanture m'effraya tellement, que je fus me cacher dans le cabinet, où je donnai un libre cours à mes soupirs. Mon mari était tombé en profon de mélancolie; il se promena environ un quart d'heure dans la chambre; puis se faisant apporter une plume, de l'ancre et du papier, il écrivit une lettre, quil cacheta et laissa sur la table. Il descendit ensuite à tâtons, et gagna le large si vite, que lorsque je regardai par la fenêtre, il était déjà à un quart de lieue de l'endroit. Je passai dans l'appartement de la vieille, et ayant rejetté toute cette suite de malheurs sur son indiscrétion, je lui fis part de la fuite

de mon mari. Elle se mit à pleurer, me demanda pardon, et m'assura, qu'elle croyait avoir fait un acte méritoire en nous unissant. C'était une fausseté grossiere, mais enfin il n'était plus tems de se quereller. Je lui dis, de prendre une chaise, et de s'en retourner chez elle, ce qui fut exécuté immédiatement. Pour moi j'étais si confuse, que je ne savais absolument quel parti prendre. Heureusement je ne manquais pas d'especes; car il ne m'en avait rien couté jusqu'à présent. Je payai l'écot, et montant à la chambre, pour faire mon paquet, j'y trouvai une lettre, qui m'était adressée. Elle était conçüe dans les termes suivans:

Ma chere!

Je suis le plus misérable de tous les hommes. J'ai trahi une personne innocente, mais je vous jure que c'était malgré moi. La vieille diablesse est cause de tous nos malheurs. Comme je ne suis pas en état de vous entretenir selon votre mérite, je vous abandonne, pour ne point dissiper le bien que vous pouvez avoir. Si vous rencontrez

quelque bon parti, (comme vous le meritez:) profitez-en; je ne troublerai jamais votre repos. Je vous souhaite tout le bonheur possible. En attendant je suis. &c: A. E.

Cette lettre n'augmenta pas ma surprise, mais il me fallait tout mon courage pour me tirer de cet embarras. D'abord je résolus de prendre la route de Londres, où j'étais sûre de retrouver un fidele ami, je veux dire le jeune homme, qui m'avait aidé de ses conseils, et qui avait une partie de mon bien entre ses mains. En y arrivant, je louai une petite chambre garnie dans le quartier de Clerkenwell, où j'eus le loisir de reflechir à mon aise sur cette derniere aventure. J'avoue que rappellai avec plaisir les momens délicieux, que j'avais passés avec le bel Irlandois, mais ces pensées furent troublées par le souvenir de la catastrophe, qui venait de m'arriver, d'autant plus que j'étais enceinte, et que je ne savais dans quel endroit, je pourrais commodement faire mes couches.

J'avais soin de visiter souvent le bour-

-geois, à qui j'avais confié mes affaires, il me donnait toujours les mêmes marques de son amour. Je sus qu'il travaillait avec succes à obtenir un divorce, mais je souhaitais que cette affaire durat encore quelque mois, car il n'eut point été bienséant de l'épouser avant mes couches. J'étais cependant déterminée à ne le point perdre; car il me fallait un mari, qui eut de quoi m'entretenir. Son amour pour moi était constant. Il me l'avait témoigné dans plusieurs lettres, que je reçus de lui à la campagne, et depuis mon retour en ville. D'ailleurs, je n'étais point inquiète au sujet de l'Irlandois; il allait se remarier de son côté, et me laissait libre de tous mes engagemens.

Mon hôtesse s'apperçut aisément que j'étais enceinte; comme ce n'était point un lieu propre pour accoucher, elle me pria poliment de chercher quelque autre endroit. Je ne savais où donner de la tête; je n'avais qu'un ami, à qui je n'osait confier ce secret. Heureusement

l'argent ne me manquait pas. C'est pourquoi après, quelques difficultés, je supliai l'hôtesse de faire venir une sage-femme. J'en vis bientôt arriver une, dont la physionomie me plut infiniment. Elle m'aborda d'un air aisé, et m'offrit ses tres-humbles services d'une maniere qui m'enchanta. Je lui dis, que je serais charmée de me transporter à sa maison pour quelques mois, que d'ailleurs je ne lui causerai aucun scandale, car j'étais mariée, mon époux étant allé en province pour ses affaires. Ne vous inquiétez point sur cette article, me repondit l'accouchëse; Toutes les femmes que je reçois chez moi, sont censées avoir des maris, comme tout enfant doit avoir un pere. Cependant il ne me convient pas d'approfondir vôtre situation; il suffit que vous aurez lieu d'être contente de mes soins.

Il n'y avait qu'une chose qui m'embarrassait. Je craignais que les Marguilliers de la paroisse ne me cherchassent querelle, dès qu'ils sçauraient que j'étais accouchée. Je

témoignai mon inquiétude à Madame Buley (: c'était le nom de la sage-femme). Je vous comprends, dit-elle, vous ne savez de quelle manière vous pourrez-vous défaire de l'enfant, que vous mettrez au monde. Tranquillisez-vous; j'entreprends de vous oter ce fardeau moyennant une bagatelle d'argent. Vous n'avez à présent qu'à vous transporter chez-moi, je demeure dans la rue St. Jean à l'enseigne du berceau; mais j'ai une question a vous demander auparavant, à la quelle si vous pouvez satisfaire, la reste ira au mieux.

Je compris aisément ce qu'elle voulait dire; je la prévins en lui offrant d'avance une douzaine de guinées. Elle ne voulut point les accepter, mais pour faire la chose amicalement, elle me montra l'état de depense, à la quelle je serois sujette dans sa maison. C'était un prix fixe, disait-elle, auquel on ne rabatait jamais un liard. Je devais payer la chambre, à raison de 20. shellings par mois, deux guinees par mois à la nourrice, une guinée

au Ministre pour les fonctions du baptême; cinq guinées pour ses honoraires, et une guinée à la servante. Je ne trouvai rien à redire à ce compte, et dès le jour même je me fît voiturer à l'enseigne du berceau dans la ruë St. Jean. J'avais eu la précaution d'envoyer un billet à mon ami, où je lui marquais, que j'etais obligée de me rendre à Bristol pour y régler quelques affaires avec le correspondant de mon frere, et que mon absence serait d'environ trois mois, d'autant que j'y attendrais l'arrivée de la flotte de Virginie.

Je ne puis exprimer les soins que se donnait M. Bexley à mon égard. Elle m'avait préparé un très-joli appartement, où j'étais servie par une fille jeune, que je soupçonnai un peu dans le commencement, mais dont j'eus lieu d'être contente dans la suite. Je prenais le chocolat le matin, un bouillon à midi avec un poulet, un morceau de veau, ou quelque autre plat bien accommodé. Enfin je me portais aussi bien, que mon état pouvait le permettre.

Mon hotesse montait quelques fois dans mon appartement. C'était une bonne réjouie, qui avait toujours quelque histoire divertissante à raconter. Un jour après m'avoir fait rire aux depens des jeunes demoiselles, qui venaient accoucher chez elle, (dont cependant elle cachait les noms.) je lui entendis dire, qu'elle avait dans ce tems-là douze filles de joie dans sa maison, quatre filles de condition, et trois femmes, dont les maris étaient absens; je faisais la quatriéme de cette derniere classe. J'ajouterai pour son honneur, que le meilleur ordre, et la plus grande décence regnaient dans la maison. Il n'y entrait des hommes, que très rarement, et on ne leur permettait jamais d'y passer la nuit. Enfin ses manieres étaient si affables, que je resolus de lui devellopper mes secrets, et de profiter des lumieres d'une femme consommée dans ces sortes d'affaires. —

Je venais d'accoucher d'un beau garçon; et je voulais savoir de quelle maniere la sage-femme m'en débarrasserait. Tout charmant qu'il était, je ne pouvais le retenir;

mais je n'étais point de ces meres dénaturées, qui ne se font aucun scrupule, de perdre les fruits de leur criminelles amours. Mon hotesse trouva le moyen de me tranquilliser; elle fit venir une jeune paysanne, qui entreprit de se charger de mon enfant pour la somme de dix livres sterling une fois payé. Madame Buley m'assura, que mon enfant ne pouvait tomber en meilleures mains; que cette femme en aurait les soins d'une mere; qu'au reste elle demerait a dix lieues de Londres, à un endroit qu'elle me nomma, et où il ne tiendrait qu'à moi d'aller de tems en tems et de voir mon enfant moyennant une bagatelle que je donnerais à la nourrice. Je n'hésitai point à payer les dix livres sterlings, avec promesse d'y ajouter des présens proportionés aux soins, qu'elle aurait de mon enfant. La nourrice le prit entre ses bras, et s'en fut à sa campagne, très satisfaite du marché, qu'elle venait de conclure. L'enfant mourut deux mois aprés.

Ayant remercié Mme Buley du ser-

-vice essentielle qu'elle m'avait rendu, je lui fit part de la cause, qui m'y avait déterminée. Elle plaisanta beaucoup sur mon mariage avec l'Irlandois, mais lorsque lui je parlai du parti qui se présentait à Londres, elle voulut me persuader que mon premier mariage était nul; car, ajouta-t-elle, vous avez dégagé votre parole l'un et l'autre, de sorte que le contract n'est plus valable. Vous ferez donc bien de profiter de l'occasion, et de vous marier au premier jour.

C'etait bien mon intention; aussi, dés que je fus en état de sortir, je pris congé de mon hôtesse, et me rendis à une petite ville sur le chemin de Bristol. Delà j'écrivis une lettre à mon confident de Londres, où je lui marquai, qu'ayant achevé mes affaires, je m'en retournerai à la Capitale, où j'aurais le plaisir de le voir en quatre jours au plus tard.

Son impatience ne lui permit pas de m'attendre; il me joignit le sur-lendemain à vingt lieues de Londres. Je le vis

arriver dans une chaise à quatre chevaux; et l'ayant apperçu d'assez loin; je fis signe au cocher d'arrêter; car j'étais dans la diligence. Ayant mis pied à terre, j'avançai vers mon amant, qui me reçut avec les plus grandes démonstrations de joye, et me plaça à son coté dans la chaise. Alors rebroussant chemin nous gagnames la premiere auberge pour prendre des rafraichissemens, et nous entretenir plus à nôtre aise. Mon amant produisit d'abord des papiers, par lesquels il avait prouver que sa femme lui avait été infidèle; il m'en montra d'autres, où il lui était permis de se remarier.

Après avoir temoignagé une joye excessive sur ce derniere chapitre, il m'invita à faire un tour dans la ville. Nôtre hôte, qui devait nous servir de guide, nous mena à l'Eglise, qui était la plus grande curiozité de l'endroit. Je m'apperçus que mon ami lui demanda à l'oreille d'une voix assez haute si la Maison du Ministre de la paroisse en était éloignée. Il demeure à deux pas

d'ici, reprit l'Hôte; c'est un très galant homme; si vous avez besoin de son ministère, il viendra dans un moment chez-moi. Vous me ferez plaisir repliqua mon compagnon.

Je faisais semblant de ne point écouter leur discours, mais j'en étais charmée dans le fond de l'ame, et je me doutais bien, que nous serions mariés dès ce soir même.

En effet, dès que nous fumes de retour à l'auberge, mon ami m'ayant fait monter à nôtre chambre, commença à me combler de caresses, et me jettant sur le lit me força par la violence de ses baisers à lui donner promesse de mariage. Il fut si transporté de mon aveu, que je crus d'abord qu'il n'attendrait pas les céremonies de l'eglise, mais c'était un parfait honnête homme. Le curé étant justement entré, l'hôte le mena dans notre appartement, accompagné de son épouse et de sa fille ainée. Le ministre nous salua d'un air gai, et s'applaudit de l'occasion, qu'il avait de nous rendre heureux

Je vois bien, ajouta-t-il, que vous n'êtes, ni l'un ni l'autre, de ces jeunes étourdis, qui en imposent quelque-fois aux gens de ma robe sans avoir obtenu la permission speciale de l'Eveque, ni le consentement de leurs parens. C'est pourquoi je veux sans delai vous administrer les cérémonies de nôtre sainte mere l'Eglise anglicane, établie par acte de parlement. Maitre Jacques, (c'était le nom de l'Aubergiste) apportez-moi votre bible. Il nous lut quelques prieres et ensuite nous unit par les liens du mariage selon toute la teneur des actes des actes de parlement.—

L'hôte nous avait preparé un excelent souper; la joye et la bonne chere presiderent à nôtre table, et aprés avoir bien ri, bien mangé, et mieux bu, nous fumes conduits au lit nuptial. Nous y restames jusqu'à midi du lendemain, car le bruit de nôtre mariage s'était repandu dés la veille dans le voisinage, de sorte, qu'on nous servit une serenade vers le sept heures du matin, qui dura assez long-tems; d'ailleurs mon mari ne m'avait

point permis de me reposer beaucoup pendant la nuit.

Mon mari étant allé faire un tour au jardin, je restai dans ma chambre pour faire ma toilette. Je fus bientôt interrompue par l'arrivée de trois cavaliers, qui venaient à bride abbatue; leurs chevaux succombaient sous les poids, tant ils étaient fatigués. Juste ciel! quelle fut ma surprise, lorsqu'y regardant de plus près, je reconnus l'un d'eux pour ce même Irlandais, que j'avais épousé près de Liverpool. Mille idées confuses se présenterent à mon esprit agitée. Je ne savais deviner, quelle raison pouvait l'amener dans cet endroit. Tantôt je me figurais, qu'étant informé de toutes mes démarches, il était venu dans le dessein de m'assassiner, ou du moins de me réclamer pour sa femme. Un autre moment je craignais, que le mauvais état de ses affaires ne l'eut obligé de roder les grands chemins, et de vivre des dépouilles des voyageurs. J'étais dans cette af

freuse incertitude, lorsque tout-à-coup je vis brider leurs chevaux. Ils n'avaient point resté dix minutes à l'auberge, qu'ils remonterent et poursuivirent leur route au grand galop.

A peine furent-ils sortis de la ville, que les archers arriverent suivis d'une populace qui s'était assemblée sur le rapport, que trois hommes montés à cheval venaient de voler deux carosses sur le grand chemin. On s'informa aux auberges, si l'on aurait vu passer les personnes suspectes. Tout le monde fut d'accord, que c'étaient les hommes, qui s'étaient arrêtés à l'enseigne du taureau. Inquiete sur le sort de mon pauvre Irlandois, je fis monter un des autres, que l'on appelle ordinairement le connêtable. Je lui persuadai que le soupçon du peuple était mal fondé, d'autant que je connaissais un de ces trois gentilshommes, pour une personne de qualité, qui avait du bien dans le Comte de Lancaster, et qu'apparement les deux autres

étaient de ses amis.

Ces paroles eurent tant de poids, que le soupçon, qu'on avait conçu, s'évanouit, la populace se dispersa; et les autres s'en retournerent chez eux.

Cependant je sus, que le vol était considérable; on avait enlevé 560. livr: Sterl: outre une grande quantité de dantelles. J'aurai lieu dans la suite de parler de trois voleurs.

Cet accident nous fit rester encore un jour dans cet endroit; L'Aubergiste accompagné de ses deux filles voulut nous escorter une bonne partie du chemin; nous les renvoyames dès que nous eumes gagné la premiere ville, aprés leur avoir fait prendre des refraichissemens. Ainsi à petites journées nous arrivâmes à Londres, où je pris possession d'une jolie maison bien meublée. Mon mari n'était pas fort riche, mais il avait de quoi entretenir un honnête menage, sans faire un figure brillante. Nous menions une vie tranquille, jouissans des douceurs d'un amour tendre, sans nous mêler beaucoup de ce, quil se passait au dehors. J'avais le loisir de faire

des reflexions sur ma conduite passée. Je regardais mes péchés avec horreur, remerciant Dieu de m'avoir mené après tant de tempêtes dans un port tranquille et à l'abri du naufrage. Cependant la providence me réservait à d'autres malheurs plus affreux, que ceux que j'avais essuyés. Cinq ans s'étaient écoulés depuis mon mariage, sans que le moindre nuage eut troublé la serenité de nos jours, lorsqu'une affaire imprévue vint tout-a coup mettre fin à nôtre felicité.

Mon mari avait donné caution pour un ami, qui devait une somme considerable. A peine l'autre se vit-il échapée des mains de ses créanciers, qu'il disparut, et fut se retirer à Boulogne en France. Mon mari selon les loix fut obligé de payer la somme. Nous n'avions pas les reins assez forts pour supporter une telle perte, qui fit une si forte impression sur l'esprit de mon mari, qu'il en eut une profonde mélancolie. J'eus beau le consoler par des discours obligeans, par des caresses, et milles autres endroits. Le coup avait percé jusqu'au coeur, et par consequent

était mortel; aussi le portat-il au tombeau après avoir langui environ six semaines.

Je pensai l'accompagner à l'autre monde, car où pouvais-je trouver le moyen de survivre à un accident, qui me privait de mon seul appui, et me réduisait à une affreuse indigence. Ma premiere idée après avoir repris l'usage de sens, fut de remettre notre maison au propriétaire, de vendre les meubles, et de me fixer dans une petite chambre garnie. Je ne pouvais plus espérer de m'attirer les regards des hommes, car j'avais 48. ans complets, et mon visage quoique relevé, de tous les secours de l'art, n'était qu'un mauvais reste de ma premiere beauté.

Ayant ramassé tout l'argent, qui me restait, je me plaçai en pension chez une vieille veuve, qui tenait une petite boutique du côté de Templebar. Il devait m'en couter vingt livres sterling par an. J'y vecu deux ans et demi, mais toujours dans la derniere inquietude sur le sort de mes affaires. Je voyais mes finances s'épuiser sans avoir aucune ressource ultérieure pour subvenir aux nécessités de la vie.

J'éprouvai bientôt la vérité du proverbe, qui dit, que si la pauvreté n'est pas un vice, elle n'est guères moins. J'entendais une voix intérieure, qui me pressait de courir les rues et de chercher fortune à force d'industrie. Je fus contrainte enfin de céder à ce mouvement supérieur. Je sortis un soir vers la brune, et passant par Leadenhall, je vis un paquet sur le comptoir d'un Apothicaire. Il n'y avait dans la boutique qu'un garçon et une servante: le garçon était monté sur une échelle cherchant quelque drogue, et la servante lui tenait la chandelle. Ils avaient l'un et l'autre le dos tourné au comptoir, Je saisis cette occasion pour y glisser ma main, et sans faire le moindre bruit, j'enlevai le paquet; puis enfilant plus de vingt rues, je me trouvai rendue chez moi dans le moment que les neufs heures sonnaient. Je montai vite dans ma chambre, feignant d'être malade, je m'enfermai à la clef; puis déliant le paquet j'y trouvai quelques morçeaux de très fine dentelle, avec deux gobelets d'argent, six grandes cueillers du même métal et quelques tasses de porcelaine, Le succes de

cette entreprise ne m'encouragea pas beaucoup; je voyais le danger, que je courais de me faire pendre. D'ailleurs les sentimens de probité et d'honneur, que j'avais appris de mon mari, et que j'avais cultivés pendant sa vie, n'étaient point encore effacés de mon ésprit; mais les mauvais conseils, que me suggérait intérieurement le diable, cet ennemi déclaré du genre humain, me les faisaient oublier trop souvent.

Quelques jours après, je sortis vers les cinq heures de l'après-midi, et dirigeant mes pas vers l'église de St. Barthelemi, j'y rencontrai une petite fille, qui avait au cou un chapelet d'or à gros grains. Le collet n'etait pas asurément fait pour la demoiselle; sa mere sans doute par un excés de vanité le lui faisait porter, lorsqu'elle allait prendre leçon chez son maître à danser. Je sus qu'elle en revenait dans le moment que je la rencontrai. La servante qui l'accompagnait ordinairement, l'avait quitée à quelques pas delà, pour s'amuser apparement avec quelque jeune homme de sa connaissance. Je voulus servir de guide à la petite demoiselle, jusque dans la rüe d'Aldersgate, où sa mere demeurait. Il

fallait passer par le cloitre de St. Barthelemi. C'était un lieu obscur et favorable à mon projet. En effet, dès que nous y fumes entrées, j'arretai la Demoiselle, comme pour attacher son mouchoir par derrière. En l'attachant j'eus soin de délier le collet avec tant d'addresse, qu'elle ne s'en apperçut pas. Je la conduisis alors hors du cloitre, et faisant semblant d'entrer chez un ami pour demander de ses nouvelles, j'enfilai une petite allée, qui menait sur un pont, où je me trouvai confondue dans une foule innombrable. Ici prennant un fiacre, je me fis voiturer à mon logis, où j'enfermai ma proye, qui pouvait bien valoir une vingtaine de guinées.

Il m'arrivait souvent de pareilles avantures. Un soir que je faisais ma ronde, à mon ordinaire, il s'en présenta une des plus singulières. Etant dans la rue de Lombard à côté de l'allée de trois Rois, je vis arriver un homme jeune, qui courait à toutes jambes, tenant un paquet sous le bras. Il jetta son fardeau derrière moi, me priant pour l'amour de dieu, de le conserver, jusqu'à ce qu'il revint. A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il se mit encore

à courir. Dans le moment, j'en vis passer deux autres, tenant chacun un pareil paquet sous le bras. Ceux-ci n'eurent pas le tems de s'arrêter, car il y avait quatre personnes à leurs trousses. Ils furent arrêtés l'un et l'autre, et se laisserent ramener avec leur butin à la boutique qu'ils venaient de voler. On ne fit pas la moindre attention au paquet, que je tenais derrière moi; aussi dès que la populace fut dispersée, eus je soin de m'en emparer, et croisant plusieurs petites rües, j'arrivai à bon port en moins d'une heure. J'eus lieu de m'applaudir d'une entreprise, qui m'avait si peu couté, et qui m'étoit d'un grand avantage; car je trouvai plusieurs pièces d'une très belle soye, avec quelques aunes d'un velours de Genes. C'étaient de fort jolies meubles pour mon armoire, qui commençait à se garnir à vue d'oeil.

Je faisais quelquefois des excursions en campagne, à deux ou trois lieues de Londres. Comme j'allais à pied, j'examinais de boutiques en passant. Un jour me trouvant à Stepney, je vis deux belles bagues sur le comptoir d'une lingere, à coté de la fenêtre. Je frappai assez rudement à la porte, car s'il etait venu quel-

qu'un, j'aurais demandé le prix de quelques marchandises; mais ne voyant arriver personne, j'entrai doucement, et enlevai les deux bagues. Je sus quelques jours après, qu'elles appartenaient à une jeune fille, qui demeurait chez la Marchande, et qui, dans le moment, que je les volai, se lavait les mains à la cuisine. Je les avais vendues dés le jour même à un jouaillier de Londres, l'une pour 12. et l'autre pour 5. guinées. Je ne savais pas me defaire si aisément des autres effets, que j'avais volés, sur-tout des piéces de soye, et de velours. Après mainte reflexions, je résolus de m'addresser à ma vieille accoucheuse, femme versée dans les ruses du monde, et d'une conscience pas trop timorée. Je me rendis à l'enseigne du berceau dans la rue St. Jean, où mon amie continuait son métier, mais avec peu de succés, car un gentilhomme du quartier, dont la fille était venué faire ses couches chez elle, lui avait fait un procés, qui pensa la ruiner de fond en comble de sorte, qu'elle s'etait vue obligée d'avoir recours à d'autres moyens, pour subsister honnêtement. pour cet effet, elle prétait sur gages, et

achetait des marchandises de certaines personnes, qui n'auraient point trouvé un débit ailleurs. J'étais précisement dans ce cas. J'offris donc mon paquet à ma vieille confidente, disant, que j'avais reçu le velours d'un ami à Bristol, et que les autres effets m'avaient été donnés par feu mon mari. Point d'explication avec moi, me dit-elle; de quelque côté que viennent ces marchandises, ce sont de l'or en barre. En effet, j'en reçus à peu près la valeur en guinées, et je fus si contente de maniere de cette femme, qui m'était si necessaire, que je lui demandai un appartement dans sa maison. Elle accepta ma proposition avec joye, me protestant de la plus fidele amitié. Ayant meublé un appartement, je commençai à faire quelques petits ouvrages, pour essayer de gagner ma vie honnêtement; mais n'en retirant qu'un très mince profit, je m'ennuyé à la fin, résolue de continuer mes courses dans les rues de Londres, jusqu'à ce que je pusse me faire une rente viagère. Je ne fis rien les deux premières fois, mais le troisieme soir passant dévant un Cabaret à bierre, je vis un pot d'argent sur une table assez éloignée du Comptoir. J'entrai dans cette

maison, et me mettant à cette même table, je plaçai le pot à mon côté sur un banc, où j'étais assise. Je demandai ensuite une point de bierre, que le garçon m'apporta, pendant que je la buvais, la Maitresse descend, et se met dans son comptoir. Jean, dit elle au garçon, la Compagnie du numero 5. est donc partie? (c'était la table où je buvais) oui, Madame, repond le Domestique, As tu eu soin, dit la Maitresse, de me rapporter le pot d'argent, qui leur servait à boire? Non Madame, reprit Jean, ce fut le petit Jacques, et le voila à votre main gauche. C'était un pot que le petit Jaques avait apporté de la maison d'un voisin.—

Ce discours me causa une joye infinie j'attachai le pot sous ma jupe, et avalant ma bièrre, je remis la chopine entre les mains du domestique, lui disant d'avoir grand soin de sa vaisselle. Il me remercia avec un air modeste, qui ne donnait rien à soupçonner. Je n'eus pas plutôt gagné la rue, qu'enfilant une petite allée, qui conduisait au rivage, je louai un vaisseau pour

me conduire à la tour. Il ne m'en couta que six sols pour me mettre en sûreté. Je me rendis de là chez ma confidente, à qui j'exhibai la belle pièce d'argent, que je venais de dérober. Elle me combla d'éloges, me mettant infiniment au-dessus de la célèbre Marie Coupe-bourse, qui s'était tant signalée par ses travaux, et me paya mon vol six guinées. Pour prévenir toute découverte, (: car le nom du Cabaretier etait gravé sur son pot :) elle le fondit de ce soir même avec plusieurs autres pièces, que ses amis lui vendaient de tems en tems.

Malgré ces succès, je ne laissais pas de faire reflexion sur le dangereux métier, que j'avais entrepris. J'avais même l'air rêveur et inquiete. Madame Buley s'en apercevant me dit, qu'elle me donnerait une compagne qui me servirait de guide, et que sous sa protection je n'avais rien à craindre de juges de paix, ni de tous leurs émissaires.

Effectivement l'ayant priée à diner ce jour même, je fus si enchantée de l'esprit de

cette créature, que je m'offris à l'accompagner dans toutes ses expeditions. Il ne fallut pas attendre longtems. Dès le soir nous dirigeames nos pas vers une eglise, où un Eveque avait du prêcher à trois heures de l'après midi. Il venait d'achever et le monde sortait. Nous avions concerté nôtre projet auparavant. Ma compagne, comme si elle avait bronché, heurta une dame, qui etait enceinte, avec tant de violence, qu'elle recula de cinq pas, et parut terriblement effrayée. Je lui avais deja arraché la montre d'or, qui pendait à son coté. Betsey Fuller (: c'était le nom de ma compagne:) faisait mille excuses à cette dame, et lui présentait une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, pour me procurer le tems de m'eloigner de sorte, qu'elle n'arriva au logis qu'une demi heure après moi, où elle nous fit rire de ce trait malicieux; nous montrant encore une bourse de dix guinées, qu'elle avait enlevée à la bonne dame, pendant qu'elle lui prêtait ses secours. Nous eumes pour la montre 20.

guinées de mon hôtesse; c'en était une à repetition, qui en valait bien 36. mais il étoit juste que la bonne femme eut un profit honnête.

Je fis encore plusieurs petits filouteries avec la même personne; mais la fatigue et les agitations perpétuelles m'avaient causé une espece de fièvre, qui m'obligea de garder ma chambre une quinzaine de jours. pendant cet intervalle, Betsey Fuller ne resta pas tranquille, mais s'étant avisée un soir d'entrer dans une boutique de soye, et d'en emporter quelques aunes, qu'on avait placées sur le comptoir, les voisins l'apperçurent, et en ayant donné l'avis au Marchand, ses domestiques la poursuivirent, en criant au voleur. La rüe était fort longue sans aucun détour, de sorte qu'elle fut bientôt arrêtée, et le Commissaire du quartier l'envoya en prison. Son procès fut bientôt fait, et comme il y avait plusieurs accusations contre elle, son cas n'etait pas graciable. Je la vis pendre à Tyburn avec deux voleurs de grand chemin. –

Nous avions été, Mr. Buley et moi, dans une apréhension affreuse pendant tout le cours de cette affaire; les criminels révélent souvent leurs complices pour obtenir leur pardon soit dans ce monde soit dans l'autre; mais aussitôt que l'exécution de la haute justice nous eut délivré de cette crainte, nous nous contentâmes de donner quelques larmes à la memoire de la défunte, bien résolues de prendre nos mesures désormais avec plus de précaution.

Un soir que nous faisions des projets pour nous dédommager de la perte de l'incomparable Betsey Fuller, ma confidente entendit crier au feu. Elle met sa tête à la fenêtre, et voit une maison au coin de la rüe toute en feu. Voici une belle occasion, me dit-elle, profitez-en. Allez-y dans le moment, présentez-vous au nom de Madame Sandry; c'etait une vieille dame, qui demeurait dans nôtre voisinage. Je sortis brusquement, et me fourrant à travers de la populace, j'entrai dans la maison, où le feu avait

pris. Heureusement je rencontrai la Maitresse, qui portait d'une main un petit enfant, et un grand paquet de l'autre. Je viens, lui dis je toute essouflée, de la part de Mme Sandry, elle vous prie de lui envoyer une partie des effets, que vous pourrez sauver de l'incendie. Ah! la bonne dame s'écria la maitresse, le bon Dieu la récompensera, portez lui cet enfant et ce paquet. Je les pris l'un et l'autre, et me faisant ouvrir un passage, je dirigeai mes pas vers l'enseigne de berceau. Chemin faisant, je rencontrai une femme, de mauvaise mine qui voulait absolument partager mon fardeau. Je lui cedai l'enfant, disant, qu'il fallait le porter chez Mme Sandry. Je ne sus jamais ce qu'il devint, ce qui était le moindre de mes soucis; ayant donné mon paquet à mon hôtesse, je descendis de nouveau pour chercher encore quelque butin, mais appercevant une Compagnie de soldats, qui assiégeait la porte je revins sur mes pas. Madam Buley avait ouvert le paquet, donc nous eumes lieu d'être

fort contentes. Outre une grande quantité de vaisselle, nous y trouvâmes deux grandes montre d'or, une chaine du même métal fort pesante; et vingt quatre piéces frappées au coin d'Henri VIII. et de la Reine Elisabeth, de la valeur à peu près de trente guinées.

Cette emplette me mettait en état de vivre commodément sans compromettre ma liberté. Je ne courais plus les rues à mon ordinaire, mais je haïssais toujours l'oisiveté. Pour ne pas perdre mon tems, je profitai d'un avis salutaire que mon hotesse me donna. C'etait de m'informer sécrettement de contrebandiers, qui faisaient alors un grand commerce en dentelles de Malines. A force de perquisitions, je découvris une espece de Magazin, où l'on en avait caché pour une somme considérable. Je ne manquai pas d'en avertir un commis de la Douane, avec qui j'étais convenue de partager le butin. Nous en fimes la capture sans beaucoup de difficulté, et j'en eus pour ma part la valeur de 200. guinnées. Je continuai assez longtems ce métier, jusqu'à ce que les contrebandiers ayant formé un complot contre

ma personne, ~~personnel~~, m'obligerent à y renoncer.

Je résolus cependant de profiter de ruses, que ces Messieurs mettent en oeuvre; je voulus moi-même faire la contrebande. Dans ce dessein, je me rendais tous les jours au quartier de Ste. Cathérine, où les Matelots Hollandois, disposaient à la sourdine de leur soye et d'autres marchandises prohibées. Le profit que j'en retirais, en le vendant, était assez considérable, mais nous avions quelquefois le malheur d'être pris sur le fait par des commis de la Douane, qui se travestissaient en Matelots Anglais, entraient dans les mêmes cabarets, et s'associaient à nos parties. Je voulus me venger de cette canaille, et la methode que je pris, me réussit parfaitement bien. M'étant placée un jour à quelques pas de la Douane, je vis arriver un jeune homme, avec un billet pour retirer des marchandises, que le Correspondant de son maître lui envoyait de Newcastle. Heureusement la Douane était fermée. C'était l'heure du repas pour les commis. Voyant le jeune homme em-

barreissé, je lui en demandai la cause; il me dit, qu'il était venu chercher, quelques marchandises, qui étaient nommées dans le billet, qui tenait à la main. Je le pris d'un air innocent, et l'ayant parcouru attentivement, je lui dis, qui fallait revenir le lendemain à huit heures du matin. Il me crut bonnement, et s'en fut. Il n'y avait point de tems à perdre. J'entrai dans un Cabaret, et ayant contrefait une lettre, de Monsieur Jean Richardson, à Mr. Colle, Md à Londres, dans laquelle il lui marquait, qu'il lui envoyait par le vaisseau la Diane un paquet de linge, signé J. C. No. 4. et un panier de verres, signé J. C. No 5. je me présentai aux Commis, qui me livrerent les marchandises, en payant les droits d'entrée. Je fis porter les verres hez un Marchand qui les acheta à un prix assez modique, et quant au linge, je m'en chargeai moi-même; et la semaine d'après je le vendis vingt guinées, car il était de plus fins.

Il fallait cependant changer souvent le rôle, car les mêmes ne réussissent gueres deux

fois de suite. Mon hotesse avait toujours l'esprit occupé, à faire des projets, que je devais éxécuter. Elle en avait imaginé un des plus singuliers. Je devais m'habiller en homme, et tenir compagnie à un garçon de vingt ans, qui passait pour le plus habile filou de la Capitale. Il avait fait des expériences dévant Mr Buley qui lui avaient merité les plus grands éloges, et le bonnet de Docteur en filouterie. Comme nous devions passer les nuits ensemble, je résolus de lui cacher mon sexe, et j'eus lieu de m'applaudir dans la suite de cette précaution, car elle me sauva la vie. Je puis me vanter, que nous fimes pour plus de deux mois des coups de maitres; Nous depouillames plus de vingt boutiques. Mais cette rapidité de succès tourna la cervelle à mon compagnon. Se croyant au dessus de toute difficulté, il attaquait souvent des places imprénables par la situation et la vigilance des assieges. Nous en étions quittes alors en faisant quelque feinte, ou en prénant la fuite. Mon compagnon était entêté comme mule; il avait juré de pénétrer dans un Magasin, qui lui avait souvent don-

né dans la vuë. Malgré les remontrances, que je lui fis, il fallut se rendre à cette entreprise téméraire. Il est vrai, que dans toutes nos expeditions je risquais toujours moins que lui. Je ne faisais que recevoir des effets qu'il dérobait, en l'attendant à quelques pas de la boutique. Mon compagnon, ainsi que je l'ai dit, voulait absolument tenter une entreprise difficile. Il entra dans le Magazin vers le cinq heures du soir, avant qu'on eut allumé les chandelles, et pendant que la famille prenait le Thé. Il avait déjà démonté deux grandes piéces de broderie, outre six ou sept aunes de velours. Malheureusement il ne savait pas user modérément de sa victoire. Un des garçons l'ayant apperçu, courut dans la boutique, mon compagnon prit la fuite, emportant tout le butin qu'il pouvait embrasser. L'allarme fut bientôt repandu dans le voisinage. Je pris les devants avec toute la vitesse imaginable. Par bonheur je connaissais une vieille femme, qui occupait un second étage

dans cette même rüe. J'y montai rapidement, d'où je fris passer mon compagnon, que la populace menait chez le Commissaire du quartier. Il était garotté, et faisait des efforts inutiles pour se débarrasser. On m'avait vu entrer dans cette maison, et me soupçonnant de complicité, un officier de police en avait assiégé la porte. La vieille par une présence d'esprit peu commune dans ces embarras, me fit promptement endosser un petit négligé, qui était sur son lit, de sorte, que je fus en état de me présenter, lorsque l'ordre vint, pour faire la perquisition. La vieille jura qu'elle n'avait point laissé entrer d'homme chez elle; qu'apparement la personne que l'on avait vue entrer s'était esquivée par la porte de derriere qui donnait dans une allée. On fit des recherches fort exactes, mais n'ayant point trouvé d'homme dans toute la maison, les officiers furent obligés d'en sortir sans avoir rien fait. —

Je n'étais pas encore hors de danger, car mon Compagnon, pour éviter la corde avait declaré le nom de son complice, qui

étoit Gabriel Spencer, nom que j'avais pris dans mon déguisement. On promit une récompense dans la Gazette à celui qui prendrait Gabriel Spencer; mais comme j'avais toujours caché mon sexe à cet infidele compagnon, je n'eus point de difficulté à me soustraire aux poursuites de la justice. J'étais cependant dans une inquietude perpetuelle, jusqu'au jour, qu'il fut pendu. persuadée que les morts ne racontent rien, je me reproduisis dans le public, car j'étais endurcie dans le crime, et ni les reflexions de probité, qui me revenaient de tems en tems, ni la mort prématurée des mes amis, ne pouvaient me détourner d'un train de vie où je m'étais habituée, et que mon hôtesse et l'esperance du gain m'encourageait à continuer. Je renonçai cependant à l'habit d'homme, qui ne sieait pas bien, et embarrassait mes manoeuvres. Mais comme j'avais parut sous tant de formes, il fallait en chercher une nouvelle. Pour cette fois, rien ne me sembla si propre, à cacher mes desseins

pernicieux, que le personnage d'une pauvre femme, qui demande la charité. Dans cet appareil j'allais me présenter aux portes des grandes auberges. Il arrivait du monde à tout moment; je recevait des aumônes des Gentilhommes campanards, qui auraient du contentér une personne de ma figure, mais il me fallait quelque chere de plus. L'occasion s'en présentait assez souvent. Une fois sur-tout, que les écuries étaient pleines, je reçus un ordre d'un Gentilhomme, qui m'avait souvent donné la piece, de conduire son cheval à une autre auberge, où il était connu. C'était à l'enseigne du lion rouge. Au lieu de l'y mener, je m'en fus chez un ami de mon hôtesse, franc coquin de profession, qui de ce soir même vendit la bête à un maquignon comode pour vingt guinées. Je lui en donnai cinq pour récompense, de sa friponnerie, mais je prenais garde de reparoitre à la porte de mon ancienne auberge. Je frequentai désormais une grande hôtellerie du coté de Witechapel, où il arrivait tous les soirs, et d'où il par-

tait tous les matins un grande nombre de carrosses. J'eus souvent l'occasion de faire de petits vols, mais ils n'en valaient pas la peine. Je trouvai à la fin de quoi dédommager ma perte de tems. Une servante apporta une grand paquet qu'elle me confia au défaut de la Maitresse, et des domestiques, qui n'étaient point pour lors dans la cuisine, ni dans la cour. Je lui avait fait croire, que j'étais la servante, et que je ne manquairai pas de remettre son paquet au cocher qui devait partir le lendemain. J'n'eus pas plutôt trompé cette innocente, que lui ayant vu tourner le dos, je gagnai au plus vite la Maison de Mme Buley, où je fus charmée de trouver dans cette pacotille plusieurs aunes de belle dentelle, et quelques galon d'or le plus fin.

Cependant je vis le lendemain mon signalement dans la gazette. Il fallait par necessité changer d'équipage, ce que je fis d'autant plus volontiers, que j'aimais la proprete et ne souffrais la saloperie, qu'avec une espece de répugnance, Je crus donc qu'il fallait endosser un habillement propre et modeste;

je me déterminai à celui de veuve. Avec un air hypocrite je pouvais passer partout, et j'eus bientôt lieu de m'en applaudir. Un jour surtout me trouvant près de la bourse dans le moment, que les équipages du Roi arrivaient, la foule était si épaisse, que je pris la liberté d'entrer dans une boutique de galanterie. Les jeunes demoiselles me firent asseoir, tandis que la curiosité les mena dans la rüe pour voir sa Majesté. Je ne restai point dans l'inaction pendant leur absence. Ayant fait une pacotille de dentelles, de coeffes, de rubans &c. je me glissai dans la foule sans être apperçuë, et ayant gagné le derriere de la bourse, j'entrai dans un fiacre, qui paroissait m'y attendre. Je dis au cocher de me mener dans la rue St. Jean; j'avais eu la précaution de fermer les volets, crainte de découverte. En effet j'entendis en passant qu'on criait au voleur; peutêtre s'etait-il fait d'autres vols; n'importe j'étais tout autant en sûreté, qu'un voleur l'est dans un moulin. —

Nous étions alors dans le tems de la foire de St. Barthélemi. La quantité des Marchandises, que l'on y apporte de tous côtés, et le nombre des curieux, qui les spectacles y attirent, m'inspirerent l'idée d'y assayer ma fortune. Je ne fis les premiers jours, que des progrès indifférent; le public en fut quitte pour une douzaine de mouchoirs de soye, quelques Colifichets, et une montre d'argent, que j'escamotai à un peysan, mais il m'arriva une bonne avanture, qui mit le comble à ma joye. Etant au Caffé de la foire, je fus abordée par un Gentilhomme de bonne mine, et très bien mis, qui me fit poliment la proposition de boire du Thé. Je n'étais plus d'un âge à faire de conquêtes, mais comme j'employais tout l'art possible pour me rajeunir aux yeux des hommes, mon visage pouvait tromper une personne qui n'y regarderait pas de fort près. D'ailleurs je m'apperçus aisement que mon Gentilhomme aveit bien humecté son diner ce jour là. J'acceptai donc son offre de la meilleure grace du monde. Ayant

près le Thé, il fut convenu de faire un tour à la foire. Comme le spectacle allait s'ouvrir, nous y primes une loge. On joua une comédie pleine de grossiéretés obscenes, et de mauvaises plaisanteries. Mon Compagnon n'en perdit aucune, il badina beaucoup, et j'en tirai un bon augure. En effet dès que la prémiere piéce fut achevée, il me proposa un soupér aux armes de la reine près de St. Paul que j'acceptai. Comme il était en train de boire il y fit une parfaite débauche. Il me déroba quelques baisers, qui me rebuterent, car je crois, qu'il n'y a rien de si odieux à une femme qu'un homme yvre. Je fus obligée d'appeller un carosse, où nous le jettâmes tout endormi. Je me plaçai vis-a-vis de cette bete, qui était magnifiquement parée. Il portait une perruque, qui lui avait couté pour le moins vingt guinées, une montre d'or à repetition, une epée a manche d'or, et une canne à paume du même métal. Je voulais aussi savoir, ce qu'il avait dans sa bourse. Je n'avai pas la moindre peine à me satisfaire. Nous allions à

petit train, car la nuit était fort avancée et très obscure. Je saisis l'épée, la canne, la montre avec une bourse pesante, que je tirai doucement de sa poche. Je n'oubliai pas même la perruque. puis ouvrant la porte du fiacre, j'en sortis aisément sans que le Cocher s'en apperçut. Nous lui avions dit de nous mener à la place St. James, où mon Gentilhomme avait une belle maison, quoique garçon, et où il m'avait promis de me donner un appartement pour cette nuit. —

Madame Buley m'attendait au logis avec impatience. Grand Dieu! que sa surprise fut agréable, lorsqu'elle me vit arriver chargée de ces precieuses dépouilles. Elle entreprit d'en disposer le lendemain, ce qu'elle fit avantageusement. En ouvrant la bourse j'y trouvai cent et dix guinées, que j'ajoutai à la masse dans mon bureau.

Cette avanture me fournit le loisir de respirer quelques jours. Nous fimes des fêtes à notre maison, où la bonne chere,

et la joye, regnerent à l'excès. Je perdis insensiblement le don de la réflexion, j'étais trop avancée dans le chemin de l'iniquité pour songer à la retraite. Dieu me permit de triompher encore dans beaucoup d'entreprises. Ce fut néanmoins avec un peu de remords que je depouillai une jeune Demoiselle, que par le hazard me fit rencontrer quelques jours après dans le parc de St. James. La petite se promenait seule suivie d'un domestique en livrée. J'arretai celui-ci pour lui demander, à qui appartenait cette jolie Demoiselle. Il me repondit, que c'était la fille de Milord —. Il n'en fallut pas d'avantage pour mettre en oeuvre le projet, que j'avais conçu. J'abordai la petite Milady un moment après, qu'elle eut envoyé son laquais chez son pere, pour lui apporter quelque chose, qu'elle avait oublié. — L'esperance de voir passer le Roi /: car il devait aller ce jour là à la Chambre des pairs pour donner son consentement à quelques bills :/ retenait Mlle au parc. Milady Betsy

lui dis-je comment se porte-t-on chez vous? Je vis hier votre frere, qui me dit, que Mr votre pere etait indisposé; j'espére qu'il se porte mieux, car j'en serais au au désespoir. Graces à Dieu, il n'a eu aucune maladie fâcheuse, me repondit la petite; je vous suis bien obliégée de la part, que vous prenez á sa santé. Notre connoissance était plus que liée, quand je vis paroitre les gardes du Roi. Comme la foule etait innombrable j'offris mes services á Mdlle pour la placer sur un banc, ou la tenir entre mes bras, pour mieux voir la personne du Roi. En effet je lui trouvai une place sur un banc, d'où elle put á son aise satisfaire sa curiosité, mais j'eus soin de la lui bien faire payer; en feignant de vouloir la soutenir contre les secousses, je détachai une belle montre d'or de sa ceinture, et un magnifique bracelet de son bras. Je me retirai doucement; il y avait assez

de personnes pour empêcher la pe-
tite Dmlle de tomber. Le cortége du
Roi était nombreux, et comme les chevaux
de sa Majesté se promenaient à pas gra-
ves et lents, j'étais déjà à la porte du
parc, avant que le premier détachement des
gardes l'eut passé. Je montai dans un fia-
cre, et sans m'inquiéter du tumulte, que
mon vol pourrait faire naître, je me ren-
dis chez mon hôtesse, qui voyant la joye
éclater sur mon visage, m'embrassa tendre-
ment, et me baigna de larmes chaudes,
qui ne provenaient pas surement de la
douleur.

Il n'y eut qu'une circonstance qui
interrompit le cours de nos succès pen-
dant quelque tems. Les voisins devin-
rent jaloux de notre bonheur. On voy-
ait apporter dans notre appartement des
soupers préparés a l'auberge, des bouteil-
les de vin, du punch &c... Des curieux
impertinens s'aviserent de semer de bruits
scandaleux sur notre compte, qui ne man-

querent pas d'être rapportés à la Magistrature. Un clerc de Commissaire, jeune homme peu versé dans les ruses de sa profession se rendit un matin chez nous, qu'à peine étions nous levées. Entendant frapper à la porte, je la lui ouvris d'un air poli et gracieux, et lui demandai ce qu' il y avait pour son service. Il me dit, que son maitre lui avait expressément ordonné de s'informer de mon état, et de celui d' une vieille femme, qui démeurait dans la même maison. C'est apparement ma tante, repondis je; ayez la bonté, Mr. de monter un moment, et je vous ferai voir cette bonne femme. J'en avertis Mme Buley, qui me fit préparer du chocolat, pendant qu'elle se leverait. Cette vieille pecheresse sortit quelques moments après de sa chambre avec un air si vénérable, qu'elle en imposa au jeune homme. Donnez nous du chocolat ma niéce, me dit-elle, et pendant que Mr. en boira une tasse, je le contenterai sur notre chapitre. Il est vrai que la visite est

un peu singuliere, mais une honnete personne, ne rougit jamais d'expliquer sa situation, quand il s'agit de contribuer à la découverte des méchans. Il n'y a que les fripons à qui la dissimulation soit nécessaire. Elle lui dit alors qu'elle vivait de certaines rentes que lui rapportaient des actions dans la Compagnie des Indes, et qu'apparemt son aisance faisait crier l'envie et la calomnie. Pour preuve de ce qu'elle venait de dire, j'eus ordre d'exhiber certains papiers, que j'avais dans mon bureau, et qui donnerent une idée fort avantageuse au clerc et à son maitre; car dès le soir Monsieur S..... le Commissaire vint nous faire mille excuse en personne. Nous le reçûmes assez froidement, car nôtre résolution était prise. Mme Buley devait se transporter à la fin de la semaine (: heureusement son loyer était échu:) dans un quartier inconnu de la ville: il était aussi décidé que je louerai un petit appartement de l'au-

tre côté de la riviere, et que nous convertirions toutes nos especes en billets de banque. Je goutai fort ces raisons, qui me procuraient un peu plus de liberté, et mettaient ma vie et mon argent en plus de sûreté. Avant même de m'établir en ville, je voulus faire quelques excursions en campagne, pour y prendre l'air et me désennuyer. J'étais bien resolue de faire payer mon voyage aux Marchands de la province et aux Aubergistes.

C'etait précisement le tems de la foire de Colchester. J'y arrivai dans un jour et j'avoue, que je vis avec une extrême joie cette place, ou j'avais passé mon enfance, et les premiers ans de ma jeunesse. Je m'informai de la famille de Mr . . . . . . mon beau pere, mais helas! il est mort, ainsi que sa femme depuis plusieurs années; les deux filles avaient épousé des Gentilshommes d'une differente province, et le frere qui possedait le bien de sa maison, avait fixé sa résidence à Londres, où il

avait l'honneur de répresenter sa ville dans la grande assemblée de la nation.

J'étais logée dans la plus belle Auberge, de l'endroit, où je faisais servir en reine. On n'y admettait que de gens d'une certaine façon; apparemment que ma parure m'y avait fait recevoir. Ayant fixé le jour de mon départ, je fus dans une boutique où je marchandai des mousselines, des dentelles, et des étoffes de soye pour la valeur de 50 guinées. Je dis au garçon de m'apporter sa marchandise le lendemain à dix heures du matin, et que je le payerais. Il vint à l'heure même, mais comme j'étais couchée, il eut ordre de laisser la marchandise, et de revenir à midi. Il s'en fut, les mains vuides, sans aucune difficulté. Je m'habillai à la hâte, et descendant avec mon paquet, je sortis par la porte de derriere dans le moment que les domestiques étaient occupées à servir une quantite de monde, qui venaient d'arriver en quatre carosses. J'étais

un peu embarrassée sur la route que je prendrais. Il me vint dans l'esprit, que je n'étais qu'à quelques lieues d'Harwich, et qu'en cas de poursuite, il me serait aisé de me refugier sur un vaisseau et de passer en Hollande. Je fis à peu près une lieue à pied par des chemins écartés, lorsque je vis arriver une chaise de retour. Je m'approchai du postillon, qui moyennant un écu me permit de monter. Je craignais toujours les clameurs de la justice; mais apparemment on croyait que j'étais allée montrer mon emplette à quelque personne dans la ville, car j'avais longtems entretenu mon hôtesse sur le sujet des principales familles de Colchester, que j'avais connues autrefois. Quoiqu'il en soit, nous arrivâmes de bonne heure à Harwich, où je fus loger à l'enseigne du vaisseau, auberge fréquentée par les Capitaines de paquebots. Après souper l'on me mena dans un cabinet, où il y avait un lit assez propre. J'eus de la peine à prendre le moindre repos.

Je commençai cependant à fermer l'oeil, lorsque j'entendis frapper assez rudement à la porte. J'en eus une frayeur terrible, mais elle fut bientôt dissipée; car ce n'était qu'un Matelot, qui demandait à la servante, qui lui avait ouvert la porte, s'il y avait dans la maison des personnes, qui passaient en Hollande. Je repondis de ma chambre, oui. Vous n'avez donc qu'à venir au port dans une demie heure, dit le matelot, et s'enfut. Je descendis assez brusquement, non sans appercevoir un port-manteau dans une chambre voisine, dont la porte était ouverte, et où deux Capitaines Hollandois, qui étaient yvres comme des musiciens, ronflaient à bouche ouverte. Je rencontrai à deux pas de l'auberge un autre matelot, qui cherchait de passagers pour le bateau d'Ipswich. C'était précisément mon affaire; je lui demandai, s'il voulait porter ma malle, moyennant un petit écu que je lui offris. Il repondit, qu'il serait charmé de me servir. Suivez donc moi, lui,

dis-je.. Il monta, et prenant entre les bras mon paquet, et le port-manteau des Hollandois, que j'envellopai dans un grand tablier, je lui ordonnai de sortir, et de m'attendre à vingt pas de la maison. Il obeit. Pour moi, j'appellai la servante, qui faisait bouillir le coquemar pour le Thé, et lui payant mon souper et ma gite, je lui donnái une pièce de douze sols pour ses peines. Elle me remercia d'une révérence à la païsanne, et s'en retourna dans la cuisine. Je suivis le matelot à toutes jambes, car il m'avait fait entendre, que je n'avais point de tems à perdre. J'entrai dans le bateau où il y avait déjà plusieurs personnes; le vent étant favorable, nous arrivâmes bientôt à Ipswich, car ce n'est, qu'un bras de mer à traverser. En y abordant il s'agissait de faire la visite des malles. Le commis me demanderent la clef de mon porte-manteau. Cette question me surprite un peu; j'eus cependant l'esprit

de leur répondre, que je ne l'avais pas
sur moi; que le porte-manteau apparte-
nait, à mon mari, que j'avais laissé à Har-
wich pour des affaires. Cette défaite ne les
contenta pas; je consentis enfin qu'ils l'ou-
vrissent de force; ce qui fut fait dans un
clin d'oeil. Ils n'y trouverent aucu-
ne contrebande, car il avait été visité
à Harwiche; mais en revanche il y
avait du Linge, quelques sacs de du-
cats, et environ 50. louis d'or. Je ne m'
attendais pas à une si belle proye. Je la
fis transporter, à l'enseigne du taureau,
où mon premier soin fut de faire
un paquet de mon or, et de le met-
tre en poche. Ayant recommandé
le porte-manteau aux soins de la mai-
tresse, je sortis vite de cette auberge,
bien résolue de n'y point retourner: le por-
te-manteau devait payer une chopin
de vin de Malaga, que j'avais ava-
lé presque d'un trait pour me soula-
ger les esprits animaux. —

En sortant de cette bourgade, je

rencontrai un laboureur, qui allait à la charue. Ami, lui dis-je, pourriez vous me louer un cheval d'ici à Colchester, j'en donnerai une demie guinée? L'appas du gain enchanta le paysan. Oui, Madame, repondit-il, j'en ai un à la maison, dont vous aurez lieu d'être content, et j'aurai l'honneur de vous accompagner jusqu'à vôtre destination. Je lui dis de me l'amener sur le champ. Le bon homme s'en fut chez lui, et dans un moment, je le vis arriver avec un petit cheval, qui était très bien sellé. J'y attachai ma pacotille de dentelle, que j'avais volée à Colchester, et montant à cheval, je suivis le laboureur, qui me devançait à grands pas. Mon dessein n'était pas d'aller à Colchester. Aussi, dès que nous fumes arrivés à une lieue de cette ville, j'eus une colique de commande, et ayant fait signe à mon guide d'arrêter, je descendis à une petite auberge, d'un quart de lieue du grand chemin. Nous avions pris une route écartée pour y arriver, de sorte, que j'étais en pleine sûreté.

Je payai la demie guinée au paysan, à qui je fis manger de la viande froide et boire deux bouteilles de bierre, qu'il préféra au vin. Je m'arrêtai dans cette cabane un jour et demi, ensuite de quoi je pris le carosse de Londres, où il n'y avait qu'une nourrice et un enfant. Nous arrivâmes le soir à l'enseigne des Clefs croisées, dans la rüe de grace-church, où je montai en fiacre pour aller rendre compte de mes voyages, à ma cher Dame Buky. La bonne créature me reçut avec des demonstrations d'une tendresse vraiment maternelle. Je lui fis un ample recit, de mon expedition, qui me meritait bien le nom de sa fille. Le coup, que j'avais fait à Harwich, lui parut un chef-d'oeuvre. Elle ne put s'empêcher de me faire une observation digne de son experience. Le metier de voleur, dit-elle, pourvu qu'on s'y conduise avec un peu de circonspection est le plus sur moyen de faire fortune. Un voleur profite des bévues d'autrui, et comme ces bévues sont très fréquentes dans le monde,

il ne peut manquer d'en tirer tôt ou tard un parti fort avantageux d'ailleurs, ajouta-t-elle; toutes les professions ne se soutiennent-elles pas de sotises des autres?

Quelque captieux que fut cet argument, ce n'était pas à moi à y découvrir le sophisme. Il doit cependant sauter aux yeux des honnêtes gens. Je ne le répète pas pour leur en imposer. Le but de mon histoire est de révéler au public les voyes secrettes, dont les fripons se servent pour les dépouiller; afin que ces exemples puissent leur servir de sauvegarde contre les piéges, que l'iniquité leur tend de tout côté.

Je n'avais pas le bonheur de faire ces réflexions dans ce tems-là. Au contraire j'étais emportée par un torent auquel je ne pouvais résister. Après me reposer deux jours, je commençai mes anciennes courses. Je passai souvent par-devant la boutique d'un orfévre dans Foster-lane, où je ne voyais qu'un ouvrier, qui sortait de tems en tems pour aller à la buvette. Un soir vers les six heures, je me mis à épier

ses mouvemens. Il ne manqua de passer au Cabaret, et dès qu'il y eut mis la tête, j'entrai dans la boutique, où je trouvai plusieurs pièces de vaisselle, à demi oeuvrées sur la table de l'ouvrier. Après avoir examiné les ressorts de la boutique, j'allais saisir ma proye, lorsqu'un jeune homme s'élança d'une maison de l'autre côté de la rue. Appercevant son ombre qui venait comme un éclair, je heurtai du pied, et appellai le maitre à sa boutique. Je n'avais pas achevé ces paroles, que je me sentis saisir au cou avec une violence extrême. Je poussai un cri furieux, qui attira dans le moment une vaste populace. Le maitre et la maitresse étaient sortis de leur salle à Manger, et le garçon était revenu du cabaret. Je leur fis entendre d'un ton hardi que j'étais venue chez eux pour y acheter de la vaissele et non pour voler; que cet impertinent (: montrant au doigt celui qui m'avait saisi:) avait eu tort de me toucher, et que j'en tirerai une satisfaction entiere par devant un Magistrat.

L'orfévre voulait finir l'affaire, mais le jeune homme l'assura qu'il m'avait vu jetter les yeux sur la vaisselle d'une maniere suspecte, et qu'il fallait approfondir cette affaire. Le maitre ne savait à quoi s'en tenir, lorsqu'il vit passer Mr B..... échevin de la ville de Londres et juge de paix: Monsieur B..... lui dit l'orfévre, il est survenu dans ma boutique un petit différent qui demande votre admise. Dès qu'il fut entré, mon accusateur commença son histoire, avec toutes les circonstances aggravantes. Je répondis modestement, que mon dessein avait été d'acheter quelques cueillers d'argent, et que ne voyant personne à la boutique, j'avais frappé du pied et appellé le maitre, avant même que cet impertinent m'eut jetté la main au cou; que d'ailleurs son approche ne m'avait point fait avertir le maitre, puisque je ne l'avais point vû venir dans la boutique, lui ayant le dos tourné. Cette défense accompagnée d'un ton de voix

simple et naïf, fit pancher la justice de mon côté. Le commissaire me trouva innocente; mais, ajouta-t-il, j'espere, Madame, que l'imprudence de ce jeune homme, ne vous empechera point de donner la préférence à mon ami Mr D'arcy. Je lui dis, que Mr D'arcy, s'était comporté en galant homme à mon égard, et qu'il toucherait de mon argent. Je marchandai ensuite une demi douzaine de cueillers d'argent pour trente deux schellings. Je tirai de ma poche une bourse, où il y avait une vingtaine de guinées, et j'en jettai deux sur la table, dont on me rendit la monnoye. Voici encore une preuve, s'écria le Commissaire, que Madame n'a pas eu dessein d'agir malhonnétement; car les voleurs de boutique ne sont guerres chargés de ces espéces d'or, sourtout quand ils entreprement quelque filouterie. Je dois donc plûtot ma grace, repliquai-je, à mon argent, qu'à votre faveur. Point du tout, dit l'honnéte Commissaire; je vous avais justifiée

auparavant, mais cette derniere circonstance confirme l'équité de la sentence que j'ai rendue. Après quelques complimens et de mauvaises excuses de part et d'autre, nous reprimes chacun le chemin q. demandaient nos affaires.

J'avais un rendez-vous dans une boutique à Covent-Garden; mais à peine eusse passé Templebar, que j'entendis un terrible bruit derriere moi. On criait au voleur, et la populace s'assemblait. C'était un homme habillé en veuve, qui venait de dérober plusieurs piéces de soye dans une boutique de Fleet-street. Comme je portais cet habillement, un jeune étourdi me prit par le bras, et me livra à un garçon de la boutique, qui jura que j'étais précisément la personne. On me traina environ cent pas avec la plus grande violence. J'avais beau protester au marchand, et au garçon, que je n'avais point mis le pied dans la boutique. Il fut decidé, que j'étais coupable, et que par consequent, il fallait me mener par devant un

juge de paix. pour cet effet, on fit venir un Officier de justice, qu'on appelle Connétable. On n'attendait que le retour des deux autres garçons de la boutique, pour me conduire chez le Commissaire: car ils devaient aussi faire leurs dépositions. pendant cet intervalle, le marchand m'accablait de mille reproches outrageans; son garçon sous prétexte de me fouiller commettait des indécences, qui faisaient rire la canaille. Le Connetable était un personnage grave, et avait l'air d'un honnête homme. Je lui dis à l'oreille, de se souvenir de l'indigne traitement, que l'on me faisait. Il promit de me rendre justice en toute rencontre. Ce qu'il avait de mieux pour moi, c'est que le Marchand, à force de m'envisager, reconnut à peu près, que je n'étais pas la personne, qu'il avait vuë sortir précipitamment de sa boutique. Sur quoi le Connétable le pria de me renvoyer; mais comme ses esprits étaient un peu échauffés, il menaça de faire punir l'officier, en cas qu'il n'eut pas soin de ma personne; car son garçon persistait toujours dans le

même sentiment, et faisait accroire, que ses deux compagnons attesteront la même chose. Dans le moment, que la dispute commençait à s'allumer, arrivent Antoine et Jaque, les deux garçons, amenant avec eux la fausse veuve, qui avait volé la boutique, puisqu'on avait trouvé dessous ses jupes toutes les marchandises, qui s'étaient égarées.

Le Marchand voulut alors m'élargit, et m'en fit l'offre très poliment; mais le Connétable, qui était resolu d'en tirer sa vengeance s'y opposa d'autant qu'il n'appartenait qu'à un juge de signer l'élagissement. D'ailleurs j'avais repris courage, et je protestai hautement, que je ferai punir d'une maniere éclatante l'impertinence et la brutalité de ces gens-la.

Ce qu'il y eut de plus comique dans cette affaire, c'est que la veuve, qui avait volé, trouva le moyen pendant nôtre dispute de s'esquiver adroitement d'entre les mains de ceux, qui l'avaient arrêtée.

J'insistai d'abord, qu'on nous menat chez

le juge de paix. Nous y allâmes le Marchand, son premier garçon, le Connétable et moi. Dès que nous fûmes en présence du Commissaire, le marchand commença son compte par un recit des pertes fréquentes, qu'il souffrait ainsi que tous ses confrères; mais son accusation étant vague, et indéterminée, le juge fit signe au Connétable, de lui raconter les circonstances de cette derniere affaire. Celui-ci rapporta la chose fidélement s'appuya sur le refus, qu'avait fait le Marchand de me congédier, lors méme qu'il avouait, que je n'étois pas la personne, qui avait commis le vol; il n'oublia pas les familiarités indécentes, qu'avait prises le garçon sous prétexte de me fouiller; en un mot, ma justification étoit si complette, que le juge me conseilla, d'intenter un procés au marchand pour son mauvais traitement; ces affaires ajouta-t-il, ne sont pas de mon ressort; tout ce que je puis faire; c'est de vous élargir, Madame, et d'envoyer cet impertinent garçon, à Newgate,

ce qui fut fait, immédiatement.

La première chose, que je fis en consé-
quence de cet arêt, fut de me transporter
chez ma chere confidente, á laquelle j'expli-
quai en peu de mots cette avanture. Vous
êtes, me dit-elle, la femme du monde la plus
heureuse, cette affaire vous rapportera pour le
moins trois cent guinées, pourvû que vous
me permettiez de la conduire. Je connais,
ajouta-t-elle, un honnête homme de procu-
reur, qui sait tirer un parti avantageux
de ces petits brouilleries. Il commencera
dès demain à mettre la main à l'oeuvre.
En effet, nous nous rendîmes chez le pro-
cureur, auquel nous fîmes un ample dé-
tail de toute l'affaire. C'était un homme, qui
avait blanchi dans le metier, et qui par
consequent était versé dans toutes les ru-
ses de la chicane. Il nous assura, que
nôtre cause ne pouvait manquer de succès,
et qu'il allait prendre sur le champ les me-
sures convenables. Il nous tint paroles; car
le même jour il fit arrêter le marchand, qui
donna caution, et promit, de me faire une
honnete satisfaction. Mon procureur fit semblant

de ne vouloir point entrer en accommodement, disant que j'étais une riche veuve, et que je dépenserais mille livres sterling s'il le fallait pour tirer veangeance de l'insulte qui m'avait été faite. Les amis du Marchand presserent aussi le procureur de compromettre nôtre différent à l'amiable attendu qu'il été capable de ruiner un honnête homme, qui se prêtait à toutes le voyes de réconciliation; mais la somme que demandait le procureur, leur paroissait exorbitante; elle était de 500. livres sterling, dont il ne voulait point absolument démordre. Il leur dit cependant qu'il m'avertirait de leur démarche, et que si nous pouvions nous accorder ensemble, il ne demandait pas mieux que de voir regner la paix entre ses concitoyens. Je consentis à donner un rendez-vous au marchand chez le procureur. Pour cet effet, m'étant habillée très proprement en petit d'oeuil de veuve avec

quelques bijoux et d'autres colifichets, sur lesquels Madame Buley avait prêté de l'argent, je me rendis à l'heure marquée au rendez-vous, où je trouvai mon marchand plein de soumission, me demandant mille pardons sur la méprise, qu'il avait faite, et offrant de me dédommager d'une manière honnette. Après lui avait faite entendre d'un ton hardi, que je n'étais pas une personne du commun, je lui dis, que j'étais prete en considération de sa femme et des ses enfans d'en venir à un accommodement, pourvu qu'il fut digne de moi. Il promit de me demander pardon en public par la voye de la gazette. Je lui passai aisément cet aveu, qui aurait servi à me faire connaitre dans le monde, et qui aurait été humilliant pour ce marchand sans m'être d'aucune utilité réelle;

mon procureur entendit à demi mot ce que je demandai, et il entra d'abord en matière. Le bourgeois était content de me payer une centaine de guinées, déclarant, que c'était tout l'argent qu'il possedait. Nous commençâmes à le railler un peu sur ce sujet; ce qui reussit si bien, que nous lui arrachâmes enfin une promesse de 150. livres sterling. et de deux habits de soye pour le procureur et moi. Je dirai à louange de mon procureur, que je ne jamais vu de plus habile homme pour traiter les choses, soit par menaces, soit par les voyes de douceur. Nous nous séparames ainsi pour nous rejoindre le lendemain et finir cette affaire.

Madame Buley m'y accompagna, vetue en Duchesse de la vieille Cour, dont elle avait une parfaite ressemblence. On nous avait préparé un magnifique répas, que nous dignâmes

accepter. Le tout se passa dans le meilleur ordre imaginable; je reçus les 150. livres sterling en billets de banque, les étoffes nous furent apportées par ce même garçon, qui m'avait insulté, et qui fut obligé de me faire réparation d'honneur à genoux. Le procureur n'avait eu pour ses peines que son habit de soye, je consentis à lui payer vingt guinées, et le marchand fut contraint d'en donner autant. Ainsi finit cette affaire dont j'eus lieu d'être fort contente, et qui fut la derniere, où la providence me permit de triompher. La clemence du ciel était épuisée, et sa justice devait tirer une vengeance pleniere de mes iniquités. Je ne tardai pas longtems à en essuyer les effets, qui tôt ou tard se font sentir immanquablement aux coupables mortels.

Trois jours aprés cette avanture, ayant perdu toute crainte de Dieu, et sans doute inspirée par un mauvais esprit, j'entrai dans une boutique à galons. C'était un

endroit très obscur, où personne ne se trouvait. Je fis une pacotille que je glissai adroitément sous ma capote. Je sortais en tapinois, lorsque deux servantes accoururent, et me saisirent sur le seuil de la porte. Elle m'arracherent ma proye avec violence, et me trainerent dans l'intérieur de la maison, malgré toutes les protestations que je fis, et quelques pièces d'or, que je leur présentai. Je me jettai aux genoux du maitre, qui était descendu sur le bruit, qui s'était fait entendre en bas. Je lui dis d'un ton de voix lamentable, que l'occasion seule avait fait un larron d'une pauvre veuve, qui avait plusieurs enfans à nourir; mais comme rien n'avait été enlevé, je le priai de me donner ma liberté. Le vieillard se laissait attendrir, quand je vis arriver un officier de Justice, qu'une des servantes avait été chercher, a l'insu de son maitre. Il n'était plus tems d'assoupir cette affaire; il fallait me rendre par-devant un Commissaire, où les deux servantes raconterent leur histo-

ire avec tant d'aigreur, et tant d'e-
xaggérations, que le juge de paix se
trouva dans la nécessité, de m'envoyer
à Newgate. Enfin après tant d'avan-
tures, je me vis enfermée dans cette fa-
meuse prison, où ma mere avait resté si
longtems, ou j'étais venue au monde, et
d'où j'avais vu partir pour la potence
tant de mes camerades, chemin, qu'il
me fallait aussi prendre en peu de jours.

Il est impossible d'exprimer les horreurs
de cet enfer terrestre; il faut avoir eu le
malheur d'y avoir été pour en concevoir
la moindre idée.

Une foule de ces démons incarnes
s'était attroupée àtour de moi. Vous voilà,
donc enfin, Madame Flanders, me dit
un d'eux! Il y a longtems, que nous
vous attendions, dans cette demeure.
Comment diable avez vous fait pour vous
en éloigner jusqu'ici? Ah ça, dit un autre,
il faut que nous buvions à la santé de
Moll Flanders. On faisait venir de bouteilles
de vin, et d'eau de vie, que l'on mettait

sur mon compte; c'etait ce, qu'ils appel-
laient la bien venue. les uns me consola-
ient, les autres m'exhortaient à prendre
courage; ils disaient tous que je m'ac-
coutumerais à leur façon de vivre, et que
l'enfer, n'etait pas si affreux qu'on le dé-
peignait.

J'eus la curiosité de demander à une
femme, qui s'évertuait à égayer la Com-
pagnie, et à boire l'eau de vie à longs traits,
combien de tems elle avait été en prison,
et quel était le crime dont on l'accusait.
Elle répondit m'e, qu'elle y avait été
quatre mois; que les premiers jours el-
le avait été un peu triste, ainsi que je
paroissais l'être, mais que depuis long-
tems, elle avait renoncé à la reflexion
pour passer ses jours plus agréablement;
non, ajouta-t-elle, que mon cas ne soit
des plus sérieux, car je ne prolongé ma vie,
qu'en feignant d'etre enceinte, quoique je
ne le sois pas non plus, que le Juge, qui a
prononcé ma sentence de mort. Il faudra
cependant le mois prochain que je fasse

le voyage de Tyburn (+); nous serons trois ou quatre bons larons ensemble, et nous avons déjà préparé une douzaine de bouteilles d'eau de vie, ce qui nous fera voltiger sur la corde merveilleusement.

Sur ces entrefaites, Madame Buley que j'avais fait avertir de mon malheur, arriva à la prison. La pauvre femme paraissait aussi abattue, que si on l'y avait envoyée pour quelque crime. Après avoir plaint mon sort, avec des expressions vraiment maternelles, il ne faut pas, dit-elle, que je perde mon tems en prison, où je ne puis vous être d'aucune utilité. J'irai travailler avec soin à vos affaires. Elle se rendit incontinent chez le marchand que j'avais voulu voler. Il était assez enclin à me faire grace, mais le Commissaire l'avait obligé sous peine d'une amende considérable de faire ses dépositions contre moi. Madame Buley entreprit de le dédommager; mais comme sa parole d'honneur était aussi donnée; il re-

(+) Lieu où l'on justicie les criminels.

sta inéxorable. Ma chere confidente s'adressa ensuite aux deux servantes, dans l'espérance, que l'appas du gain ferait quelque impression sur ces esprits durs et farouches. Elle offrit à une d'elles 120. guinées, à condition qu'elle se retirerait à quelques lieues de Londres jusqu'à ce que mon procès fut achevé; mais cette fille, qui était presque en haillons, et qui n'avait pour gages que trois livres sterling par an, refusa de se prêter à aucun accomodement. Elle fit plus, elle persuada à sa compagne, qui était d'un naturel moins inflexible, de rejetter l'offre de la vieille dame, de sorte, que j'avais trois témoins contre moi, qui ne pouvaient pas manquer de m'oter la vie.

Je fus plongée pendant plusieurs jours dans une mélancolie profonde; tous mes péchés me revenaient à l'esprit, et je ne voyais qu'une foible lueur de misericorde, soit dans ce monde, soit dans l'autre. Mes camerades appercevant le trouble où j'étais, essayerent mille moyens de me divertir: Comme je ne manquais pas d'argent, je les faisais souvent boire; je

contractai bientôt la même habitude, et devins aussi scélérate, et aussi étourdie, que les fripons les plus endurcis. On apprend à hurler avec les loups, dit le proverbe. Je le vérifiai dans ma personne, puisque j'étais devenue aussi supérieure en méchanceté, que je l'avais été hors de prison en finesse et dexterité; mais ce rêve fut bientôt dissipé. Un jour, le premier guichetier me prenant à part, Madame Flanders, me dit-il, vôtre procès commencera demain, faites y attention; je crains, que si vous n'avez de puissans-amis, vous n'êtes pas faite pour demeurer long-tems dans ce monde.

Cette facheuse nouvelle me jetta dans un abyme de réflexions. J'en fis avertir Mme Buley, m[ai]s cette pauvre femme était tombée dangereusement malade, au point qu'elle était obligée de garder son lit. Elle eut seulement la force de me marquer par écrit, qu'elle me procureroit un habile ministre pour me préparer à ma fin, si j'étais condamnée

à mort, et pour travailler à mon pardon après que la sentence serait prononcée. Il était tems que nous pensassions l'une et l'autre à une pareille démarche.

Dès le lendemain, je fus conduite au vieux Bailey, (*) où les Juges nous attendaient. On lut mon accusation, qui portait: Que la nommée Moll Flanders avait entré dans la boutique de Monsieur Johnson, d'où elle avait volé des galons d'or de la valeur de 46. livres sterling. Je voulus d'abord faire ma défense, mais il fallait préalablement ouir les témoins. Le premier, qui était le Marchand, déclara en termes assez doux la chose comme elle était arrivée; il en mitigea même quelques endroits de façon, que je me flattais de trouver grâce devant la cour; mais lorsque les deux servantes furent appellées, l'une après l'autre, elles représenterent mon cas dans un jour si affreux, avec tant de circonstances, que je fus obligée de demander la permission aux juges de me justifier en peu de mots.

(*) Lieu où l'on juge les criminels.

Comme ces deux diablesses s'étaient épuisées, on me fit signe de commencer ma défense. Je déclarai aux juges, que mon intention n'avait point été de voler Mr Johnson; qu'étant entré dans sa boutique, et n'y voyant personne, j'avais à la vérité manié quelques galons d'or, que j'avais apportés jusque sur le seuil de la porte pour les examiner au jour. Ici les deux servantes m'interrompirent à la fois, disant que je les avais fort bien examinés dans la boutique, et qu'ils étaient sans doute de mon goût, puisque je les avais cachés sous mon capote, et que je les emportai à toutes jambes. Cette mauvaise plaisanterie me déconcerta au point que je n'eus plus rien à dire, à ma justification. Je priai seulement les juges de vouloir bien considérer, que c'était le premier crime que j'avais commis (s'ils n'en connaissaient pas d'autres:) et que comme le Marchand n'avait point été fraudé, j'espérais qu'ils me représenteront

à sa Majesté dans un jour plus favorable, que les criminels, qui avaient volé où assassiné.

Le juges ma laisserent parler, mais dès que j'eus fini, l'un d'eux d'un air grave prononça ma sentence, qui portait: que je serai pendue par le coû, jusqu'à ce que la mort s'ensuivit.

Ces paroles étaient un véritable coup de foudre; je tombai énouie, et ne repris l'usage de mes sens, que lorque je me retrouvai en prison, après maintes et maintes secousses. Je n'avais à présent devant les yeux, que la corde, et la potence, j'avais une fievre continuelle, et les esprits dans une terrible agitation. La pauvre Buley étant avertie de mon sort malheureux, se fit transporter dans ma prison. Cette femme souffrait une douleur presque égale à la mienne, outre une maladie affreuse qui la dévorait, elle se reprochait d'avoir envoye à la potence onze à douze personnes. Elle m'avait mise dans le même chemin, car ma resolution avait été après

mon retour de la campagne de renoncer à ce dangereux métier, mais les vives instances de cette vieille confidente m'avaient engagé à le continuer aux dépens de ma vie. Je lui pardonnai volontiers en considération de la tendresse, qu'elle avait toujours eue pour ma personne, et de la vive douleur, dont elle était visiblement pénétrée. Je la priai pour toute grace de m'amener l'Ecclésiastique, qu'elle m'avait promis. La bonne pénitente me l'envoya dès l'après midi. C'était un homme d'un caractere sérieux, mais doux et affable, et plein de l'esprit de Dieu; différent en cela de l'aumonier de la prison, qui venait quelque fois le matin nous faire une mauvaise exhortation, et s'enivrait ensuite avec les prisonniers, qui lui donnaient de l'eau de vie, et d'autres liqueurs fortes. Celui-ci me fit entendre premièrement qu'il y avait miséricorde à tout peché, que quelque énormes que fussent mes crimes, la clemence de Dieu était infinie, et que pour l'obte-

nir, il ne fallait que detester sa vie passée et mettre toute sa confiance dans la bonté divine, et les merites de Jésus-Christ. Ces discours répandaient un doux baume dans les blessures de mon ame; je regardais avec horreur les plaisirs de ce monde et ne soupirais qu'après l'éternité. Le Chapelain fut charmé de me trouver dans ces sentimens, mais si je pouvais, dit-il, vous obtenir un répit de quelques semaines, vous pourriez encore faire une plus ample satisfaction à la justice divine pour la multitude des péchés, que vous avez commis. —

J'avoue, que cette proposition ébranla un peu la fermeté de mon ame, je souhaitais de jouir de la lumiere affreuse de ma prison encore quelques jours, et même je concevais quelque espérance d'obtenir un pardon, ou du moins d'être transportée dans les Isles. Le Ministre se donnait des soins infinis pour me trouver le temps d'un repentir sincere. Comme les juges m'avaient représentée au Roi dans un jour

favorable, il n'eut point de peine à me procurer par son credit un répit de quinze jours. Il me le notifia avec toute la précaution, car le cas exigeait, j'en ressentis une joye extrême, quoiqu'un répit soit très rarement suivi d'un pardon. Cependant l'on pouvait dans cet intervalle travailler à faire mitiger ma sentence; j'étais sûre des bons offices de l'Ecclesiastique, tandis que Mdme Buley ferait présenter des placets à tous les Sécretaires d'état en ma faveur.

Deux jours après, que j'eus obtenu mon répit, je fus temoin d'un spectacle bien touchant dans la prison. C'était le jour marqué pour l'execution de six criminels, dont deux avaient volé sur le grand chemin, et les quatre autres avaient pillé des boutiques avec effraction. A six heures du matin, le geolier ouvrit les cellules, où ils étaient enfermés; nous entendîmes leurs gemissemens confus, qui étaient capables d'attendrir les coeurs les plus farou-

ches. Cependant ils ne produisirent pas la même effet sur la détestable cohuë dont Newgate fourmille toujours. Les uns buvaient à la santé de ces pauvres criminels, les autres leur souhaitaient un bon voyage à l'autre monde, quelques-uns juraient contre ceux, qui leur auraient oté la vie; mais il n'y en eut qu'un ou deux, qui les plaignirent ou qui prierent Dieu pour eux.

Le même jour, vers les deux heures de l'après-midi, le charitable Ecclesiastique entra dans la prison; et vint me voir sur le champ dans une petit chambre, que j'avais louée depuis mon repit. Il m'expliqua en termes fort touchans ce que je devais à Dieu, qui me comblait encore de ses faveurs, après en avoir si longtems abusé; que le malheureux, qui avaient souffert la mort ce jour-la, ne l'avaient pas tant méritée qu'une personne, qui avait vieilli dans l'iniquité. (Je lui avais fait un abrégé de toute ma vie.)

Enfin il m'exhorta à profiter du tems que la providence m'accordait encore, pour effacer par mes pleurs le souvenir de mes crimes; cet espace n'est pas de quinze jours, ajouta-t-il, car je vous apporte un ordre du Roi, pour passer en Amérique, et y rester sept ans. Ce que je crains, c'est, que la mauvaise Compagnie, avec laquelle vous vous trouvererez dans ce passage, ne vous fasse oblier les bons sentimens, que Dieu vous a inspirées, et ne vous replonge dans vos anciens excès. Non, Saint homme, lui dis-je, en me jettant à ses pieds, j'aurai toujours présentes à mon esprit les instructions divines que je recevai de votre bouche, et je ne passerai de jour sans exercer les actes de piété que vous m'avez récommandés. Il me répéta encore quelques propos qu'il voulait, disait-il graver dans mon coeur, et en parlant, il me fit accepter deux livres

de dévotion, dont je me suis toujours servi depuis. Cet homme divin ne voulut recevoir ni de moi, ni de Mme Buley la moindre récompense pour les services essentiels qu'il nous avait rendus, à l'une et à l'autre, car il avait par ses discours entièrement reclamé cette vieille pécheresse, de sorte, que renonçant à ses abominables maximes, elle devint une sincere pénitente, et futl'exemple de tout son quartier. Je ne vis plus mon libérateur, car le vaisseau, qui devait me transporter en Amérique, partit trois jours après nôtre dernier entretien, et à mon retour de mon exil, je ne puis jamais malgré toutes mes recherches, m'informer de ce qu'il était devenu. Il se plaisait à faire le bien secrettement, et ne demandait d'autre récompense, que le témoignage de sa conscience, C'est avec les plus tendres sentimens, que je le nomme dans le moment, que j'écris ces memoires,

et j'en retiendrai jusqu'au dernier soupir la plus parfaite reconnaissance.

Le changement de ma sentence me fit respirer à mon aise; pendant que ma chère confidente travaillait à faire les préparatifs du voyage.

On ne parlait dans la prison, que des prouësses de deux voleurs de grand chemin, qui venaient d'être pendus, et qui avaient surpassé, disait-on, tous ces noms célèbres, qui brillent dans l'histoire générale des larrons. Il y en avait encore un troisieme, qu'on avait mêlé avec eux, mais qui n'était pas encore condamné, faute de témoins. On le détenait toutefois dans les fers par provision. J'avais une curiosité singuliere, de voir cet illustre personnage. J'en demandai la permission, à un des guichetiers, ce qu'il m'accorda sans difficulté, car il avait souvent touché de mon argent. J'entrai dans un mauvais

réduit, où était enfermé ce célèbre voleur. Juste ciel! quelle fut ma surprise, lorsque je reconnus en lui la même personne, que j'avais épousée près de Liverpool. Je n'eus pas la force de prononcer un seul mot; j'avais les yeux fixés sur lui, et pouvais à peine ajouter fois à ce, que je voyais. Je m'apperçus qu'il ne démêla pas d'abord les traits de mon visage; au contraire me prenant pour une étrangere qui voulait peut-être l'accuser de quelque vol, /: car il en avait commis un nombre infini:/ il me reprocha de venir insulter aux malheurs d'un honnête homme, et me pria de le laisser tranquille. A ce paroles, je lui expliquai, les larmes aux yeux, qui j'étais. Cette rencontre imprévue le jetta dans un ~~éton~~ étonnement extrême; il me demanda où j'avais appris qu'il était détenu à Newgate. Je lui répondis, que cela n'avait point été fort difficile, attendu que j'é-

tais prisonniere moi-même, et que je m'étais bien doutée qu'une pareille aventure lui arriverait, depuis que je l'avais vû à la Campagne avec deux autres personnes, que la justice poursuivait à grand train. Je lui racontai, alors de quelle maniere je lui avais sauvé la vie, en arretant les cris de la populace, dans un village sur la route de Bristol, où je l'avais vu descendre de son cheval, après avoir volé deux carrosses sur le grand chemin. Comment, s'écria-t-il, c'est vous, qui m'avez rendu ce service important! Je vous dois donc la vie, et je ne pourrai vous payer cette dette en vous delivrant de cet affreux endroit où je vous trouve enfermée! Oui, je ferai tous mes efforts dès ce soir même et je vous enleverrai d'ici, ou je mourrai dans l'entreprise.

J'appaisai cette nouvelle émotion de son zele, en l'assurant, que je me contentais, de la clemence du Roi, qui me relé-

quait dans l'Amerique, après avoir été condamnée à mort par les juges. Je lui fis alors un court récit de mes principales avantures, que j'attribuai à la mauvaise Compagnie, que j'avais été obligée de frequenter pour gagner ma vie; mais tout lui parut peu intéressant en comparaison des grandes expeditions. à la tête desquelles il s'était trouvé. Je sus donc, qu'il avait suivi la profession de voleur sur le grand chemin, douze ans avant nôtre mariage, que la femme, que j'avais connue sous le nom de sa parente; n'était qu'une vieille maquerelle, qui avertissait la troupe des voleurs, quand il avait un coup à faire sur le grand chemin, et que par ce moyen elle leur avait fait gagner à différentes reprises des sommes considérables. En un mot que cette même femme me prenant pour un riche parti, avait mis nôtre mariage sur pied; il ajouta, que son intention avait été

de mener une vie privée, si la vieille ne l'eut point trompée; mais que depuis le tems qu'il m'avait quitté, il avait toujours couru le grands chemins, où il avait trouvé de quoi mener un asser bon train.

Entre autres avantures, il me raconta, qu'il avait volé un jour un Carrosse près de Litchfield, et cinq marchands de boeuf, qui allaient acheter du bétail à une foire près de la ditte ville; que son butin avait été si considérable, que s'il m'eut trouvée dans ce moment-là, il se serait volontiers embarqué pour l'Amérique, ou pour quelque autre partie du monde que ce fût; mais que ne sachant où me déterrer il avait continué le même métier, pas toujours avec le même succès. J'ai rencontré des Cavaliers, dit-il, qui savaient défendre leur argent, et avec qui il fallait se battre l'epée ou le pistolet à la main. Voici deux blessures que j'ai reçues dans un combat, ajouta

t-il, en me les montrant, l'une au bras, et l'autre a l'estomac; j'allais me rendre prisonnier, mais un de mes compagnons arriva dans le moment, mis nos ennemis en fuite, et me mena en Corliste, où je me fis guérrir, sans créer le moindre soupçon. Il me raconta encore plusieurs anecdotes, dont je gratifierais le lecteur avec plaisir, si je ne reflechissais, que cette histoire est la mienne, et non pas celle de mon mari Irlandois.

Avant de le quitter, je lui demandai, ce, qu'il pensait de son état présent. Il me dit ingenument, qu'on attendait à tout moment des témoins, qui l'accuseraient de plusieurs vols qu'il avait commis à la Campagne; que d'ailleurs tout son éspérance, etait dans un Seigneur de son païs, qui se donnait de grands mouvemens pour lui obtenir son élargissement avant le tems ordinaire de juger les criminels. Il aura de la peine interrompis-je,

à vous faire remettre en liberté, car ces temoins, que vous craignez, seront toujours en état de vous accuser, et alors il faudra que la loi prenne son cours. Suivez plutôt mon avis, ajoutai-je. Sollicitez un ordre de la Cour pour passer en Amérique, où vous serez à l'abri des poursuites de vos ennemis.

Mon mari ne gouta guères ce projet; la Mort, disait-il, n'etait pas ce qu'il craignait, car enfin elle devait mettre fin à tous ses malheurs; l'esclavage, et le travail des mains étaient des choses qu'un Gentilhomme ne pouvait soffrir. J'opposai à cette délicatesse, qu'avec l'argent dont j'étais en possession, nous n'avions pas de pareilles calamités à redouter, qu'il serait facile de nous racheter ou du Capitaine du Vaisseau, ou du Gouverneur de la Colonie, et qu'ensuite par une honorable industrie, nous pourrions nous enrichir dans le pays, que je connaissais, et retourner en Angleterre avec des

richesses, qui feraient couler nos vieux jours dans la paix et l'abondance. Enfin je lui répresentai nôtre condition future dans un jour si avantageux, qu'il m'embrassa tendrement, et promit de me suivre, s'il le fallait, jusqu'à l'extremité du globe. Je me separai de lui pour aller m'embarquer sur le vaisseau, qui nous attendait sous la tour, et qui devait rester encore quinze jours à Gravensend jusqu'à ce que toute la flotte marchande fut prête à parti sous le convoi d'un vaisseau de Guerre. Mon mari devait m'y joindre, si ses affaires pouvaient s'accommoder pendant cet intervalle. —

Deux guichetiers m'accompagnerent dans un fiacre jusqu'au bord de la rivière, où ils me livrerent à la garde du Capitaine, avec une douzaine d'autres prisonniers, qui y étaient venus sous l'escorte d'un detachement de soldats. Nous partimes avec la première marée pour Gravesend. J'écrivis de-là à Mme Buley

qui ne manqua pas de s'y rendre en diligence. La situation, où j'étais, quoiqu'infiniment meilleure que celle de mes compagnons, lui arracha un torrent de larmes, et jusqu'à nôtre séparation entiere je reconnus toujours les mêmes sentimens dans cette bonne créature. Le Capitaine, à qui j'avais déjà compté six guinées, me faisait très-bonne mine, et me laissait jouir dans sa cabanne d'une pleine liberté avec ma confidente. Il fut décidé qu'une partie de mon argent serait employée à m'acheter les choses nécessaires pour ce long voyage; que je ne prendrais avec moi qu'une centaine de guinées, et que le restant me serait envoyé en marchandises propres au païs où j'allais habiter. Après cette convention je chargeai Mme Buley d'aller chez Jean T— qui était en prison, et d'accelerer son départ. Je lui cachai toujours, que c'était mon mari déclarant toutefois que j'avais quelque

tendresse pour sa personne, et que mon intention était de l'épouser à la Virginie. Ma Confidente m'y encouragea, d'autant, disait-elle, qu'il fallait absolument à une femme un Compagnon, quand ce ne serait que pour avoir soin de ses affaires. En effet, le surlendemain je sus qu'elle avait exécuté sa commission et que Jean I— ayant reçu l'ordre du Roi pour passer en Amérique ne tarderait point à se rendre à se rendre: sur notre vaisseau.

Madame Buley avait loué un petit appartement dans la ville de Graversend pour être plus à portée de me voir. Un soir que nous buvions un verre de vin ensemble, je vis arriver mon mari accompagné du premier Géolier de Newgate, qui lui faisait l'honneur de le conduire en personne. Il avait l'air extremement abbatu, mais dès qu'il eut renvoyé son conducteur, il se comporta avec sa gayeté ordinaire. Comme il se piquait beaucoup d'être Gentilhomme, la compagnie

d'un Géolier l'avait plongé dans une noire melancolie, outre la circonstance d'être présenté au Capitaine en qualité de prisonnier, attendu qu'il n'avait point été condamné par les loix de son païs, et qu'il voulait sortir de l'Angleterre en volontaire. Le Capitaine lui voyant un air au dessus du commun, le traita fort poliment, et rédoubla même d'attention, lorsqu'il sut que nous étions parens. Car je lui avais souvent laissé entrevoir ma bourse, qui contenait les cent guinées. Nous le priames de nous donner sa Compagnie un moment, ce qu'il agréa. Je lui comptai trente pièces d'avance pour mon parent et moi, à condition, que nous aurions chacun nôtre lit, et que nous ferions accomoder nos provisions dans sa cuisine. Madame Buley avait eu soin de nous en fournir en grande quantité; viande salée, volaille, brebis, tout y était à foison; outre de l'excellent vin, des liqueurs &c. . . . .

Ce fut avec une peine mortelle, que je me vis obligée de dire adieu à cette chere amie; nous nous fimes l'une et l'autre mille protestations de la plus sincere amitié, avec promesse d'entretenir un commerce continuel de lettres. Mon mari essuya les larmes, qui coulaient sans cesse de mes yeux; je trouvai dans cet aimable Irlandois la même complaisance, les mêmes empressemens, qui m'avaient autrefois enchantée. Ses soins et se caresses multipliées ne servirent pas peu à me désennuyer pendant une traversée de quarante-deux jours, que nous arrivâmes sur la coté de la Virginie. —

Avant de mettre pied à terre, le Capitaine nous informa, de la maniere, dont il faudrait nous affranchir dans ce païs. Je ferai venir, dit-il, un marchand de ma connaissance, qui sur ma recommandation vous donnera un Certificat, comme quoi vous l'avez servi fidellement. Ce certi-

cat vous autorisera, à aller vous établir
par tout où bon vous semblera.

En effet, étant débarqués, nous fumes en droiture à une espece de Cabaret sur le rivages, où nous trouvâmes précisément ce Marchand dont le Capitaine nous avait parlé; il attendait l'arrivée du vaisseau, où il y avait une quantité de diverses marchandises pour son compte. Après quelques complimens de part et d'autre, le Capitaine nous présenta à cet honnête homme comme des personnes, qui, ayant eu du désagrément en Angleterre, s'étaient dans l'intention de s'établir en Amérique. Le marchand le comprit à demi mot, et nous assura de sa protection. On servit un repas assez honnête, pendant lequel je vis aisément, que mon mari s'accommoderait bien de la façon de ce païs. Comme il avait l'air d'un Gentilhomme et ne manquait pas d'esprit, le marchand se sentit d'abord de l'inclination à lui

rendre service; et après avoir signé nôtre certificat, il nous mena par eau un peu plus avant dans le païs, où il nous assigna une petite terre, sur laquelle se trouvait une Cabane assez commode. Ce n'était pas mal débuter; nous n'attendions que nôtre cargaison d'Angleterre pour nous ériger en gros marchands, car nous avions déjà acheté trois negres pour nous servir, et cultiver nôtre terre. –

Quelques jours aprés nôtre établissement, mon mari étant allé voir un Gentilhomme du païs, j'eus grande envie de faire aussi un tour, et de m'informer de la tristre famille, qui habitait le bord de la rivière Potomak. C'étaient ma mere, mon frere mari, et mes enfans. Je pris un guide, qui dirigea mes pas vers ce coté, j'eus bien garde de lui donner le moindre soupçon de qui j'etais. En arrivant vis-a-vis la maison je vis un vieillard, qui se promenait dans son jardin avec un grand jeune homme

d'une belle physionomie. J'eus peine à reconnaitre mon mari après vingt ans d'absence, mais pour en être plus sur je demandai à mon guide, qui étaient ces deux personnes. Il me répondit que c'étaient le pere et le fils, que le pere se nommait Mr. Humphrus L—. Ces paroles me jetterent dans une espece de frison; je tremblais comme un feuille, et mes genoux me refusaient leur service. Mon guide, à qui je fis accroire que j'etais sujette à de pareils accès me prit entre ses bras, et me donna tous les secours, qui dépendaient de lui. Ayant repris mes forces, j'étais sur le point de courir à mon fils, et de l'accabler de caresses maternelles, mais un moment après, je jugeai, qui vaudrait mieux contenir mon ardeur, et differer cette visite à un autre tems. En revenant, je fis plusieurs questions à mon guide, entre autres, je l'interrogeai sur l'état de ces deux personnes, que je ve-

nais de voir. Il me dit, que c'étaient de très honnêtes gens, et de plus riches de la Colonie; que la Mère du vieillard avait été fort industrieuse, et leur avait laissé des possessions considérables à sa mort, il y avait quatre ans; a ces mots il m'échappa quelques larmes, que j'eus soin de lui dérober; je lui demandai s'il ne restait, que ces deux personnes de la famille. Je ne saurais vous résoudre cette question répondit-il; je sais qu'il y a eu encore deux enfans, qui sont morts mais il est impossible de deviner ce, que leur mere est devenue. Elle repassa en Angleterre il y a vingt ans, et malgré tous les recherches, on n'a jamais pu venir à bout de la decouvrir. Si elle vivait, elle a ici un beau bien, qui lui revient depuis la mort de sa mere. Ces paroles me causaient une joye si vive, que je pensai m'évanouir derechef. A propos, de cette mere, continua mon guide, il faut, que je vous raconte une histoire

singuliere. Le vieillard, que vous avez vû, passa en Angleterre dans sa jeunesse, ou il s'amouracha d'une jeune demoiselle, qui était une parfaite beauté. Nous l'avons vue dans ce païs-ci, où elle eut ce grand jeune homme qui accompagnait son pere, et deux autres enfans qui sont morts. Ils vécurent longtems avec leur mere, dans les douceurs d'un amour conjugal, lorsqu'une découverte extraordinaire troubla leur tranquillité à jamais. Un jour que la mere entretenait sa fille de quelques avantures, qui la regardaient, certains circonstances leur firent entrevoir un mystere épouvantable. L'épouse du fils, n'était rien moins, que sa propre soeur, et fille de la même mere. On cacha ce secret au mari, deux ou trois ans, que sa femme ne pouvant plus le contenir, le lui dévoila avec des circonstances qui ne permettaient pas d'en révoquer la verité

en doute. Depuis ce tems-là on n'a jamais entendu parler de la femme, la cervelle a presque tourné à son frere mari, et toute la famille a resté plongée dans une mélancolie continuelle.

Je me trouvai dans un triste embarras, craignant de faire part de cette découverte à qui que ce fût. J'étais incapable de prendre le moindre repos. Mon mari appercevant mon trouble, employa tous les moyens possibles pour m'arracher le mystére fatal, qui avait alteré ma tranquillité ordinaire. A la fin je fus obligée, de me rendre à ses vives sollicitations, et la maniere dont il reçut cette nouvelle, ne contribua pas peu à soulager ma peine. Vôtre mariage, avec vôtre frere, me dit-il, n'a rien de révoltant; vous ne vous connaissiez dans ce tems-là ni l'un ni l'autre; la seule circonstance, sur laquelle on puisse se récrier, c'est d'avoir vêcu ensemble après que vous

aviez découverte cet inceste; mais comme il n'y a plus de remede au passé il ne faut plus songer à cette particuliere anecdote. Ecrivez lui plutôt, ajouta-t-il, en qualité de sa soeur, et demandez lui compte du bien que votre mere vous a laissé par son testament.

Je me laissai persuader à cette démarche, d'autant, que si mon frere venait à mourir, son fils pourrait me traiter d'imposteur et rejetter mes prétentions, que je n'etais pas en état de verifier. J'ecrivis donc à ce frere, lui marquant mon arrivée à la Virginie, et le priant de me rendre justice, à l'égard des dernieres volontés de ma mere. J'attendais une reponce avec impatience, lorsque je vis arriver le lendemain mon fils, accompagné de deux domestiques en livrée. Ils étaient montés sur de magnifiques chevaux d'Angleterre. Mon fils étant descendu le premier, vint se jetter à mon cou,

auquel il s'attacha avec les plus vives empressemens sans dire un seul mot. Le plaisir de me voir avait étouffé sa voix. J'étais de mon coté charmée de le retrouver si tendre envers une mere qu'il avait à peine connue, outre l'agréable surprise, que me causa sa facilité à démêler les traits de mon visage. Tant il est vrai que la nature nous guide par un instinct toujours invariable.

Après nos premiers transports, je le présentai à mon mari (: car je ne rougissais point d'en avoir un autre, que son père :) leur joye fut réciproque. Nous entrâmes dans un cabinet, pour mieux dérober nos discours, à nos domestiques. Après avoir pris quelques rafraichissemens, et donné un libre cours à nos démonstrations de tendresse, mon fils nous exposa en peu de mots l'état des affaires de sa famille, à la mort de sa grand'mere, et ses dernieres dispositions à mon égard.

Elle avait laissé l'administration d'une belle terre à son petit fils, dont le produit était de cent cinquante livres sterling, qu'il devait me payer pendant ma vie, reversible à lui, et à ses heritiers après ma mort. Depuis, que j'ai ce bien entre mes mains, ajouta-t-il, j'y ai fait beaucoup travailler, de sorte qu'il pourra désormais vous rapporter presque le double. J'en ai reçu a près peu trois cens guinées, que j'ai mises en dépot, et que je vous compterai dans la minute. Nous allons toucher au comble de notre bonheur; mais il y aura, dit-il en poussant un profond soupir, une petite formalité à observer exactement. Mon père est vieux, et d'une humeur atrabilaire; la moindre chose lui agite les esprits au point, que tous les jours je crains de le voir descendre au tombeau. Il faudra, il me semble, lui cacher votre

arrivée, dans ce pays, outre que votre
avanture toute innocente qu'elle a été,
pourrait donner prise, à la médisance, qui
est un vice très commun parmi nos ha-
bitans. Au reste, nous n'en vivrons
pas moins bons amis. Mon pere n'a
pas même vu votre lettre; comme il a
la vue très foible, je suis chargé de tou-
tes ses affaires. J'acquiesçai à cet
avis salutaire; mon mari y prêta volon-
tiers les mains: notre fortune parut assu-
rée dès ce moment. Comme notre des-
sein était de retourner en Angleterre,
après avoir fait fortune à la Virginie,
nous résolumes de bien employer notre
tems, et de sortir de l'Amérique, aussi-
tôt, que nos affaires nous permettra-
ient de vivre commodement ailleurs.

Nous primes nos mesures en consé-
quence; mon fils, qui m'aimait tendre-
ment, me donna tous les secours qui

étaient nécessaires pour faciliter mon projet.

Nous continuâmes le commerce pendant l'espace de six ans; j'avais reçu six mois après mon arrivée la cargaison, que j'avais chargé Madame Buley de m'acheter en Angleterre. Elle était très bien choisie, et j'en retirai au moins cinquante pour cent, ce qui me détermina à lui donner la même année une seconde commission; mais helas! la pauvre femme n'avait que le tems de la remettre en d'autres mains, car elle se sentait pancher vers le tombeau. Je fus informée de sa mort vraiment chrétienne par mon Agent à Londres; nous partageames notre douleur à cette occasion mon mari, et moi, pendant plusieurs jours. La perte de cette chere confidente nous couta plus de larmes, que celle de mon frere, qui décéda à peu près dans le même tems.

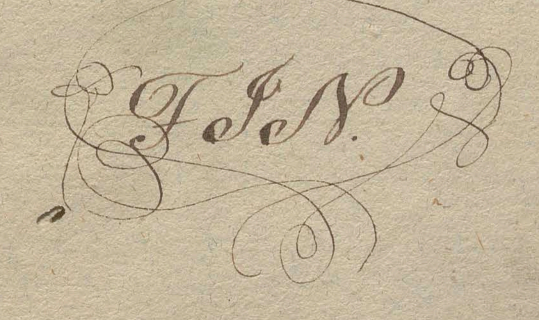
après avoir langui plusieurs années
dans une sombre mélancolie qui lui a-
vait oté presque toute connaissance; car
il ne s'apperçut jamais des égards, que
mon fils avait pour moi; il ne s'informa
pas même, qui j'étais. Après sa mort,
mon fils redoubla ses soins et ses em-
pressemens; il avait si bien amélioré
mes terres, qu'elles me raportaient
clair et net, 300. livres sterling par
an; avec ce revenu, et l'intérêt de
cinq mille guinées, que j'avais ga-
gnées dans le commerce, j'étais en état
de couler le reste des mes jours agréa-
blement dans ma patrie, et d'y faire
honorablement mon salut. Nous tou-
chions, mon mari, et moi, au terme de
notre exil, qui était limité à sept ans.
Mon fils ne s'opposa pas à cette sépara-
tion; car il avait depuis longtems con-
çu le dessein de se marier en Angleterre,
et d'y jouir du produit de ses terres,

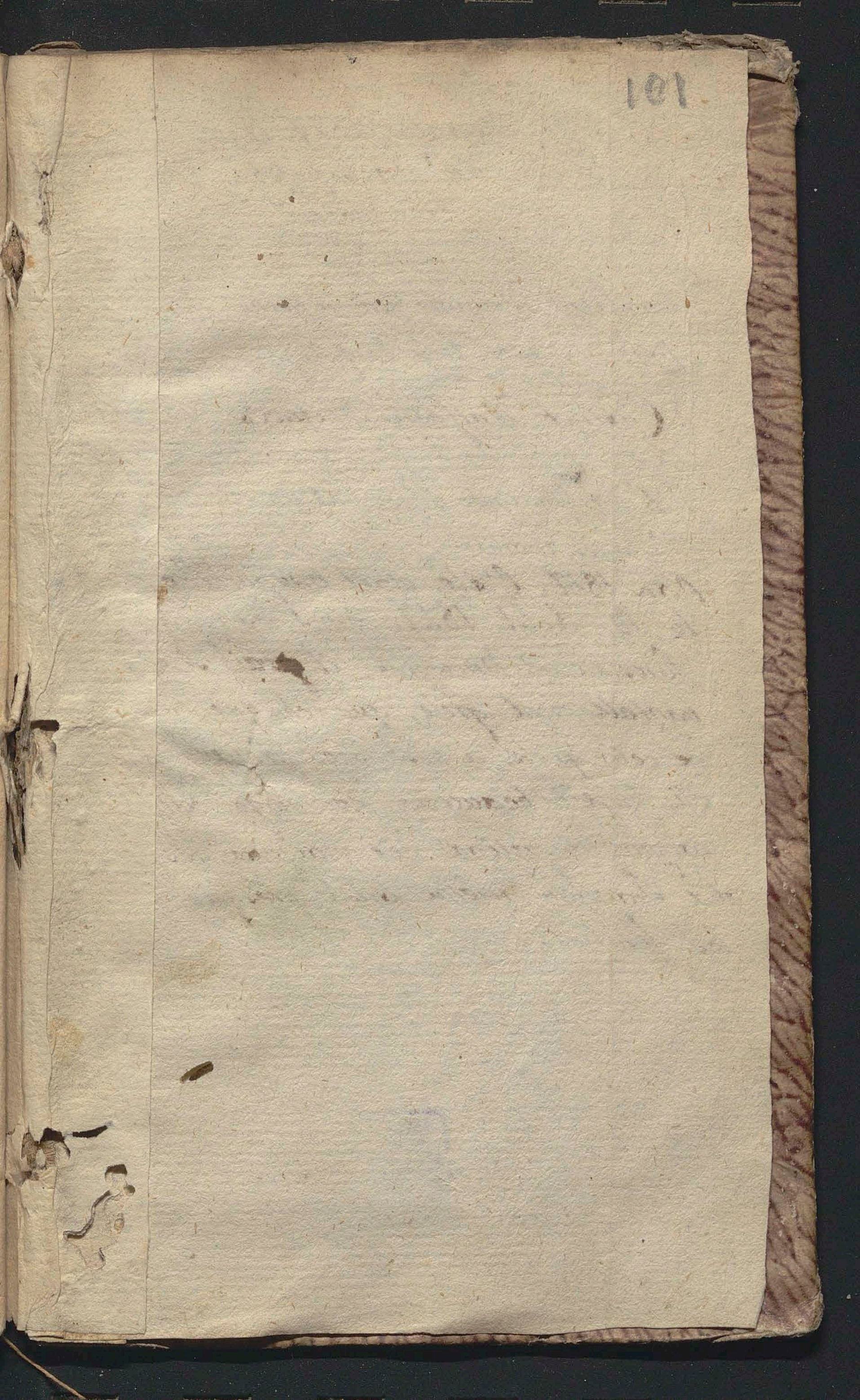
comme font la plupart de ces habitans du nouveau monde, où l'on ne trouve guères que l'occasion de s'enrichir. Sa présence y était encore nécessaire pour mettre la derniere main à des ouvrages, qu'il avait commencés.—

Nous nous embarquâmes donc au mois de Juillet sur un vaisseau qui appartenait à mon-fils, et après une traversée assez courte et aussi agréable, que peut l'être un voyage sur mer nous arrivâmes dans la Tamize. Notre premier soin fut de chercher une maison commode dans un village aux environs de Londres. Après avoir fait plusieurs excursions dans les lieux circonvoisins, nôtre choix tomba enfin sur Hampstead, tant par rapport à sa situation, que pour la bonté de l'air que l'on y respire.

C'est ici, que nous passons nôtre

vieillesse agréablement, dans des oeuvres de piété, et les amusemens de la Campagne. Nous tâchons de reparer de quelque façon les actions abominables de notre vie passée par un repentir sincere; et la consolation, que nous en ressentons déjà, nous paroît un garant de la miséricorde divine. Je n'attends que l'arrivée de mon cher fils, pour mettre le comble à mon bonheur, et fermer ensuite ma paupiere, dès que le nombre de mes jours sera compté.





21. Марта 1827. Года
Въ Преворзкъ
ПротоЕрей

---

une lieu d'églais fait à peine la sixième partie d'une lieu de pologne.

Cabinet d'aisance, сравъ.

Si la pauvreté n'est pas un vice, elle n'est gueres moins

---

l'an 1827. l'été était insupportablement chaud.
le 19. Août 1827. dans les environs de Jaroslau et Przeworsk, il avait si épouvantablement grêlé, que chaque pièce de cette grêle a pesé à peu près une livre. Elle faisait beaucoup dommage dans la campagne, ruina des maisons, des cabarets. et à Jaroslau même brisa presque toutes les fenêtres.

---

beau lit doux pas.

Somatologie n. o.m. cz. ci. ludz:

